

Dernières chansons de P. J. de Béranger, de 1834 à 1851

Pierre-Jean de Béranger

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

PERROTIN, ÉDITEUR

DE LA MÉTHODE WILHELM ET DE l'ORPHÉON

41, RUE FONTAINE-MOLIERE, 41

M. DCCG LVIL

Mon cher Perrotin,

Oh ne saurait trop prendre de précautions. En vous cédant tous mes droits sur mes chansons imprimées et publiées par vous (et je n'en reconnais pas d'autres que celles de V^e édition in-8), en vous cédant, dis-je, tous mes droits sur mes chansons aujourd'hui et à toujours, je vous ai également cédé la propriété des chansons que je pourrais faire jusqu'à l'époque de ma mort, quel qu'en pût être le nombre. Voilà déjà plusieurs années que, pour prix d'acquisition, vous me servez une rente de huit cents francs; cette rente viagère, vous avez voulu dernièrement la porter à douze cents francs : c'est le moins que moi, pour reconnaître tous vos bons procédés, je vous assure par tous les moyens la propriété non-seulement des chansons publiées, mais aussi des chansons que je fais encore de temps à autre.

Sur le cahier où je les écris, j'ai eu soin de mettre : Ce cahier appartient à M. Perrotin, conformément à l'acte passé sous seing privé entre lui et moi. Ainsi, à ma mort, vous n'aurez qu'à les réclamer, pour que ces chansons vous soient remises, de même que le peu de notes que j'ai pu faire sur les anciens volumes, notes intercalées dans un exemplaire de ma publication in-12. Mais,

comme des papiers peuvent disparaître et se perdre, je veux, quant aux chansons manuscrites, prendre encore une autre précaution. Je vous remets donc une copie faite par moi de ces chansons nouvelles, et vous prie de les déposer entre les mains du notaire qui a votre confiance, et vous promets de vous envoyer celles que je pourrai faire par la suite pour les ajouter à ce premier dépôt, afin qu'elles attendent là l'époque de ma mort, bien déterminé que je suis à n'en publier aucune désormais, ainsi que le porte la convention faite entre nous. Ayez donc bien soin, mon cher ami, de les tenir sous triple cachet, pour que personne n'en puisse prendre connaissance. S'il me vient des corrections à y faire, je les consignerai sur le cahier qui reste dans mes mains et les joindrai par errata, aux envois subséquents que je vous adresserai.

Vous sentez que c'est dans votre seul intérêt et pour l'acquit de ma conscience que je prends tous ces soins qui ne me sont pas ordinaires. ¹¹ est juste que je vous assure la propriété exclusive des chansons de ma vieillesse, qui n'auront peut-être d'autre mérite que de compléter les mémoires chantants de ma vie, mais qui auront au moins ce mérite.

Vous concevez que, clans l'impression, il ne faudra pas s'astreindre à l'ordre que j'établis ici. Si cela m'est possible, j'indiquerai dans quel ordre il faudra les publier.

Ce que je vous demande, c'est que, dans le cas improbable où vous viendriez à mourir avant moi, le dépôt que vous ferez chez le notaire me soit remis, sans rupture de cachet; vous promettant

de mon côté de prendre tons les arrangements nécessaires pour assurer à vos héritiers la propriété de ces chansons. 11 suffit, je crois, pour cela, que vous laissiez un mot de votre main qui ordonne que la remise du dépôt me soit faite. Cette remise est nécessaire pour que la publication n'ait pas lieu sans mon consentement, dans le cas où votre fortune tomberait dans les mains d'un mineur. Pardonnez-moi de penser ainsi à tout, même aux circonstances les plus pénibles; vous savez que cela est dans mon caractère. Vous en aurez la preuve à ma mort, car vous verrez que dans mon testament j'ai eu soin de faire mention de l'acte passé entre nous, qui vous donne la propriété de mes chansons imprimées et manuscrites.

Comme je pense que vous garderez cette lettre, je suis bien aise de vous y donner un témoignage de ma gratitude pour vos procédés à mon égard. Vous êtes venu à mon secours dans un moment bien difficile ; et je dois ajouter, pour ceux qui en ont été surpris, que si je n'ai pas eu une plus grande part dans vos bénéfices, c'est que je n'ai pas jugé cela juste, sachant pour combien votre industrie a été dans le succès de la grande édition. J'ai été au reste bien récompensé de ma conduite par celle que vous avez tenue envers moi. Recevez-en mes remercîments et l'assurance de toute mon amitié.

A vous de cœur,

Tours, 5 septembre 1858.

poi; k

Voici les chansons de ma vieillesse : le nombre en augmentera peu, je crois, d'ici au jour de leur publication, qui n'aura lieu qu'après ma mort, si toutefois mon éditeur, dont elles sont la

propriété, prévoit pour elles un favorable accueil. Je l'espère : ceux qui ont conservé mes autres volumes ne seront sans doute pas fâchés de compléter une œuvre en vers devenue, d'année en année, de chanson en chanson, la peinture à peu près exacte

de la vie entière de son auteur.

En donnant mon cinquième volume, j'annonçai mon intention de ne plus publier de vers. Malgré tout ce qu'ont pu me dire d'excellents amis, et même plusieurs des oracles de notre littérature, dont la bienveillance m'a si souvent engagé à faire imprimer ce dernier volume, il ne m'a pas coûté de tenir parole et de le garder en portefeuille.

De bonne heure je me suis défendu du bruit, si contraire à mon humeur et à mes goûts. Certes, je n'aurais pas quitté tout à coup la carrière des lettres, s'il était donné à l'écrivain de faire deux parts de sa vie : au public ses ouvrages ; à lui sa personne. J'aurais voulu pouvoir dire presque comme Sosie : Un moi se promène dans la rue, où on l'échante, où on l'applaudit : ; et l'autre moi le voit et l'entend de sa fenêtre, sans être reconnu ni salué des passants. Mais cela n'est guère possible, quand on se fait le champion des intérêts populaires, à une époque où la politique passe chaque jour en revue ses bataillons et donne le besoin de se connaître aux soldats comme aux chefs.

Puis, nous vivons sous un régime de grande publicité : de ses immenses avantages doivent ré-

sulter quelques inconvénients. Chacun prend droit, par exemple, d'imprimer vos lettres sans votre assentiment. On fait de mémoire, ou même sans vous avoir vu, votre portrait et votre buste, pour les livrer en étalage aux regards des badauds. Enfin,

avez-vous un journaliste pour ami, celui-ci, trouvant en vous matière à feuilletons, vous dépèce en colonnes et vous vend à tant la ligne. Si bien que la personne du pauvre auteur, sa vie intime, ses plus douces habitudes, arrivent en peu de temps à la connaissance des oisifs. Eût-on pris, comme je Fai fait dès le commencement de ma réputation, la précaution d'éviter les spectacles, les réunions nombreuses, grâce à ces révélations multipliées, plus de promenades assez retirées pour n'y pas rencontrer quelque doigt indiscret qui vous désigne à des regards curieux : votre renom est depuis longtemps évanoui que le doigt perfide vous poursuit encore.

Après leur génie, ce que j'ai le plus envié aux grands écrivains du siècle de Louis XIV, c'est l'espèce d'obscurité dont put s'envelopper leur modeste existence; ne se faisant pas du bruit de leur

nom un besoin de chaque instant, ils savaient vivre dans le silence qui chez nous succède si vite aux applaudissements. L'un d'eux, était-il mari ou père, voyait sans surprise sa femme et ses enfants ignorer jusqu'aux titres mêmes de ses ouvrages ; la vie de plusieurs de ces grands hommes fut tellement obscure, qu'à peine a-t-il été possible de leur composer des notices historiques de plus de vingt lignes, au grand déplaisir des marchands de biographies.

Cette manière devoir, qu'on n'en fasse pas honneur à la philosophie : je ne la dois qu'à mon amour de l'indépendance. Elle fera comprendre qu'il y a eu du bonheur pour moi à cesser, depuis 1833, d'occuper de moi le public. A ce sujet et sous le rapport politique, quelques personnes m'ont blâmé, attaqué même; j'ai entendu traiter mon silence de félonie. Je ne sais si des gens qui n'avaient pu se faire acheter n'ont pas été jusqu'à dire que je m'é-

tais vendu. A de si plaisantes accusations j'aurais rougi de répondre. Mais à la jeunesse qui m'a comblé de témoignages de sympathie, et dont la bienveillance enthousiaste

eût volontiers considéré le silence du chansonnier comme Mirabeau celui de Sieyès, j'ai dû expliquer les motifs de ma conduite, et l'âge me fournissait déjà une excuse suffisante. Mes raisons se trouvent d'ailleurs exposées dans des correspondances particulières; je me contenterai d'en rapporter ici quelques-unes, en faisant observer que je vais parler uniquement de la chanson politique.

Certains hommes de vertu austère dussent-ils m'en savoir mauvais gré, je veux confesser d'abord que la divergence des opinions ne parvient pas seule à effacer en moi d'anciennes affections, ni seule à m'empêcher d'en éprouver de nouvelles. J'ai donc presque toujours eu, depuis 1850, des amis au banc des ministres, que leur nombreux entourage m'a empêché de fréquenter comme je le faisais au temps qui, pour eux et pour moi, fut. le meilleur sans doute.

Je manquerais à un devoir si je n'ajoutais que, devenus puissants, ces amis m'ont souvent aidé à rendre des services, moyen le plus sûr de m'attacher par la reconnaissance. Ce sentiment, si naturel en moi, ne m'eût pourtant pas empêché

6 PRÉLACE.

d'attaquer les actes qui m'ont paru répréhensibles; mais la difficulté eût été de refaire et de redire en chanson presque tout ce que j'avais dit et fait sous le dernier gouvernement. Nos hommes d'Etat ne se piquent guère d'invention et vivent de plagats : les abus et les fautes se renouvellent, se succèdent et se perpétuent

chez nous avec une merveilleuse facilité; aussi les sifflets s'usent-ils à la peine, et je défierais la plus heureuse imagination de suffire plus de quinze ans aux cadres, aux refrains, aux vers grands et petits que l'opposition attend d'un chansonnier. L'esprit le plus fécond n'a qu'un certain nombre de formes à appliquer à la pensée, qui est l'étoffe de tout le monde. Les miennes étaient épuisées ou peu s'en fallait : à de plus jeunes donc de tenter l'aventure.

Mais une raison non moins puissante m'a décidé au parti que j'ai cru devoir prendre.

La chanson politique est, sans doute, une arme redoutable, mais la pointe s'en émousse vite et ne se retrempe que dans le repos. Tous les moments ne lui sont pas également bons, et, pour qu'elle intervienne à point, il faut qu'elle ait à choisir

entre deux camps bien distincts ou entre des passions fortes. La Ligue et la Fronde l'ont prouvé de reste. Après les Noël's contre la cour de Louis XV et Louis XVI, au commencement de notre immortelle révolution, en présence des étrangers et du royalisme en armes, elle produisit des refrains de colère et de triomphe. Le Directoire ressembla trop à une anarchie, surtout vers sa fin, pour n'avoir pas été en butte à quelques-uns de ses traits. Avec toutes les factions, la chanson fut contrainte de se taire sous l'Empire, et elle ne put même alors être louangeuse sans un visa de la police. Les héros ne sont pas ceux qui la redoutent le moins. Voyez comment Turenne la traitait dans la personne de Bussy Rabutin, exilé plus tard par Louis XIV pour d'assez médiocres couplets. Ce n'est pas à moi dédire combien les deux règnes de la Restauration lui furent favorables, en dépit des juges et des geô-

liers. A la chute de la branche aînée des Bourbons, je prédis que la chanson arrivait à un temps de repos.

En effet, bientôt les opinions diverses s'enhardissent à lever l'étendard de l'opposition, et se

prêtent même une mutuelle assistance; ce qui est toujours une preuve de prétentions aventurées et de faibles convictions, au moins de la part des chefs. Aussi chaque parti ne tarde- 1— il pas à se fractionner, et de F impuissance qui en résulte naît la déconsidération. Ajoutons que le peuple, instruit par le spectacle de nos mesquines et cupides ambitions, détrompé sur le compte de la plupart de ceux dont il s'était fait des idoles ; le vrai peuple, celui pour qui et avec qui j'ai chanté, condamné à ne plus croire à rien, à ne plus aimer rien, se tient en dehors des évolutions de la politique, comme un jury impartial, appelé à prononcer souverainement un jour sur les longs débats de notre époque avocassière et cupide.

Dans un tel état de choses, où la chanson peutelle prendre son point d'appui? Qui peut-elle satisfaire? Gomment former ce chorus général nécessaire à la propagation de ses refrains? A peine at-on daigné remarquer de jeunes talents qui se sont jetés dans cette mêlée avec provision de graves et de joyeux couplets. Malgré le mérite de leurs œuvres et de leurs efforts, aucun n'a obtenu les encou-

ragements que les partis ont l'habitude de prodiguer à leurs coryphées: bonne fortune qui contribua tant à ma réputation.

A ces causes de mon silence j'oserai ajouter une réflexion d'un ordre plus élevé.

Nous ne devons jamais l'oublier : la gloire de la France est d'avoir fait non-seulement une grande révolution politique, mais une immense révolution sociale. 89 a créé de nouveaux éléments de civilisation, et leur coordination, jusqu'à présent trop négligée par nos gouvernants, copistes du passé, est devenue l'œuvre indispensable. Elle appelle plutôt, je le crois, le concours de la science et de la philosophie (j'entends la véritable philosophie, qui n'est ni la psychologie, ni l'idéologie, ni l'éclectisme? etc., etc.) que celui des belles-lettres et des beaux-arts. Ceux-ci doivent attendre que le grand problème soit résolu, c'est-à-dire que l'ordre dans l'égalité règne enfin, pour s'utiliser au service d'une phase nouvelle de civilisation. Quel accueil recevrait un chansonnier qui, sur des airs de ponts-neufs, réclamerait l'organisation de la démocratie, cette

œuvre si importante qui reste toujours à faire et à laquelle les républicains mêmes ne semblent pas penser?

Le poète erre aujourd'hui à l'aventure, au milieu des essais de constructions et des ruines amoncelées; qu'il abandonne donc l'arène aux doctes et aux sages qui viendront, s'ils ne sont déjà venus, ce que je n'ose affirmer par respect pour nos grands hommes d'Etat. Cependant, si je ne me trompe, bien pénétré des besoins actuels, le poète doit se réfugier dans l'avenir, pour indiquer le but aux générations qui sont en marche. Le rôle de prophète est assez beau, et M. de Lamartine me semble s'en être emparé, particulièrement dans Jocelyn, avec toute la supériorité du génie.

Cette réflexion et quelques autres, inutiles à rapporter, m'avaient donné l'idée d'entreprendre un ouvrage en prose pour l'éducation des classes laborieuses, afin d'utiliser ma vieillesse.

J'y ai longtemps rêvé; malheureusement, ce n'est pas au déclin de la vie qu'on se fait un talent nouveau, et je ne puis concevoir d'oeuvre écrite à la-

PREFACE. II

quelle l'art soit étranger. C'est pousser trop peu loin sans cloute l'amour du bien public que de le subordonner à une si puérile vanité. Je m'en accuse ; qu'on pardonne à ma nature ainsi faite.

Dans un but moins utile, j'avais presque promis d'écrire des notices sur quelques-uns de mes contemporains, morts ou vivants. J'ai fait plus, j'ai essayé ce travail, et plusieurs biographies ont été à peu près achevées.

Mais bientôt, frappé de l'impossibilité d'être toujours suffisamment instruit et par conséquent toujours juste pour les hommes des différentes opinions, soit en raison du pêle-mêle des documents, soit à cause des retours possibles dans des existences non achevées, soit enfin par la faiblesse qu'inspire au peintre son attachement pour quelques-uns de ses modèles, j'ai renoncé à cette tâche pénible et détruit mes premières ébauches. S'il est doux de casser des arrêts injustes en rectifiant des accusations erronées et trop sévères, combien n'y a-t-il pas à souffrir quand, pour être vrai, il faut diminuer du lustre d'une belle vie que la vertu ou une haute intelligence n'a pu

Ji> PRÉFACE.

préserver de toute faute; surtout si l'on est convaincu, comme je le suis, que détruire sans nécessité et au jour le jour les admirations du peuple, c'est travailler à sa démoralisation !

Renonçant donc au travail biographique, j'ai continué de chanter, mais rarement et pour moi seul. Si on s'occupe un jour de mes derniers vers, on y reconnaîtra l'homme qui, autrefois, osa entrer en lutte avec un pouvoir imposé par l'étranger; un peu modifié sans doute, mais aussi plus à l'aise dans cette liberté morale que la retraite seule peut procurer. Si les regards du public sont d'abord un encouragement pour l'écrivain, à la longue ils lui deviennent une gêne. Il semble qu'il y ait des engagements pris avec lui auxquels ce maître impérieux ne permet pas qu'on échappe. Vous a-t-il applaudi sous tel costume, ne vous avisez pas d'en changer, même pour être mieux : il feindra de ne pas vous reconnaître. Il m'a comblé de ses faveurs, et j'en suis reconnaissant; toutefois, comme chansonnier, ne voulant plus avoir affaire à lui qu'après ma mort, j'ai cru pouvoir me dégager un peu des formes rythmi-

ques auxquelles je me soumettais constamment pour lui plaire, et dans l'intérêt de la cause que j'ai défendue. On s'en apercevra à l'absence d'un choix d'airs pour beaucoup de ces dernières chansons, ce qui ne m'a pas empêché de me les chanter souvent sur des airs improvisés, d'une voix chevrotante. Surtout on remarquera que j'ai fait moins usage du refrain obligé, dont jusque-là je n'avais osé m'affranchir, ayant observé que, sans ce retour des mêmes paroles, la chanson avait moins d'empire sur l'oreille et sur l'esprit des auditeurs. Combien de peine, bon Dieu! le refrain ne m'a-t-il pas donnée! Combien de nuits passées à ramer pour venir rattacher à cet immobile poteau ma pauvre nacelle, qui n'eût pas demandé mieux que de voguer en liberté au gré de tous les vents! Je dois le reconnaître pourtant : si j'ai eu à souffrir de cette servitude, elle n'a pas été sans avantage pour moi. Avec raison j'ai dit du refrain qu'il était le frère de la rime :

comme elle, il m'a forcé à résumer mes idées d'une manière plus succincte et à mieux en approfondir l'expression.

Ces courtes observations prouveront que, plein de respect pour le public, j'ai toujours cherché à lui complaire, me livrant pour cela au travail le plus consciencieux. Dans les chansons de ma vieillesse, il pourra se convaincre qu'au moins, sous ce rapport, l'âge ne m'a rien fait négliger.

Ce n'est, certes, pas moi qui aurais deviné ce qu'on appelle aujourd'hui la littérature facile, ennemie mortelle de cette autre littérature qui lit le charme de ma vie et fut si longtemps l'orgueil de la France.

Septembre 1842.

DE

PLUS DE VERS

Am

Non, plus de vers, quelque amour qui m'anime La règle et l'art m'échappent à la fois; Un écolier sait mieux coudre la rime Au bout du vers mesuré sur ses doigts. Devant le ciel lorsque tout haut je cause Avec mon cœur, au fond des bois déserts, L'écho des bois ne me répond qu'en prose. Dieu ne veut plus que je fasse de vers.

Dieu ne veut plus! Et, comme aux fins d'automne,

Le villageois, dans ses clos dépouillés,

Regarde encor si l'arbre en sa couronne
Ne cache pas quelques fruits oubliés,
Je vais, cherchant; pour cela je m'éveille;
Mais l'arbre est mort, fatigué des hivers.
Qu'il manquera de fruits à ma corbeille !
Dieu ne veut plus que je fasse de vers.

Dieu ne veut plus ! Et pourtant dans mon âme J'entends sa
voix dire au peuple craintif: Lève ton front, peuple, je te proclame
De la couronne héritier présomptif.

Il dit; et moi, joyeux de prescience, Lorsque j'allais, par de
nouveaux concerts, Peuple Dauphin, t' instruire à la clémence,
Dieu ne veut plus que je fasse de vers.

UN ANGE

D'où naît cette pure auréole Dont les rayons frappent mes yeux?

C'est un ange, un ange qui vole Entre mon front chauve et les
ci eux.

Comme un doux luth sa voix m'attire, Et ses cheveux longs et
flottants Embaument l'air que je respire Des plus doux parfums
du printemps.

Oui, c'est un ange; car mes rides Feraient fuir la simple beauté
Qui lirait dans mes yeux humides Des souvenirs de volupté.

Mais l'ange aux grâces innocentes, Presque heureux d'être venu tard,

Sourit quand ses mains caressantes Réchauffent les mains du vieillard.

Cet ange écarte d'un coup d'aile Les songes noirs qui m 'étreignaient ; Il serait mon guide fidèle Si mes faibles yeux s'éteignaient.

Au but de ma course éphémère Qu'enfin j'arrive harassé, Comme un nouveau-né par sa mère, Sur son sein je mourrai bercé.

Mais de mourir pourquoi parlé-je, Quand pour vivre il me tend la main?

Son souffle a fait fondre la neige Qui cachait les fleurs du chemin.

Et pour ma soif, dans le voyage, De ses lèvres coulent toujours Des baisers plus doux qu'au jeune âge Ne m'en prodiguaient les amours.

J'en suis donc sur, il est des anges Qui, vers nous prenant leur essor,

Au pauvre enfant donnent des langes, À la pauvre mère un peu d'or.

Vous, leur sœur, d'une âme ravie Agréez le culte pieux; Qu'avec vous j'achève la vie, Qu'avec vous je remonte aux cieux.

LE PHÉNIX

Air :

Jadis, en des climats lointains, Vivait, sur de fertiles plages,
Une république de sages, Heureux des plus obscurs destins.

Le phénix vint sur l'autre rive.

Vite, à sa cour il les fit appeler.

Son héraut criait : Qu'on me suive !

Dépêchez-vous; l'oiseau peut s'envoler.

Partout l'esclave galonné Va disant : Mon maître a des ailes A
couvrir vingt peuples fidèles ; Venez voir l'oiseau couronné.

Pas n'est besoin de vous l'apprendre, Au bien de tous il aime à
s'immoler.

DE BÉRANGER. ft

S'il meurt, il renaît de sa cendre.

Dépêchez-vous; l'oiseau peut s'envoler.

Nul ne bouge. Il ajoute encor:

Ne pas le voir serait dommage.

Rien d'aussi beau que son plumage,

Son bec de perle et ses pieds d'or.

Vrai soleil, sa riche couronne, Sur vos moissons daignant
étinceler,

Les mûrirait, Dieu me pardonne!

Dépêchez-vous; l'oiseau peut s'envoler.

Un vieillard enfin lui répond :

Cesse, ami, tes vaines fanfares;

Nous préférons, nous, vrais barbares,

A ton oiseau poule qui pond.

Pourtant il nous plaît fort entendre Chanter linots, colombes
roucouler.

Le chant du phénix est moins tendre :

C'est chant royal; l'oiseau peut s'envoler.

Sache qu'en son bûcher fumant Nos pères l'ont osé
surprendre.

Qu'ont-ils découvert dans sa cendre?

Hélas! un cœur de diamant.

Tout être unique en son espèce D'aucun amour n'a pouvoir de
brûler.

Plaignez les rois, dit la Sagesse.

Nous les plaignons; l'oiseau peut s'envoler.

A BRAZIER

MON VOISIN A PASSY ET MON ANCIEN COLLÈGUE AU CAVEAU, QUI, EN M'ENVOYAIT SON RECUEIL, M'A ADRESSÉ UNE FORT JOLIE CHANSON*

Am : Ainsi jadis un grand prophète.

Brazier, grand merci de ton livre, De nos beaux jours gai souvenir.

Quoique un peu las déjà de vivre, Je te chante pour rajeunir.

* Depuis que cette chanson est faite, Brazier a cessé de vivre : il était moins âgé que moi. C'est un des vaudevillistes qui ont obtenu le plus de succès au théâtre, et Désaugiers le regardait comme celui de tous qui faisait le mieux les couplets de pièces. Chansonnier sans travail, mais aussi sans prétention, il était remarquable par un talent d'allure vive et gaie. Brazier méritait d'être aimé. Incapable d'envie, il rendait justice même à ceux qu'il se voyait préférer. Les opinions légitimistes, qu'il avait cru devoir adopter, ne le rendaient ni servile ni intolérant, ce qu'on ne pourrait pas dire de tous ses confrères du Caveau.

Que de soupers! Que d'amourettes!

Que de vrais amis à vingt ans !

C'est là le temps des chansonnettes.

Oh! le bon temps! oh! le bon temps!

Des airs que module une amie, À vingt ans, naît plus d'un refrain.

Nos vers narguent l'Académie, Nos plaisirs tout censeur
chagrin.

La montre d'or paiera nos dettes; Que sert de compter les
instants?

C'est là le temps des chansonnettes. Oh! le bon temps! oh! le
bon temps!

Chauve déjà, mais jeune encore*, Je me vois admis au Caveau.

Là tu fais d'une voix sonore Applaudir maint couplet nouveau.

Moi, j'y chante un hymne aux grisettes> Porte-bonheur de
mon printemps.

J'avais trente-trois ans.

DE BERANGEM 27

Vive le temps des chansonnettes !

Oh ! le bon temps ! oh ! le bon temps !

Je vois encor régner à tabl e Désaugiers, notre maître à tous;
Bon convive si regrettable, Trop fou des rois, mais roi des fous.

Coulez, bons vins, sautez, fillettes, A sa voix que toujours
j'entends.

Vive le temps des chansonnettes !

Oh! le bon temps! oh! le bon temps!

Moi, depuis, aux vieilles pagodes J'adressai de vertes leçons.

Si l'on dit que j'ai fait des odes, N'en crois rien: j'ai fait des chansons. Est-ce leur faute, les pauvrettes, Si leur père avait cinquante ans?

Adieu le temps des chansonnettes !

Oh ! le bon temps ! oh ! le bon temps !

Voisin, l'hiver n'ose t'atteindre:

Ton recueil charmant en fait foi.

Ma gaieté, qu'un rien vient éteindre, Trouve à se rallumer chez toi. Oui, grâce à ta muse en goguettes, Grâce à tes refrains si chantants, Je rêve au temps des chansonnettes.

Oh! le bon temps! oh! le bon temps!

LES FOURMIS

Ain :

Quel bruit dans la fourmilière!

On s'assemble, on parle, on court, Suivi d'une armée entière,
Le roi part avec sa cour.

Un avocat les inonde De mots qui me sont transmis.

Conquérons, dit-il, le monde.

Gloire immortelle aux fourmis!

L'armée atteint dans sa marche De fiers pucerons campés Près
d'un fétu qui fait arche, Sur deux cailloux escarpés.

Le roi dit : De leurs tanières Chassons-les, braves amis.

Dieu combat sous nos bannières.

Gloire immortelle aux fourmis!

L'autre peuple a son Hercule, Faux dieu qu'il invoque alors.

On va, vient, pousse, recule, Ah ! que de sang et de morts!

Les pucerons et leurs lares En déroute enfin sont mis.

Exterminons les barbares.

Gloire immortelle aux fourmis!

Vite un bulletin détaille

Tous les exploits faits céans,

Proclamant cett bataille

La bataille des géants.

Reste à piller le royaume

Des vaincus in extremis.

Que de brins d'herbe et de chaume !

Gloire immortelle aux fourmis!

Un arc de triomphe en paille Voit rentrer le roi vainqueur;

Et Ja foule, qui travaille, A jeun, le salue en chœur.

Puis, un Pindare en extase Lance une ode aux ennemis.

Les fourmis aiment l'emphase.

Gloire immortelle aux fourmis !

Tout enivré de sublime,

Le barde ajoute ces vers :

Des temps je franchis l'abîme ;

Fourmis, à nous l'univers!

Nous saurons, que nul n'en doute,

Ce globe une fois soumis,

Des cieux nous ouvrir la route.

Gloire immortelle aux fourmis!

Tandis que l'auteur bravache Vole aux Titans leurs projets,
Dans son urine une vache Noie auteur, prince et sujets .

Le seul qui trouve un refuge Veut qu'à sec Dieu se soit mis
Pour suffire à ce déluge.

Gloire immortelle aux fourmis !

LE BAPTEME

DIALOGUE

Air :

PREMIER CORSEE

Nous voilà sujets de la France, Qui nous envoie un gouverneur.

Y gagnera-t-elle en puissance?

Y gagnerons-nous en bonheur?

DEUXIÈME CORSE

De ce toit vois d'ici le maître, Bonaparte, ami des Français.

Tandis qu'il aide à leurs succès, Un second fils lui vient de naître

* Napoléon Bonaparte est né le 45 août 1769, jour de l'Assomption de la Vierge, peu de mois après le traité qui réunit définitivement la Corse à la France. Son père, Charles Bonaparte, avait d'abord été trèsopposé aux. Français; mais M. de Marbeuf finit par l'attacher à leur cause, qui était dans l'intérêt de cette île.

PREMIER CORSE

Dans toute l'île une fête a donc lieu?

DEUXIÈME CORSE

D'être à la France on y rend grâce à Dieu.

PREMIER CORSE

On dispose ainsi de la Corse Sans nous dire: Y consentez-vous?

La règle des rois, c'est la force; Ont-ils parlé: peuple, à genoux.

DEUXIÈME CORSE

Dieu le veut, comme il veut la joie De ces époux qu'on vient
fêter.

À l'église on va présenter L'enfant qu'à leur cœur il envoie,

PREMIER CORSE

Où va la foule, au pied de ce rempart?

DEUXIÈME CORSE

Voir de la France arborer l'étendard.

PREMIER CORSE

Sur nous, qu'avait opprimés Gênes, Un autre joug va donc
peser?

Ce n'est pas à changer de chaînes Que l'on apprend à les
briser.

DEUXIÈME CORSE

Voilà le baptême qu'on sonne;

Le cortège part triomphant.

Ce fils n'est pas leur seul enfant:

D'où vient tout l'espoir qu'il leur donne?

PREMIER CORSE

Par le canon, quoi! ce jour est fêté!

DEUXIÈME CORSE

Il sera cher à la postérité.

PREMIER CORSE

La Corse étonnera le monde, A dit un ami de nos droits*.

Maisf s'il faut qu'un roi la féconde, Qu'enfantera-t-elle? Des rois.

DEUXIÈME CORSE

La mère, dame sage et bonne, Sur son lit, le front incliné,

* J. J. Rousseau, que les Corses avaient voulu charger de faire une constitution pour leur île.

Par le jour où son fils est né, Le recommande à sa madone.

PREMIER CORSE

Les chants français troublent ville et faubourgs.

DEUXIÈME CORSE

D'exploits futurs ces chants parlent toujours.

PREMIER CORSE

Pourtant les Corses sont des braves.

Rome, la Rome des Césars, N'osait en prendre pour esclaves.

Nous avions déjà des poignards.

DEUXIÈME CORSE

On lui donne un patron sans gloire.

C'est Napoléon, m'a-t-on dit; l Mais, si le saint est sans crédit,
Le nom semble fait pour l'histoire.

PREMIER CORSE

Chaque navire a pavoisé son bord.

DEUXIÈME CORSE

Les Anglais seuls désertent notre port.

PREMIER CORSE

En quoi l'âpre sol de cette île Peut-il tenter un roi puissant?

Nos mains , sans le rendre fertile.

L'ont inondé de bien du sang.

DEUXIÈME CORSE

Un carillon de bon augure Reconduit l'enfant au logis.

Loin du sein, hélas! tu vagis, Pauvre petite créature!

PREMIER CORSE

Que vois-je au loin, sur nos rochers déserts?

DEUXIÈME CORSE

Un jeune aiglon qui plane dans les airs.

PREMIER CORSE

Quand l'ombre du manteau d'un maître Passe entre le soleil et nous,
Qu'importe un enfant qui peut-être Doit traîner sa vie à genoux.

DEUXIÈME CORSE

Ami, Dieu seul renverse et fonde.

Ne peut-il, lui qui la défend,

Donner à la France un enfant, A cet enfant donner Je monde?

PREMIER CORSE

Quel bruit soudain se mêle aux cris joyeux?

DEUXIÈME CORSE

C'est le tonnerre : il ébranle les cieux.

r>8 CHANSONS

JOSEPH

Seriez-vous la vieille Egyptienne * Que notre évêque veut bannir?

l'égyptienne.

Oui ; point de Corse qui ne vienne M'interroger sur l'avenir.

1 On a souvent raconté qu'une Égyptienne avait prédit à Napoléon, jeune alors, les miracles de son immense fortune; on en a dit autant de l'impératrice Joséphine.

Je veux la consulter, mon frère.

JOSEPH

Garde-t'en bien : c'est un péché.

Allons plutôt vendre au marché

Les olives de notre mère*.

l'égyptienne.

Voyons ta main, mon enfant, et crois-moi, Bis. Quand je dirais: Tu seras plus qu'un roi.

Les chevaux s'arrêtant d'eux-mêmes, Voyez, dit-elle en souriant, J'ai, pour braver les anathèmes, Tous les secrets de l'Orient.

Malgré l'aîné, qu'elle intimide, Le plus jeune, au regard altier, S'avance alors : — Femme intrépide, Vous avez vu le monde entier?

l'égyptienne.

Oui, j'ai vu tout: ombre et lumière,

4 Madame Laetitia Bonaparte n'élevait sa nombreuse famille qu'à force d'ordre et d'économie ; elle faisait vendre les fruits de sa petite propriété, dont son fils aîné, Joseph, partagea de bonne heure la direction avec elle.

Enfer el ciel, morts et vivants.

Dieu m'a crié : Gomme les vents Passe et n'emporte que poussière.

Voyons ta main, mon enfant, et crois-moi t Quand je dirais :
Tu seras plus qu'un roi.

NAPOLÉON

En Egypte vous êtes née?

l'égyptienne.

Non; dans Moscou fat mon berceau.

La source à Memphis couronnée* Là vient se perdre obscur ruisseau.

De consoler ma race antique Quels soins le sort n'a-t-il pas pris?

Dans tes déserts, jeune Amérique, J'ai foulé d'antiques débris ;
Et sur des monts de cendre humaine, Dans l'Inde, lasse de marcher,
Je vins gémir sur un rocher Inconnu, nommé Sainte-Hélène.

* Parmi les Bohémiens ou Égyptiens règne une tradition qui les fait descendre des anciens maîtres de TÉgypte.

Voyons ta main, mon enfant, et crois-moi, Quand je dirais : Tu seras plus qu'un roi.

NAPOLÉON

Femme, que fait la métropole, Ce grand Paris, notre fanal?

l'égyptienne.

Cette ville, que Ton croit folle, C'est Brutus en habit de bal.

Là j'entendis, l'oreille à terre, De profonds et sourds grondements.

Palais et temples, un cratère Va s'ouvrir sous vos fondements.

Un ciel pur semble nous absoudre, Chantait la cour dans ses ébats.

Le ciel est pur; mais c'est d'en bas Qu'à présent partira la foudre.

Voyons ta main, mon enfant, et crois-moi, Quand je dirais : Tu seras plus qu'un roi.

K A P o L É o J N

Je me lie à votre science; Egyptienne, voici ma main.

i2 CHANSONS

l'égyptienne;

Que vois-je! o signes de puissance!

o labeurs du génie humain!

Muses, pour vous quelle épopée!

Législateurs, qu'il sera grand!

France, à l'œuvre! forge une épée

Pour cette main de conquérant.

Rois, pleurez vos orgueils de race;

Suivez-le, peuples haletants.

Moi, je tombe aux pieds dont le temps

Doit à jamais garder la trace.

J'ai vu ta main. o noble enfant! crois-moi, Quand je te dis : Tu
seras plus qu'un roi.

Aux paroles de la sibylle, Le jeune homme, silencieux, Croise
les bras, rêve, immobile:

Un éclair brille dans ses yeux.

A genoux reste l'Egyptienne, Mais Joseph s'écrie, exalté:

Napoléon, qu'il te souvienne De moi dans ta prospérité.

Afin de payer l'étrangère

DE BÉRANGER. M

Pour qui Dieu n'a rien de caché, Frère, courons vendre au
marché Les olives de notre mère.

J'ai vu ta main. o noble enfant! crois-moi, Quand je te dis : Tu
seras plus qu'un roi.

MON ANNIVERSAIRE A FONTAINEBLEAU

Air des Amazones.

Quitter Paris, quitter le monde,

C'est mourir, m'a-t-on dit cent fois.

Or, dans ma retraite profonde,

Je suis mort, du moins je le crois. Bis.

D'un trépassé prenant le caractère,

Je tiens mon gîte aux indiscrets muré.

Me voilà donc comme à cent pieds sous terre.

De profanais! car je suis enterré.

Bis.

Je vis en mort tranquille et sage Dans ce coin qui me va si bien
;

Espérant, moi qui sais l'usage,

Que l'oubli sera mon gardien.

Mais que de moi l'amitié se souvienne Pour chaque nœud
qu'avec vous j'ai serré. A mon tombeau que souvent elle vienne.

De profundis! car je suis enterré.

Je conçois qu'on s'immortalise;

Pourtant cela devient banal ;

Et lettre d'ami, quoi qu'on dise,

Vaut mieux qu'article de journal.

Laissons la gloire apposer son parafe À maint brevet par des
sots délivré ; Mes vieux amis, faites mon épitaphe.

De profundis! car je suis enterré.

Les morts ne se dérangent guères ;

Venez donc sans deuil ni souci,

Narguant les larmoyeurs vulgaires,

Boire au défunt qui gît ici.

Plus ne m'arrive un soupir de colombe ; Plus un seul vers par
Lisette inspiré.

L'amitié seule a des fleurs pour ma tombe. De profundis! car
je suis enterré.

Pourtant, lorsqu'ici je m'enterre,

Ne me croyez pas devenu

Fou misanthrope ou sage austère,

Contre son siècle prévenu.

Avec le temps si mon esprit plus sombre Voyait en noir, sous
un ciel azuré, Soyez, amis, indulgents pour mon ombre.

De profundis ! car je suis enterré.

De prof midis! criait Lazare, Rêveur dans la tombe endormi,
Lorsque armé d'un pouvoir trop rare Jésus réveilla son ami. Bis.

Au bout de l'an7 où tous je vous convie Pour un service à bas
bruit célébré, Comme à Lazare, ah! rendez-moi la vie.

De profundis I car je suis enterré.

Bis.

18111 'jùì ;>

j)arode

A IPûy MMQËIM

Perrotirii Éditeur

LA PRISONNIÈRE

A Ht

Platon Fa dit : l'âme est captive Dans ce corps brut, obscur sé-
jour, Prison véritable où n'arrive Que lentement l'éclat du jour.

Cette âme, en qui tout est mystère, Souffrant du froid, souf-
frant du chaud Quand l'édifice sort de terre, Sommeille au fond
d'un noir cachot.

Tandis qu'elle languit dans l'ombre*

Nature tente un sourd travail ?

Et fait poindre dans ce lieu sombre

Le jour douteux d'un soupirail.

À la lueur qui vient d'éclore,

Se créant un vaste horizon ;

La pauvre âme longtemps encore Se heurte aux murs de sa prison.

Mais enfin s'ouvre une fenêtre ; Elle s'y cramponne en riant.

Salut, printemps qui viens de naître!

Tout brille aux feux de l'Orient.

Ces bois si verts, ces eaux si belles, Ces monts géants, l'homme en est roi.

Toutes ces fleurs, pour moi sont-elles?

Tous ces fruits, seront-ils pour moi?

De la prison, d'abord si noire, Le faite devient radieux.

L'âme en fait un observatoire, Et, de là, plonge dans les ci eux.

Tant d'astres soulèvent les voiles Du Dieu qui leur trace un chemin.

Je me noie en ces flots d'étoiles :

Dieu puissant, tendez-moi la main.

Mais l'automne touche à son terme ; Déjà le ciel s'est obscurci.

DE DERANGER. 49

L'observatoire alors se ferme, Hélas ! et sa fenêtre aussi.

Quelque rayon, qui meurt bien vite.

Frappe encor des murs délabrés, Puis du cachot, son premier
gîte, L'âme redescend les degrés.

Il en est ainsi, pour la foule,

À l'âge de caducité.

Mais enfin la prison s'écroule;

L'âme s'envole en liberté.

De nouveaux fers Dieu la préserve I

Et j'ajoute à mon oraison:

Faites, mon Dieu, qu'elle conserve

Le souvenir de sa prison.

ADIEU PARIS

Air, :

Paris m'a crié : Reviens vite !

Sachons si ta voix a faibli.

Cesse au loin de vivre en ermite; Reviens chanter, ou crains
l'oubli.

J'ai répondu : Dans ta mémoire, Paris, laisse mon nom périr.

En vain ton soleil fait mûrir Grandeur, plaisir, richesse et
gloire; ici, l'écho me dit tout bas :

Ne t'en va pas. Bis.

Qu'en dites-vous, dans ce feuillage, Oiseaux qu'aux temps froids je nourris?

— Nous disons : Vive le village!

Connaît-on l'aurore à Paris?

Elle entr' ouvre ici tes paupières, Au chant des linots, des pinsons.

A nous tes dernières chansons ; A toi nos chansons printanières.

Et puis l'écho redit tout bas :

Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous, fleurs dont j'étanelie La soif au déclin des longs jours?

— Que sagement ton front qui penche A brisé le joug des amours.

Plein d'une tendre souvenance, Cultive en paix nos doux présents ; Nous garderons à tes vieux ans Pour chaque jour une espérance.

Et puis l'écho redit tout bas :

Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous, flots de la Loire, Voisins du seuil cher à mes coûts?

Que dans leur cours fortune et doire

bJ

Sont plus variables que nous.

Pour qu'en ton sein la peur redouble Au moindre songe ambiteux, Yoïs ce fleuve capricieux :

Plus il monte, plus il est trouble.

Et puis l'écho redit tout bas :

Ne t'en va pas.

Qu'en dites-vous, vous qu'à mon âge J'ose planter, arbres naissants?

— Que du soin mis à ce bocage Tu nous verras reconnaissants.

Des maux d' autrui l'âme oppressée, Quand tu rêveras dans ces lieux, Grands alors, nous pourrons des cieux Montrer la route à ta pensée. Et puis l'écho redit tout bas :

Ne t'en va pas.

Arbres et flots, oiseaux et roses, Oui, je vous crois; adieu Paris.

Je m'amuse aux plus simples choses, Quand je pense à Dieu, je souris.

Que me faut-il? Un peu d'ombrage, Quelques pauvres pour me bénir; Et, pour le long somme à venir, Le cimetière du village.

Aussi l'écho redit tout bas :

i\ne t'en va pas. Bis.

A LA GRENADIÈRE, PRÈS DE TOURS

Air. :

Avec Dieu bien souvent je cause; Il m'écoute, et, dans sa bonté, Me répond toujours quelque chose, Qui toujours me rend la gaieté.

Bien triste, un jour, j'ose lui dire:

Je vois poindre mes soixante ans.

Des vers en moi le souffle expire :

De quelles fleurs parer le temps?

Le vin rallume en nous la joie ; Mais, bien que Dieu nous l'ait permis,

DE BÉRANGÈRE,

Que faire du peu qu'il m'envoie, Loin de tous mes bons vieux amis?

Plus d'amour dans l'hiver de l'âge.

Mon cœur en vains soupirs se fond; C'est le poisson qui toujours nage Sous les glaces d'un lac profond.

Pour tes chants sérieux ou lestes Crains l'oubli, m'a-t-on répété; Travaille et prépare à tes restes Un parfum d'immortalité.

Mais je n'ai plus goût à l'éloge; Plus de voix pour rien chançonner.

S'il fait encor marcher l'horloge, Le Temps ne la fait plus sonner.

Oui, le repos sur ce rivage, Voilà mon lot. Mais que le ciel M'accorde un des plaisirs du sage :

Au pauvre ermite un peu de miel!

Dieu bon, avec toi ma tendresse De tout mot pompeux se défend ; Dieu bon, pitié pour ma faiblesse!

Donne un jouet au vieil enfant.

J'ai dit; soudain je vois éclore Des fleurs, et ces fleurs fourmiller, Où tous les brillants de l'aurore, S'enchâssant, viennent scintiller.

Sous ma main un râteau se place, Le sol s'enrichit de présents.

De ce coin Dieu veut que je fasse Le paradis de mes vieux ans.

Arbres et fleurs, prodiguez vite L'ombre et les parfums dans ce lieu, Oiselets, qu'une feuille abrite, Célébrez la bonté de Dieu.

DE RÉRANGER. 57

LE CHEVAL ARABE

Air d'Wgeline.

Mon beau cheval, oui, je viens de te vendre, Moi, pauvre et jeune, officier sans crédit, À ce vieux juif qui va venir te prendre; Oh! du destin c'est moi qui suis maudit ! Contre un peu d'or, hé-

las! c'est pour ma mère, C'est pour mes soeurs que je vais t'
échanger. De mon chagrin si tu pouvais juger, Tu pleurerais
comme un coursier d'Homère. Mon bel arabe, adieu! Sans toi,
demain, Ma noble mère irait tendre la main.

Bis.

Mère adorée!... Ah! relisons sa lettre:

- « Napoléon, nous qui faisons le bien,
- « De notre toit le ciel vient de permettre
- « Qu'on nous proscrive, et nous n'avons plus rien
- « Songe aux tourments qu'en secret je dévore;
- « Pense à tes sœurs, à tes frères, à moi.
- « Matin et soir nous prions Dieu pour toi.
- « S'il te bénit il nous protège encore*. »

Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain,

Ma noble mère irait tendre la main.

Je t'achetai, sur le port de Marseille, D'un Levantin qui se pro-
menait là.

Ton dos cambré, ton inquiète oreille, Ton œil de feu, tout pour
toi me parla. Aux Mamelouks, cavaliers intrépides, Des cheiks du
Nil t'auront sans doute offert ; Ou, compagnon des chameaux du
désert, Tu reposas au pied des Pyramides.

Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain, Ma noble mère irait
tendre la main.

* En 1795, madame Laetitia fut obligée, avec toute sa famille, de fuir la Corse, où le parti français avait le dessous; elle se réfugia à Marseille dans un grand état de gêne, quoi qu'en aient dit quelques-uns de ses enfants, rui, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, ne pensaient pas comme celui qui fonda leur fortune. Napoléon ne fit jamais, mystère de ses temps de pauvreté.

En te montant, que j'ai l'âme saisie Du grand projet qui m'occupe toujours!

Cherchons, me dis-je, oui, cherchons en Asie, La gloire, un rang, des combats, des amours. Où Bagdad rampe, où régna Babylone, Même aujourd'hui, le plus simple officier Peut dire encor, n'eût-il que son coursier : Tyran, à moi ta sultane et ton trône!

Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain, Ma noble mère irait tendre la main.

Que Dieu me donne un monde par la guerre, J'en ferai part à mes frères chéris; Sous mon soleil, ton pied fera de terre Surgir des rois à mes sœurs pour maris. Je veux un règne à faire oublier Rome, Dût-il finir par d'éclatants malheurs.

Ah ! je suis sûr qu'en me donnant des pleurs, Le peuple alors s'écrierait: Le pauvre homme! Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain, Ma noble mère irait tendre la main.

Tu hâterais ma course triomphale ;

Et je te vends quand l'Europe prend feu.

Notre Alexandre a vendu Bucéphale, Diront ces chefs que je flatte si peu. Mais vont s'ouvrir bien des routes nouvelles; L'antique France a tremblé sous mes pas. Pour me porter où d'autres

n'iront pas, A ton défaut, je sens que j'ai des ailes. Mon bel arabe,
adieu! Sans toi, demain, Ma noble mère irait tendre la main.

Moment fatal! le juif est à la porte.

Ah ! qu'il te trouve un maître plus heureux.

Ma mère attend tout l'argent qu'il m'apporte,

Pour abriter ses enfants si nombreux.

Séparons-nous; mais, va, tu peux m'en croire,

Si quelque jour, devenu général,

Je te rencontre, ô vaillant animal !

Je te rachète au prix d'une victoire.

Mon bel arabe, adieu! Sans toi, demain,

Ma noble mère irait tendre la main .

Bis.

DE BERANGER. (il

LA ROSE ET LE TONNERRE

Air :

Chez les Grecs, conteurs de merveilles, Quel sort ne m'eût-on
pas prédit !

Lauriers d'Homère, et vous, abeilles*, Qui mettiez Platon en crédit ; Lauriers, j'eus mieux que vos ombrages; Abeilles, mieux que votre miel :

Une rose et le feu du ciel De mon destin ont été les présages ;
Une rose et le feu du ciel.

Dans son sein j'essayais la vie, Quand ma mère, au temps des frimas,

* Homère fut, dit-on, trouvé au bord du fleuve Mélésigène, sous un berceau de lauriers; et des abeilles, dit-on aussi, déposaient leur miel sur les lèvres du jeune Platon endormi. Je demande pardon à ces deux noms si grands de les avoir rapprochés de celui d'un chansonnier.

D'une rose eut, dit-on, l'envie.

Pour la reine on n'en trouvait pas.

Ce désir vain fut-il la cause Du signe qui m'a couronné?

Ah ! Dieu m'avait prédestiné!

Son doigt au front me peignit une rose*; Ah! Dieu m'avait prédestiné!

Oui, sur ce front brille l'image D'une rose, dont les couleurs S'avivaient, lorsqu'en mon jeune âge Avril aux champs semait ses fleurs.

Une dame à robe étoffée, Baisant mon front, disait toujours:

Tu seras béni des amours.

Ces mots si doux me semblaient d'une fée Tu seras béni des amours.

* Ma mère eut en effet le désir d'une rose dans Je premier mois de sa grossesse, en plein cœur d'hiver. Mes vieux parents ne manquèrent pas d'attribuer à cette envie non satisfaite une espèce de rose colorée que je portais au front, mais que l'âge fit disparaître à plus de quinze ans; la tante qui m'a élevé en retrouvait encore la trace au retour du printemps.

Des trop longs pleurs de l'élégie Je dus affranchir la beauté.

Amours, dans ma mythologie, Dieu sourit à la volupté.

Je vous prophétise une autre ère :

La femme engendrera la loi.

Qu'elle soit reine où l'homme est roi.

Qu'en son époux Eve retrouve un frère; Qu'elle soit reine où l'homme est roi.

x\Iais aux doux chants ma voix sans doute Devait mêler des sons plus fiers.

Vient un orage : enfant, j'écoute Ce char qui roule armé d'éclairs.

Sur moi du nuage qui crève Le tonnerre tombe étouffant*.

Pourquoi pleurer le pauvre enfant?

Aux longs ennuis son bon ange l'enlève. Pourquoi pleurer le pauvre enfant?

* Dans deux de mes chansons, j'ai déjà fait allusion à cette particularité de ma jeunesse. Une bonne éducation m'eut mieux valu que ces prétendus pronostics, pour devenir un jour un homme remarquable, mais qu'on pardonne au rimeur de les avoir rappelés ici.

Hélas! le ciel me fait renaître.

Que voulait-il me présager?

Moi, né faible, j'aurai peut-être De ses rois un peuple à venger.

Oui, des Français que j'encourage Les foudres sont près d'éclater.

Tremblez, Bourbons, je vais chanter; J'ai fait, bien jeune, un pacte avec l'orage, Tremblez, Bourbons, je vais chanter.

Ah! j'ai rempli ma destinée.

Adieu l'amour qui me soutint; Dès longtemps la rose est fanée
; Le feu du ciel en moi s'éteint.

A la nuit, qui vient froide et noire, Du foyer gagnons la chaleur.

Comme l'éclair, comme la fleur, Meurent, hélas! amour, génie et gloire; Comme l'éclair, comme la fleur.

/ tfeZemriJ. ./,■/

ÀM ©ADL-01F

Perrotin lidileiir

AU GALOP

Air : Commissaire.

Aimons vite,

Pensons vite ;

Tout invile A vivre vite.

Aimons vite,

Pensons vite.

Au galop, Monde falot!

Au galop, toujours, toujours, Du fouet le Temps nous presse,
Sans respect pour la Sagesse, Sans pitié pour les amours.

A cheval sur nos chimères, Courant jusqu'au débotté,

Faisons, pauvres éphémères.

D'un jour une éternité.

Aimons vite,

Pensons vite ;

Tout invite A vivre vite.

Aimons vite,

Pensons vite.

Au galop, Monde falot!

Patriarches, à loisir Vous aviez le temps de vivre ; Le temps de soigner un livre, Un calcul, même un plaisir.

Vous offriez aux plus hères Deux siècles de vœux constants, Et donniez les étrivières A des marmots de cent ans.

Aimons vite, Pensons vite ;

Tout invite A vivre vite.

Aimons vite,

Pensons vite.

Au galop, Monde falot !

Dieu nous a rogné le temps, Lui qui taille en pleine étoffe.

Gare qu'une catastrophe N'abrège encor nos instants!

En boutons cueillons les roses, Verts encor les fruits nouveaux; Surtout ne faisons de pauses Que pour changer de chevaux.

Aimons vite, Pensons vite ; Tout invite A vivre vite.

Aimons vite, Pensons vite.

Au galop, Monde falot!

Destin, de millions en tas Fais-moi faire la trouvaille.

Destin me répond: Travail.

Soit! je vais mettre habit bas.

Pourtant un point m'importune Promets-tu de me donner Six mois pour faire fortune, Un an pour me ruiner?

Aimons vite,

Pensons vite;

Tout invite A vivre vite.

Aimons vite,

Pensons vite.

Au galop, Monde falot !

Votre amour me ferait dieu ; M'aimez-vous, mademoiselle?

Soupirez un mois, dit-elle.

Un mois! c'est la mort. Adieu!

Viens, me crie une friponne, Qui du temps sait mieux user;
Chaque baiser qu'on se donne Peut être un dernier baiser.

Aimons vite, Pensons vite; Tout invite

A vivre vite. Aimons vite, Pensons vite.

Au galop,

Monde falot!

La gloire à son hameçon Voudrait m'arrêter en route; Mais
trop réfléchir me coûte, Je m'en tiens à la chanson.

Quel bien veut-on que me fasse L'honneur promis à mes os,

D'un marbre où mon nom s'efface Sous le pied de tous les
sots?

Aimons vite,

Pensons vite;
Tout invite À vivre vite.
Aimons vite,
Pensons vite.
Au galop, Monde falot!
Au galop donc, mes amis, Ephémères d'un vieux globe.
Au néant s'il se dérobe, C'est qu'à courir il s'est mis.
Notre vie ainsi lancée Ira, cent fois dans un jour, De l'amour à
la pensée, De la pensée à l'amour.
Aimons vite, Pensons vite;
Tout invite À vivre vite.
Aimons vite,
Pensons vite.
Au galop, Monde falot!

ASCENSION

Am :

Géant ailé, géant immense, En rêve aux astres m' élevant, Des
soleils j'y vois la semence Et ce que Dieu cache au savant.

Dieu donne aux anges qu'il préfère Un instrument harmo-
nieux, Qui, résonnant sur chaque sphère, La dirige à travers les
cieux.

Notre soleil garde sa lyre ; Sirius marche au son du cor; Sur
Jupiter l'orgue soupire; A Saturne la harpe d'or.

Devant ces corps, masse infinie, J'ai crié: Gloire au Créateur!

Perrolin, Editeur

DE DERANGER. 75

Plus ému de leur harmonie Qu'effrayé de leur pesanteur.

Dans mon vol, sous mes pieds, qu'entends-je?

C'est le son triste d'un pipeau,

Qui mène au gré d'un tout jeune ange

L'un des corps nains du grand troupeau.

Petit globe, objet de risée!

On dirait, à le voir courir,

Du savon la bulle irisée

Qu'un souffle fait naître et périr.

Je demande à l'enfant céleste Si c'est son jouet dans les cieux.

Enorme géant, sois modeste, Dit-il; regarde, et juge mieux.

Je me penche alors sur la boule, Prêt à la prendre dans ma
main.

Dieu! j'y vois s'agiter la foule Que nous nommons le genre humain.

Ma confusion est profonde.

Est-ce donc là notre séjour?

— Oui, dit l'ange, voilà ce monde Dont peu d'entre vous font le tour.

Ton œil y distingue sans doute Ces monts qui sont géants pour vous, Et votre océan, cette goutte Qui suffit à vous noyer tous.

Quoi! notre gloire impérissable, Nous la bâtissons là-dessus !

Mais qu'importe ce peu de sable Où s'entassent nos vœux déçus?

Qu'importe en quelle étroite bière Nos os tomberont de sommeil; Aux mains de Dieu, grain de poussière, L'homme pèse plus qu'un soleil.

Espère enfin, mon âme, espère; Du doute brise le réseau.

Non, ce globe n'est pas ton père; Le nid n'a pas créé l'oiseau.

J'en juge à l'effort de ton aile, Qui s'en va les cieux dépassant;

Pour t'engendrer, noble immortelle, Il n'est que Dieu d'assez puissant.

Soudain je rentre imperceptible Au lit fangeux du fleuve humain.

Mais, quand d'un accent indicible L'ange me dit : Frère, à demain!

La comète, horrible merveille, De ce globe accroche l'essieu;
Du choc il tombe ; je m'éveille, Le jour brille, et je bénis Dieu.

L'AIGLE ET L'ÉTOILE

A son étoile, à travers un nuage, L'aigle s'adresse : On manque
d'air ici; Cette île d'Elbe est une étroite cage.

Paris m'attend ; qu'il dise : Le voici ! Brille, et je pars. On
manque d'air ici.

Reprends l'éclat des jours de ma jeunesse, Lorsque le ciel
n'écoutait que ma voix; Lorsqu'un grand peuple, ivre de mon
ivresse, Riait vainqueur au nez de tous les rois. Le ciel encor doit
écouter ma voix.

Mais à ton feu ma foudre se renflamme ; Oui, tu renais. De
clocher en clocher, Je vais voler jusqu'aux tours Notre-Dame.

Que le drapeau qui dort sur ce rocher Vole avec moi de clocher
en clocher.

L'aigle fend l'air. Le peuple, qui l'appelle, Le voit de loin :
Français, séchons nos pleurs C'est lui, c'est lui! que son étoile est
belle! Il nous revient quand renaissent les fleurs. Aigle du ciel, tu
vas sécher nos pleurs.

Salut, salut! Notre amour te seconde.

Enfants, bonjour! leur dit l'aigle en passant Soldats, bour-
geois, paysans, tout un monde Lui crie : A toi nos biens et notre
sang ! Bonjour, bonjour! leur dit l'aigle en passant.

De son étoile, alors plus éclatante, Le cours rapide éblouit tout Paris; Pour le vingt mars, la foule, dans l'attente, Mêlé à ses vœux des souvenirs chéris*.

L'étoile heureuse éblouit tout Paris.

* Anniversaire de la naissance du roi de Rome.

Rois alliés, que faites-vous dans Vienne? Tous sont au bal après quinze ans de deuil*, Ne craignant plus que d'un coup d'aile il vienne Eteindre encor leur joie et leur orgueil. Us dansent tous après quinze ans de deuil.

Mais sur leur front éclate la nouvelle : Il revient ! Dieu ! Pâlissent tous les rois. En vain l'orchestre au plaisir les appelle, Sur les divans ils retombent sans voix. Dieu ! que ce bal a vu pâlir de rois !

Pourtant on rêve encore aux Tuileries ; Mais l'aigle frappe aux vitraux du palais. Tout tremble alors, princes, grandeurs, pairies : Fuyons à Lille; oui, fuyons à Calais.

Il frappe, il frappe aux vitraux du palais.

Le vieux Louis se dit: J'arrive à peine; À peine a-t-on dételé mes chevaux,

* C'est en effet pendant un bal de rois que se répandit à Vienne la nouvelle du retour de Napoléon.

DE BÉIUNGER. 79

Que dans l'exil il faut qu'on me remmène Tendre la main à des secours nouveaux.

À peine a-t-on dételé mes chevaux.

Du trône enfin les rois savent descendre. Ce prince est vieux;
peuple compatissant, Dût-il rentrer dans nos villes en cendre,
Les pieds rougis du plus pur de ton sang, Laisse-le fuir, peuple
compatissant.

L'aigle en triomphe a ressaisi son aire. Mais quoi! soudain son
étoile a pâli.

Pour lui déjà s'alourdit le tonnerre, Et dans sa gloire il semble
enseveli.

Malheur! malheur! son étoile a pâli.

Cent jours passés, un Anglais sous sa voile Voit tout sanglant
tomber l'aigle abattu. Le doigt de Dieu vient d'éteindre l'étoile ;
N'espère enfin, peuple, qu'en ta vertu.

L'étoile meurt, l'aigle tombe abattu.

SAINTE-HÉLÈNE

Air :

Sur un volcan dont la bouche enflammée Jette sa lave à la mer
qui l'étreint, Parmi des flots de cendre et de fumée Descend un
ange, et le volcan s'éteint. Un noir démon s'élance du cratère:

Que me veux-tu, toi resté pur et beau? L'ange répond: Que ce
roc solitaire, Dieu l'a dit, devienne un tombeau.

Mais le démon : Cette île est mon Ténare. Là j'espérais d'un
déluge effrayant Lancer les feux sur l'Argonaute avare Qui par ici
tenterait l'Orient.

Et l'envahir! Une dépouille humaine Souiller ces mers, vierges
de tout vaisseau!

D/\jixJi^>m^jxi

Perrolin , KH ilour

Jusqu'où le monde a-t-il poussé la haine, Qu'ici Dieu lui cache
un tombeau !

Pour quel colosse éteint-on le cratère?

Un roi sans doute, un héros hasardeux.

Tous ont de morts si bien jonché la terre, Que place un jour
doit manquer pour l'un d'eux. De tant d'Etats au cercueil
d'Alexandre Ravirait-on jusqu'au dernier lambeau?

— Les vents, dit l'ange, ont balayé sa cendre : Ce roi n'a plus
même un tombeau î

L'autre repart : Quels restes de grand homme Un jour ici se-
ront donc déposés?

En ce moment César tombe dans Rome Sous les poignards à
son sceptre aiguisés.

— Rome, dit l'ange, aura sa sépulture; Mais, quand va naître
un monde tout nouveau, Les loups du Nord viendront chercher
pâturage

Sur les débris de son tombeau.

L'être infernal, alors baissant la tête, Dit en soi-même : Est-ce
donc pour celui

Qui, ralliant le monde en sa conquête, Va lui donner une croix pour appui?

L'ange l'entend : Silence, esprit rebelle! Il ne craint, lui, ni chacal ni corbeau; Car, dans Sion, c'est moi, lampe fidèle, Qui veillerai sur son tombeau.

Démon, écoute. Avant deux mille années, Un conquérant, empereur des Gaulois, Terminera d'immenses destinées Sur cet écueil, à la honte des rois.

Pour le punir d'attarder dans sa route L'humanité, qu'éblouit son drapeau, Qu'il trouve ici, quoi qu'au ciel il en coûte, Une prison et son tombeau.

Privé pour lui de ton trône de laves, Sois son geôlier, prends des traits odieux; Trouble ses nuits, resserre ses entraves; Tiens de ses maux la coupe sous ses yeux. Cet homme ainsi purifiant sa gloire, Pour l'avenir redevient un flambeau,

Sur l'infortune achève sa victoire Et des rois triomphe au tombeau.

Loin du démon, loin de ces tristes plages, L'ange à ces mots revole aux pieds de Dieu, Dont l'œil déjà voit à travers les âges Le grand captif expirer dans ce lieu.

Quelques amis en pleurs sont venus prendre De l'astre éteint le glorieux fardeau.

Dieu joint sa main aux mains qui vont descendre iNapoléon dans son tombeau.

LA LEÇON D'HISTOIRE

Air :

Le grand captif, à Sainte-Hélène, Souffrant, promenait son
enrmi.

Un enfant, de fleurs la main pleine, Pour le fêter court après
lui.

Napoléon s'assied, l'embrasse :

Tiens, lui dit-il en soupirant; Le mien sans doute a même
grâce. Viens sur mon cœur, fils de Bertrand

— Mon fils, que te fait-on apprendre?

— Sire, l'histoire ; et, ce matin, Mon père en français m'a fait
rendre Sur Rome un passage latin.

— Et notre histoire, on F abandonne!

Si grands qu'aient été nos aînés,

La France, enfant, vaut bien qu'on donne Son lait de mère aux
nouveaux-nés.

— Oh! sire, je sais notre histoire.

J'ai lu les Gaulois nos aïeux;

Les Francs; Clovis et la victoire Qui lui fit abjurer ses dieux.

Avant qu'il eût fondé le trône, Combien j'admire, en ces
temps-là, Geneviève, qui fait l'aumône Et sauve Paris d'Attila.

J'ai lu les Sarrasins d'Espagne, Que Martel remplit de terreur ;
Les conquêtes de Charlemagne, Salué dans Rome empereur; Phi-
lippe-Auguste et les croisades, Et de fers saint Louis chargé :

Héros qui soigne les malades, Roi qui pleure avec l'affligé.

— Mon fils, c'est le plus honnête homme Qui d'un peuple ait
dicté les lois.

iNomme à présent nos guerriers ; nomme Les plus fameux par
leurs exploits.

— Bayard, Condé, Guesclin, Turenne, Sire; mais ce qui doit
toucher, C'est Jeanne d'Arc, lorsqu'on la traîne Pour mourir au
feu d'un bûcher.

— Àh! mon enfant, ce nom réveille Le plus beau souvenir
français.

De son sexe elle est la merveille Dans les combats, dans son
procès.

D'un ange éblouissant mirage, Jeanne, échauffant tout de sa
foi, Fille du peuple, a fait l'ouvrage Où succombaient nobles et
roi.

Née aux champs, d'art et de science Un rayon d'en haut lui tint
lieu ; Oui, puisqu'elle a sauvé la France, Sa mission venait de
Dieu.

Faut-il une pure victime Au salut des peuples souffrants,

DE BÉRANGER. 87

Dieu, pour ce dévouement sublime, Choisit une âme aux der-
niers rangs.

Honte et malheur à qui t'outrage, Vierge, sœur des plus grands héros.

Que le ciel châtie en notre âge Les Anglais, tes lâches bourreaux.

De leur orgueil ils vont descendre, Et le Dieu dont la voix t'arma Pour leurs fronts a gardé la cendre Du bûcher qui te consuma.

Alors, oubliant qui l'écoute, Il s'écrie: Anglais inhumains, Comme elle, ici, bientôt sans doute, Je sortirai mort de vos mains.

Mais, pour braver vos sentinelles, Pour fuir vos brutales clameurs, Jeanne au bûcher trouva des ailes, Et moi, depuis cinq ans je meurs!

L'enfant, à ces mots, fond en larmes; Le vieux soldat s'en attendrit.

— Près de nos geôliers sous les armes , Vois ton père qui te sourit.

Cours le chercher ; ma force expire ; Cours : c'est son bras qu'ici j'attends. Hélas! sans me voir lui sourire, Mon fils pleurera bien longtemps.

DE BERANGEIi. 89

IL N'EST PAS MORT

Ara des Trois couleurs.

A moi soldat, à vous gens de village, Depuis huit ans on dit :
Votre Empereur A dans une île achevé son naufrage :

Il dort en paix sous un saule pleureur. Nous sourions à la
triste nouvelle.

O Dieu puissant, qui le créas si fort, Toi qui d'en haut l'as cou-
vert de ton aile, N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Lui, mort! oh! non. Quel tremblement de terre, Quelle comète
annonça son trépas?

" L'idée qui a fait faire cette chanson a bien longtemps régné
au fond de nos campagnes et même parmi les classes ouvrières
des villes. Peut-être même trouverait-on encore, dans quelque
province, des individus qui conservent cette superstition
populaire.

Croyons plutôt que la riche Angleterre Pour le garder a man-
qué de soldats.

Les étrangers qu'épouvantait sa gloire Feignent en vain de dé-
plorer son sort ; En vain leurs chants exaltent sa mémoire, N'est-
il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Il partagea deux fois mon pain de seigle,
Et de sa main il m'attacha la croix;
J'ai toujours vu, moi qui portais son aigle,
La mort en lui respecter notre choix.
Et des Anglais auraient cloué sa bière !
Et de sa tombe ils défendraient l'abord!

Et sous leurs pieds il deviendrait poussière !

N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Nous, ses enfants, nous savons qu'un navire

A ses geôliers nuitamment l'a ravi ;

Que, depuis lors, dans son immense empire,

Déguisé, seul, il erre, poursuivi.

Ce cavalier de chétive apparence,

De la forêt ce braconnier qui sort,

C'est lui peut-être : il vient sauver la France. N'est-il pas vrai,
mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Mais dans Paris, parmi le peuple en fête, J'ai cru le voir; je l'ai
vu : c'était lui. De la colonne il contemplait le faîte.

Emu, troublé, je cours; il avait fui.

Reconnaissant un vieux compagnon d'armes, Si de ma joie il a
craint le transport, Pour se cacher ma joie avait des larmes.
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Un matelot, qui connaît l'Inde esclave, Pour nous servir veut
qu'il y soit passé. Il mène au feu le Mahratte si brave, Et des An-
glais l'empire est menacé.

Courant, volant, foudroyant des murailles, Oui, de l'Asie il re-
vient par le nord. Hélas ! sans nous qu'il livre de batailles ! N'est-
il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

Des nations chacune a sa souffrance:

Il manque un homme en qui le monde ait foi.

m CHANSONS

C'est lui qu'on veut; rends-le vite à la France; Mon Dieu, sans lui je ne puis croire en toi. Mais, loin de nous, sur des rochers funestes, Dans son manteau si pour toujours il dort, Ah! que mon sang rachète au moins ses restes! N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort?

KO A E) A KDE ÛûEiri^

Perrotin.EditeuT

DE liÉRANGEL!

MADAME MÈRE

La noble clame, en son palais de Rome, Aime à filer; car, bien jeune, autrefois, Elle filait en allaitant cet homme

Qui depuis l'entoura de reines et de rois. Près d'elle, assise, est la vieille servante Qui, nouveau-né, le reçut dans ses bras.

Au bruit de leurs fuseaux elles disent : Hélas Que la fortune est décevante!

Madame Laetitia Bonaparte, qu'au temps de l'Empire on appelait Madame Mère, habitait à Rome un palais, le seul qui ne fût pas illuminé lors des fêtes données par le pape à l'empereur François, père de Marie-Louise. Devenue presque aveugle, Madame s'occupait à filer, usage de sa jeunesse, m'a-t-on dit, et des femmes corses, même d'une condition élevée.

Entourée du respect de tous, elle avait avec elle une vieille servante d'Ajaccio, qui l'avait aidée à élever ses nombreux enfants, et qui jouissait de l'intimité due à un si long attachement.

Madame attend un message de Vienne.

Fils de son fils, elle te sait mourant.

« A son chevet point de mère qui vienne « Veiller, prier, pleurer, dit-elle en soupirant.

« J'ai vu la mort fuir aux cris d'une mère;

« Mais lui, né roi, le pauvre infortuné, « A nos vainqueurs d'un jour otage abandonné, « Meurt de la gloire de son père !

a Sans cette gloire, ah! le père lui-même « Vivrait encor, soleil de mes vieux jours. « Un roi déchu, privé du diadème,

c< Vingt ans et plus du sort peut rêver les retours ; « Mais de son char qu'un victorieux tombe, « Soudain les rois, qui se prosternaient tous,

« Courent, sans prendre temps d'essuyer leurs genoux, « Du pied le pousser dans la tombe.

« Dieu l'éleva si haut, qu'un noir présage « Saisit mon cœur pour ce fils bien-aimé. a Dieu, disait-on, dans ce héros, vrai sage. « Au vieux monde croulant donne un Messie armé. « Mais, tout le temps de l'incessante lutte a Où son génie étonna l'univers,

« Tremblante, je veillais, tenant les bras ouverts « Pour le recevoir dans sa chute.

« Napoléon, sous le toit de tes pères,

« Ton premier âge à flots purs s'écoula.

« Tu m'aimais tant! Ah! chéri de tes frères, « Adoré de tes sœurs, que n'as-tu vieilli là!

« Là de tes fils Dieu bénirait le nombre ;

« J'y vois à peine, ils guideraient mes pas; « Et là du moins nos pleurs (où ne pleure-t-on pas?) « Moins amers couleraient dans l'ombre.

« Ton fils sans doute, en longues rêveries, « Vers son berceau qu'entourait tant d'amour « Revole encore, et dans les Tuileries

« Vois ses hochets mêlés aux splendeurs de ta cour. « Bien jeune instruit par sa mère elle-même « Que pour les rois il n'est pas de saints nœuds,

« Son cœur aura surpris des souvenirs haineux « Sur les lèvres de ceux qu'il aime.

« Yierge Marie, ah ! tenez lieu de mère « A cet enfant qui m'a souri si beau. « L'unique vœu de ma vieillesse amère.

« C'est à sa pitié de devoir un tombeau.

« Et, s'il se peut, fils et Français fidèle,

« Sans être roi, ni vengeur ni vengé, « Que dans Paris un jour l'enfant rentre chargé « De la dépouille paternelle. »

Mais on annonce un messenger de Vienne.

Madame, il pleure, il est vêtu de deuil. » Elle sait tout. Il faut qu'on la soutienne; Elle semble à genoux prier sur un cercueil. « Pauvre orphelin, objet de tant d'alarmes, » it-elle enfin après un

long effort; « Adieu ! l'enfant n'est plus ! Ah ! tout mon fils est mort « Hélas ! et je n'ai plus de larmes. »

Des simples chants que ton grand nom m'inspire,

Napoléon, c'est ici le dernier.

Républicain, s'il a blâmé 'Empire, Sur ta chute et tes fers pleura le chansonnier.

Pour réveiller notre France abattue,

J'exaltai l'homme, et non le souverain.

Puisse la main du peuple incruster dans l'airain Mon nom au pied de ta statue !

A MES AMIS

Air

Dix-neuf août ! Dieu, quelle date!

Mes chers amis, à jour pareil, Je vins sur notre terre ingrate
Traîner cinq pieds d'ombre au soleil Voyant, à l'heure d'apparaître,
Mon bon ange saisi d'effroi, Je fis bien des façons pour naître.

Mes amis, pardonnez-le-moi. Bis.

Mon ange me prête main-forte ; Mais, un docteur aux bras de fer*

* Ma mère souffrit pendant plusieurs jours avant de me mettre au monde, et ne put être délivrée que par le forceps, qu'on n'employait alors que dans les cas extrêmes.

De mon gîte forçant la porte,

Je sors comme on entre en enfer.

Pour moi quels tourments vont donc suivre

L'épreuve où je viens d'être mis?

Je crains déjà de longtemps vivre.

Pardonnez-le-moi, mes amis.

Mon bon ange alors me révèle L'avenir qui m'est réservé :
Gomme un pauvre joueur de vielle, Je chante en battant le pavé.

Mon indigence est poursuivie, On m'emprisonne au nom du roi.

J'hésite à mener cette vie.

Mes amis, pardonnez-le-moi.

Mon bon ange m'annonce encore Pour mon pays de longs combats ; Une liberté dont l'aurore Se fond en brumes et frimas.

Un siècle naît, qui rien ne fonde • La gloire y tombe en désarroi.

Oh! que j'ai regret d'être au monde!

Mes amis, pardonnez-le-moi.

Mais en riant j'aurais dû naître, Si mon bon ange eût dit d'abord :

L'amitié viendra sur ton être Verser l'oubli des maux du sort.

Moi dont elle a séché les larmes, Moi qu'à son culte elle a commis, J'aurais dû pressentir ses charmes.

Pardonnez-le-moi, mes amis. Bis.

LES OISEAUX DE LA GRENADIÈRE

Am

Comme en ses vœux l'homme s'abuse!

Le ciel permet qu'en ce réduit, Disais-je d'une voix qui s'use, Mes derniers jours coulent sans bruit.

Et de ces murs le sort m'exile.

Adieu, fleuve, arbustes et fleurs, Vous, de mes fruits joyeux voleurs,

* La Grenadière, petite habitation sur les Lords de la Loire, vis-à-vis de Tours, décrite avec l'admirable talent qu'on lui connaît par M. de Balzac, qui y avait demeuré quelque temps avant moi. Le propriétaire de cette agréable maisonnette, l'excellent M. de Longpré, a qui il n'a pas tenu que j'y prolongeasse mon séjour, a respecté les plantations qu'il m'avait permis d'y faire.

Oiseaux qui charmez cet asile.

Oiseaux, adieu. Peuple heureux et chéri, En vous créant l'Eternel a souri.

J'entends un oiseau me répondre :

« Ami, pourquoi t'affliger tant?

« Sur nous l'orage vient-il fondre, « Un abri partout nous attend.

« Quand l'hiver, qui tout décolore, a Dépouille jardins et forêts, « Il reste encor quelques cyprès « D'où nos voix réveillent l'aurore. »

Oiseaux, adieu. Peuple heureux et chéri, En vous créant l'Eternel a souri.

« La pauvreté, sombre nuage,

« Bientôt, dis-tu, fondra sur toi.

«. Jeune, tu bravais son passage;

ce Au soleil n'as-tu donc plus foi?

« Crois-nous, quelques routes nouvelles

« Que ton vol prenne en son essor,

« Si le nuage crève encor,

Bis

DE BÉRANGER. 105

« Un rayon séchera tes ailes. »

Oiseaux, adieu. Peuple heureux et chéri, En vous créant l'Éternel a souri.

« Tu nous as chanté, sous ces treilles, « L'aigle expirant, captif des mers.

« Apprends d'infortunes pareilles « A subir de communs revers.

« Va gaiement où le sort te pousse, « A la ville ou dans un chalet.

« Pour ton nid, pauvre roitelet, « Que te faut-il? Un peu de mousse. » Oiseaux, adieu. Peuple heureux et chéri, En vous créant l'Eternel a souri.

« La fin de tout, nul ne l'ignore.

« D'avance tu sauras quitter

« Ces rosiers qui sont près d'éclore,

« Ces arbres qu'on t'a vu planter.

« Lorsque à partir tu te disposes,

« Un corbeau te crie à l'écart :

« Pour parer les tombeaux, vieillard,

« Dieu partout a semé les roses. »

Oiseaux, adieu. Peuple heureux et chéri, En vous créant l'Eternel a souri.

Oiseaux, merci! Rome fut sage

De vous consulter autrefois.
Je vais au plus prochain rivage
Vivre en un coin, sous d'humbles toits.
Ici, vous qui du vieil ermite
Picoriez en paix les raisins,
S'il a des arbres pour voisins,
Venez charmer son nouveau gîte.
Oiseaux, adieu. Peuple heureux et chéri,)
, . Bis.
En vous créant l'Eternel a souri.)

LE MATELOT BRETON

Am

Les gais vendangeurs du village Dînent à l'ombre, au bord
d'un champ.

Passe un matelot qui voyage, Pieds nus, et qui siffle en
marchant.

— Jeune homme, que Dieu t'accompagne!

D'un amoureux tu vas le pas.

— Je suis enfant de la Bretagne, Et ma mère m'attend là-bas.

— D'où viens-tu? — Des rives du Gange, Où j'ai failli périr au port.

Sauvé des flots par mon bon ange, Des Anglais m'ont pris à leur bord.

Grâce à leur brave capitaine, Prisonnier chez nous autrefois,
Je viens de voir dans Sainte-Hélène Celui qui fait si peur aux rois.

À ces mots, découvrant leur tête, Les villageois de crier tous :

— Quoi ! tu l'as vu ! Viens, qu'on te fête. A sa gloire bois avec nous.

Revient-il? Qu'attend-il encore?

Sans berger que peut le troupeau?

A nos clochers quand donc l'aurore Saluera-t-elle son drapeau?

— Je ne sais pas ce qu'il médite; Mais le capitaine, au retour,

En découvrant l'île maudite, S'écria : Quel affreux séjour!

Enterrer dans ce vieux cratère Tant de génie et de valeur!

Enfants, respect à l'Angleterre ; Mais aussi respect au malheur!

Comme il savait qu'en mon jeune âge J'appris l'anglais sur un ponton,

Dans ce port, me dit-il, sois sage, Et parle bas, petit Breton.

Là règne un monstre de police ; Crains qu'Hudson ne te voie errant, Serpent venimeux, il se glisse Jusqu'au nid de l'aigle mourant.

Mais au port, où je descends vite, On m'indique un point au couchant Que l'Empereur souvent visite.

J'y cours, j'y grimpe en me cachant.

Tapi sous un roc, là, j'espère, Muni de pain pour quelques sous, Voir passer celui dont mon père Disait : C'est notre père à tous.

J'y reste en vain deux nuits entières.

Quand, désolé, je m'en allais,

S'élance d'arides bruyères

Un des plus jolis oiselets.

Sur ma tête il vole, il tournoie,

Mêle un cri doux à ses ébats.

Ah ! c'est le ciel qui me l'envoie ; J'entends qu'il dit : Ne t'en va pas.

Dieu soit béni! car, sur la route,

Dans un groupe aussitôt paraît

Un homme. Lui! c'est lui, nul doute.

Où n'ai-je pas vu son portrait?

J'en crois mon cœur qui bat plus vite,

Et l'oiseau, cet avant-coureur.

A genoux je me précipite,

En criant: Yive l'Empereur!

— Qui donc es-tu, brave jeune homme?

Me vient-il dire avec bonté.

— Sire, c'est Geoffroy qu'on me nomme ; Je suis un Breton entêté.

Faut-il porter quelque parole A vos amis? J'y vais courir.

Même à la mort s'il faut qu'on vole, Sire, pour vous je veux mourir.

— Français, merci. Que fait ton père?

— Sire, il dort aux neiges d'Eylau.

Auprès de vous mon plus grand frère Mourut content à Waterloo.

Ma mère, honnête cantinière, Revint, en pleurant son époux,
Au pays où, dans sa chaumière, Cinq enfants priaient Dieu pour vous.

— Peut-être est-elle sans ressource, Dit-il ému; tiens, prends ceci; Pour ta mère prends cette bourse :

C'est peu; mais je suis pauvre aussi.

Je baise la main qu'il me livre :

— Non, sire, gardez ce trésor.

Nous, toujours nos bras nous font vivre; Pour vos besoins gardez cet or.

Il sourit, me force à le prendre; Puis du doigt m'indique avec soin Comment au port il faut descendre, Et des gardes me tenir loin.

— Ah! sire, que n'ai-je des armes!

Mais il s'éloigne soucieux;

Et longtemps, à travers mes larmes, Je reste à le suivre des yeux.

Je rejoins sans mésaventure

Le vaisseau, qui déjà partait.

Le capitaine, à ma figure,

Devina ce qui m'agitait.

Tu l'as vu, se prend-il à dire,

C'est bien. Tu prouves qu'aujourd'hui,

Plus que les grands de son empire,

Le peuple a souvenir de lui.

M'enviant un bonheur semblable, Tout l'équipage m'admirait;
Et le capitaine à sa table M'admit le quinze août, moi pauvre.

Combien je pris terre avec joie!

Sûr de dire en rentrant chez nous :

Mère, de l'or qu'il vous envoie L'Empereur s'est privé pour vous.

Avec plus de ferveur encore Elle va prier Dieu pour lui,

DE BÉRANGELi. m

Sachant quel climat le dévore, Sachant ses maux et son ennui.
Six mois de plus d'un tel martyr, Et peut-être sur ce coteau
Bientôt reviendrai-je vous dire :

Il n'est plus: j'ai vu son tombeau.

Geoffroy se tait ; et du village Femmes et filles tout d'abord,
L'œil en pleurs, vantent son courage, Et du captif plaignent le sort.

Les hommes sont émus comme elles :

Honneur, répètent-ils entre eux, A qui nous donne des nouvelles
Du grand Empereur malheureux!

ii CHANSONS

DAME MÉTAPHYSIQUE

Am

Un jour dame Métaphysique Me dit : Petit rimeur, allons!

Prends un vol plus philosophique ; Monte dans un de mes ballons.

Je suis la grande aéronaute, Faisant paître au ciel mon troupeau,
Nous y tenons place si haute, Que Dieu nous ôte son chapeau.

Jadis j'ai ravi bien des sages.

De Platon le ballon puissant A transporté dans les nuages Le christianisme naissant.

Et combien de docteurs modernes, En ballon d'un vaste appareil,
Vont sans cesse, armés de lanternes, A la recherche du soleil!

Vois-les tous battre la campagne, A l'ouest, au nord, au sud, à l'est;
Vois-les inonder l'Allemagne De tout le sable de leur lest.

En France, où pour ma gloire il règne Des mansardes jusqu'aux salons,
L'éclectisme à prix d'or enseigne L'art de diriger mes ballons.

La dame si bien m'ensorcelle, Qu'en ballon je monte et je pars.

Un docteur conduit la nacelle.

Dieu! nous voilà dans les brouillards.

L'obscurité plaît à mon guide; Mais moi, contre lui maugréant,
Je me vois, dans l'ombre et le vide Face à face avec le néant.

Bien plus : dans une nuit complète, Mille ballons vont se heurtant.

Quels mots à la tête on se jette!

Que d'énigmes à bout portant !

Notre esquif se brise à la lutte, Nous tombons de tout notre poids.

Bonsoir! Mon docteur, dans sa chute, Fait de peur un signe de croix.

Je croyais, je ne puis le taire, Jusqu'à Saturne avoir volé.

Je n'étais qu'à dix pieds de terre; Dans un bal je tombe essoufflé.

De fleurs, de femmes, de musique, Enivré, je soupe en ce lieu
Chez un philosophe pratique, Qui, le verre en main, bénit Dieu.

Sage, tirez-moi de l'impasse Des modernes et des anciens.

Chante, dit-il, et dans la nasse Laisse nos métaphysiciens.

Tout l'amas de leurs œuvres vaines Dont quelques fous
vantent l'attrait Calmera toujours moins de peines Qu'une chan-
son de cabaret.

A IF

Petit bonhomme vit encore.

Eh! pourquoi ne vivrait-il pas, Quand maint sot, quand mainte
pécore, Echappent cent ans au trépas?

Envie et haine, il vous ignore; Fortune, il rit de tes appas.

Petit bonhomme vit encore.

Eh ! pourquoi ne vivrait-il pas?

Cette chanson n'est pas digne de l'impression ; mais je la
garde comme le dernier souvenir d'une vieille amitié.

Il vit encor, petit bonhomme.

Eh ! pourquoi ne vivrait-il pas?

S'il ne peut plus mordre à la pomme

Qu'Adam a greffée ici-bas,

Il n'en dort pas moins d'un bon somme,

N'en fait pas moins quatre repas.

Il vit encor, petit bonhomme.

Eh ! pourquoi ne vivrait-il pas?

Petit bonhomme vit encore.

Eh ! pourquoi ne vivrait-il pas?

Au Parnasse, dès notre aurore, C'est lui qui m'a marqué le pas.

Qu'un siècle et plus sa voix sonore Chante aux enfants leurs
grands-papas !

Petit bonhomme vit encore.

Eh ! pourquoi ne vivrait-il pas?

Il vit encor, petit bonhomme.

Eh! pourquoi ne vivrait-il pas?

Quand des hivers s'accroît la somme, On rêve à ses jeunes
ébats.

Plus d'un rayon réchauffe et dore Le vieux pin chargé de
frimas.

Petit bonhomme vit encore.

Eh ! pourquoi ne vivrait-il pas?

DE RÉRANGER. 121

A UN JEUNE CRITIQUE

Air

Eh quoi! jeune et docte critique,

Vous recourez à mes avis !

Soit! je prends le ton dogmatique,

Contre le faux goût je sévis.

Il se peut qu'au but je ramène

Quelque esprit las de ses écarts.

Maint aveugle a tiré de peine

Des gens perdus dans les brouillards*.

* Ce sont des aveugles qui souvent servent de guides aux étrangers pendant les jours de brouillards, si sombres et si fréquents en Hollande.

Combien je hais la vaine pompe De tous nos vers retentissants
î Faut-il qu'ainsi l'on te corrompe, o langue si chère au bon sens !

Si tu subis la loi hautaine De tous nos bruyants novateurs,
Bientôt Racine et la Fontaine Auront besoin de traducteurs.

Notre muse dévergondée, Refaisant le monde à l'envers, Sous sa forme écrase l'idée, De pluriels boursoufle ses vers.

Admirez ses monstres féroces, Ses vésuves, ses océans; Ses héros, qui sont des colosses; Ses gloires, qui sont des néants.

L'art meurt où le goût dégénère.

Qu'un peuple ait reconquis ses droits, Il étend son dictionnaire Pour suffire à de libres voix.

Ce trésor commun nous défraie, Mais n'y puisons qu'avec grand soin ; N'altérons pas une monnaie Que le peuple marque à son coin.

Notre langue aime le mélange Du sublime et du familier, Et, rebelle à tout luxe étrange, Craint le pédant et l'écolier.

Pour l'éloquence elle a des armes, Pour l'amour de tendres échos; Mais à qui veut tirer des larmes Défend de torturer les mots.

Elle exige que la pensée Règne partout sans faux atours.

Voyez cette foule pressée D'enfants qu'attirent les tambours.

Là se carre un géant vulgaire, Empanaché, tout cousu d'or.

Pour eux c'est le Dieu de la guerre:

Vive le beau tambour-major!

Mais observez ce petit homme,

Si simplement vêtu là-bas.

Sur la neige il faisait un somme

Quand marchaient ses nombreux soldats.

Il prend sa lunette, il regarde :

— C'est bien; mes ordres sont remplis,

Dit-il. Faites donner ma garde.

Quel est ce lieu? — Sire, Austerlitz !

Cet homme-là, c'est la pensée,

Sans vains ornements, sans grands mots,

Par la gloire récompensée

Chez l'auteur ou chez le héros.

Qu'au bon sens la critique unie,

Des écrivains réglant l'essor,

Ne souffre plus que le génie

Se déguise en tambour-major.

L'OFFICIER

Air

Voilà les hussards; viens, Rosette:

Devant la porte ils vont passer.

Ma sœur, viens; j'entends la trompette; Tiens! tiens! les vois-tu s'avancer?

Combien de brillants jeunes hommes!

Qu'ils laissent d'amours à Paris!

Nous, paysannes que nous sommes, N'aurons point de si beaux maris!

Devant Rose, brune élancée, Un jeune officier passe alors :

— Amis, voilà ma fiancée ; Comptez, dit-il, tous ses trésors :

Oeil vif, teint rosé, fine taille.

Oui, dans un an, à pareil jour,

Je l'épouse, si la mitraille Permet de vivre à mon amour

Ces mots d'un fou, dits au passage, Tu les entends, car tu rougis, Rose; et, sans rien voir davantage, Tu rentres rêveuse au logis.

Depuis, Rose à part soi répète Ces mots qui lui semblent si doux; Et, chaque soir, sur sa couchette, Pour l'officier prie à genoux.

Un an de rêves ainsi passe.

Le jour qu'il fixa brille enfin.

L'aube entrevoit Rose qui lace Pour lui son corset le plus fin.

N'entend-on pas quelque bruit d'armes?

Elle écoute, sort, rentre, sort; Attend, attend, et, toute en larmes, A minuit s'écrie : Il est mort !

DE BERANGEK. !27

UNE IDÉE

Air :

Des maux présents l'âme obsédée, Je rêvais en vrai songe creux, Quand devant moi passe une idée.

Une idée? Oui, bourgeois peureux.

Celle-ci, messieurs, jeune et belle, Est faible encor; mais je prétends, Si le bon Dieu prend pitié d'elle, La voir grandir en peu de temps.

Je lui crie: Où vas-tu, pauvrete?

Maint gendarme t'attend là-bas ;

Des mouchards la foule te guette;

Le commissaire suit tes pas.

— Tant de peine qu'on leur voit prendre,

Dit-elle, accroît l'espoir que j'ai :

Du peuple ils me font mieux comprendre ; C'est un commentaire obligé.

Moi qui suis vieux, pour toi je tremble; On va te barrer le chemin.

Vois ces bataillons qu'on rassemble, Ces escadrons le sabre en main.

— Bien mieux que tambours et trompettes, Réveillant un cœur endormi,

Je passe entre les baïonnettes Pour recruter chez l'ennemi.

Fuis, mon enfant; fuis, je t'en prie; On détruira jusqu'à ton nom. Vois-tu venir l'artillerie?

La mèche approche du canon.

— Peut-être aussi sera-t-il nôtre, Ce canon qui fait ton effroi.

C'est un avocat comme un autre :

Il peut demain plaider pour moi.

Les députés t'ont prise en haine :

— Au plus fort ils donnent raison.

Les ministres forgent ta chaîne.

— Mes ailes poussent en prison.

Contre toi l'Eglise aussi gronde.

— À son encens j'aurai mon tour.

Les rois te bannissent du monde.

— Je me cacherai dans leur cour.

Mais soudain quel affreux carnage !

Partout du sang ! partout la mort !

La discipline ôte au courage Le prix d'un héroïque effort.

C'est en vain. Plus forte et plus calme, L'Idée, embrassant un tombeau, Aux vaincus décerne une palme, Et s'envole avec leur drapeau.

LA COURONNE RETROUVÉE

Ain

Bon Dieu! que vois-je? une couronne Dont chaque rose a plus de trente hivers ;

Où, malgré l'orgueil qu'il nous donne, Sèche un laurier peu respecté des vers. C'est un débris du temps où ma naissance Etait fêtée, hélas! comme un beau jour.

Ce laurier parlait d'espérance; Ces fleurs parlaient d'amour.

Quel souvenir de ma jeunesse Le sort moqueur me fait là retrouver !

o jours de joie et de tendresse!

Nous n'étions rien; nous pouvions tout rêver. Amis si gais, maîtresse folle et bonne, Nul astre encore à mon œil n'avait lui

MoveV ev -

lLA ©eu mmm k het^ûiluvië

Quand vos mains tressaient la couronne Qui m'attriste aujourd'hui.

Oui, ces fleurs ont paré ma tête Dans un banquet d'enivrante gaieté.

Un seul de nous donnait la fête ; Ami discret, doux à ma pauvreté.

Las! il n'est plus; mais j'entends sa parole: Chante, dit-il, tandis que nous passons.

Et sa belle âme un jour s'envole Au bruit de nos chansons.

Et ces convives si fidèles, Au joyeux chant qui rend l'air plus doux;

Que plus tard j'ai pris sous mes ailes, Pensent-ils même à moi, qui pense à tous? Oiseaux charmants, au souvenir volage, Tous sont éparés, chacun dans son enclos.

Nous n'avons plus le même ombrage; Plus les mêmes échos.

Et la beauté tendre et rieuse Qui de ces fleurs me couronna jadis?

Vieille, dit-on, elle est pieuse; Tous nos baisers les a-t-elle maudits?

J'ai cru que Dieu pour moi l'avait fait naître; Mais l'âge accourt, qui vient tout effacer.

O honte! et sans la reconnaître, Je la verrais passer!

Cette couronne si flétrie Fut belle aussi le jour où je l'obtins.

Quelle âme est à ce point tarie, D'être sans pleurs pour ses amours éteints? Aux longs regrets la mienne s'abandonne. De mon bonheur unique et vain lambeau,

Ah! que n'as-tu, pâle couronne, Séché sur mon tombeau !

JE SUIS MÉNÉTRIER

Am : Eh! ma mère, est-ce que f'fais ça?

Pour adoucir de la vie L'hiver sombre et rigoureux, Au méné-
trier j'envie Son art qui fait tant d'heureux.

Je voudrais même aux guinguettes Dire en faveur des amants :

Allons, gai! dansez, fillettes!)

Laissez causer vos mamans, '

Quand je vois de pauvres belles Tout un soir lire ou bâiller,
Pour leurs cousins et pour elles Mon talent saurait briller.

Bis.

Plus que valse et fleurettes Leur nuisent vers et romans.

Allons, gai! dansez, fillettes Laissez causer vos mamans.

Miracle ! ma vieille lyre Se transforme en violon.

Aux champs on vient me sourire ; On me cajole au salon.

Combien j'ai d'anciennes dettes A payer aux cœurs aimants !

Allons, gai! dansez, fillettes!

Laissez causer vos mamans.

La gloire, mère égoïste De fous à grand bruit vantés, Tient
compagnie assez triste A ces vieux enfants gâtés.

Je préfère à ses trompettes Le plus faux des instruments.

Allons, gai! dansez, fillettes!

Laissez causer vos mamans.

Plaisir d'autrui me caresse;

Un archet me sert au mieux.
Déjà la folle jeunesse
Me pardonne d'être vieux.
Demoiselles et grisettes,
A vous mes derniers moments.
Allons, gai! dansez, fillettes! \
T . Bis.
Laissez causer vos mamans.

UN JEUNE HOMME

Vieillard, trompant notre espérance, Quoi! tu meurs, et meurs
alité!

Il est donc faux que la science T'ait doué d'immortalité?

De toi l'on contait des merveilles; Un prêtre, hier, disait encor
Que Satan, pour prix de tes veilles, T'avait donné deux ailes d'or.

LE VIEILLARD

Mon enfant, ces ailes dorées, C'est au destin que je les dois.

LE JEUNE HOMME

Chacun, aux voûtes éthérées, Veut t'avoir vu planer cent ibis.

Oui, tu sais plus que nos vieux sages. Sur ton passé rouvre les yeux.

Raconte-moi tous tes voyages ; Apprends-moi le secret des cieux.

LE VIEILLARD

L'homme qui s'adapte ces ailes Jamais ne se reposera.

Il laissera les hirondelles ; Plus haut que l'aigle il plongera.

Tenter leur élan solitaire Fut un projet qu'en vain je fis.

Ma mère avait besoin sur terre, Pauvre aveugle, du bras d'un fils.

Elle mourut; mais mon Isaure, Qui charma ses derniers moments, M'apprit qu'un chaume qu'on ignore Vaut un monde pour deux amants.

Dans nos jeux je demandais grâce, Lorsque Isaure, au souris vermeil, A ces ailes faisait menace De m'attacher dans mon sommeil.

Notre bonheur s'accrut dans l'ombre; Car, sous ces bosquets de jasmin, De vrais amis, en petit nombre, Accouraient nous presser la main.

Plaisirs partagés sont fidèles.

Aimer, aimer, fut notre loi; Et j'ai laissé dormir les ailes Qui ne pouvaient ravir que moi.

Enfin, né voisin d'une classe Où pullulent les malheureux, J'aidais à remplir leur besace; J'allais jusqu'à glaner pour eux.

Perdus dans vingt sentiers contraires, Ils se guidaient à mon flambeau.

Ces infortunés sont mes frères :

Je dois partager leur tombeau.

LE JEUNE HOMME

Quoi ! pour fuir ce globe de fange, Tes ailes ne t'ont point servi!

Et contre toi, vieillard étrange, L'ire du ciel n'a pas sévi!

Lègue-moi ces ailes sublimes, Et jusqu'à Dieu mon vol atteint;
Dussé-je, aux célestes abîmes, Mourir sur un soleil éteint.

LE VIEILLARD

J'ai jeté d'une main prudente Ces ailes au feu d'un brasier, Et mis leur cendre fécondante Au pied d'un jeune cerisier.

De mes jours je vais rendre compte; Le Très-Haut me sourit enfin.

Adieu! Dans son sein je remonte Sur les ailes d'un séraphin.

LE CHASSEUR

Am

Petits oiseaux, que j'aime entendre Vos concerts dans ces houx
épais !

Votre chanson, joyeuse ou tendre, Est pour mon cœur l'hymne
de paix.

Mais craignez les lacs qu'on peut tendre Le bonheur fait tant
de jaloux!

Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Vient un chasseur; son pas redouble.

Malgré ses chiens, point de gibier.

S'il allait de son fusil double, Faute de mieux, vous foudroyer.

Ah ! maudit soit l'homme qui trouble L'écho que vous rendez
si doux.

Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Rien n'arrête des mains cruelles.

Las ! J'ai vu des chasseurs, un jour, Abattre au vol deux hiron-
delles Dont je saluais le retour.

Vos chansons attendriront-elles L'enfant qui s'arme de
cailloux?

Taisez- vous, oiseaux, taisez-vous.

Charmants oiseaux, connaissez l'homme.

Qu'il soit boucher, soldat, chasseur, Il fusille, il sabre, il as-
somme, Et trouve au sang de la douceur.

Les moins cruels sont ceux qu'on nomme Bourreaux; soit dit
bien entre nous.

Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Bon Dieu! c'est le chasseur qui tire!

Il blesse à Faile une perdrix.

Son chien la prend ; pauvre martyr !

Le chasseur, que gênent ses cris, Lui brise la tête ; elle expire.

Ce soir il médiera des loups.

Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

Il s'éloigne. Son œil avide

Voit un chevreuil au bord du bois.

À l'abri de l'arme perfide,

Laissez éclater votre voix.

Mais si demain, le carnier vide,

Il passe encor près de ces houx,

Taisez-vous, oiseaux, taisez-vous.

LA RIVIERE

Ain

Où cours-tu, rivière amoureuse?

— Je cours au pied des rocs penchants

Fournir une herbe vigoureuse

Aux troupeaux, nourriciers des champs

Puis, où va ton onde limpide? — -Sur un sol qu'épuise l'été, Au gré du travail qui me guide, J'épanche la fécondité.

Puis, avant d'être navigable, Sur les grains et sur les métaux, Je fais, d'un bras infatigable, Mouvoir la meule et les marteaux.

— Parle donc, naïade charmante, Des soirs où, dans tes flots chéris, Vient se jouer ma noble amante, Nymphé aux champs, déesse à Paris,

Qu'importe et moulins et culture, Et troupeaux, quand, sous ces lilas, De la céleste créature Les flots caressent les appas !

La voici. Que mon luth fidèle La chante au doux bruit de tes flots.

Ne les épanche que pour elle ; Prête à ma voix tous tes échos.

Aux vils travaux de notre terre Cesse enfin de livrer ton cours ; Plus pure, enivre et désaltère La poésie et les amours.

Qui parle ainsi? C'est l'âme folle D'un poète qui, dans ce lieu, Oublie aux pieds de son idole Ceux qui travaillent devant Dieu.

LA SIRÈNE

Ain :

Les flots sommeillent au rivage ; Au ciel brille un beau soir d'été.

Plus de bruit, tout dort sur la plage, Le vent, le travail, la gaieté.

Du sein de Fonde un mot surnage, Mot que la nuit fera redire au jour : Amour! amour! Bis.

Qui dit ce mot? C'est la Sirène Guettant sa proie au bord des eaux.

Malheur à celui qu'elle entraîne Jusqu'à sa couche de roseaux !

Déjà, pas à pas, sur l'arène, D'elle s'approche un bel adolescent , En rougissant.

Accours, dit-elle, amour me presse; Pour tous les cœurs j'ai des échos.

A moi d'enhardir la jeunesse ; Je te soutiendrai sur les flots.

Echappe au mors de la sagesse, Qui ceint le front de ses enfants blafards De nénufars.

L'Amour fait scintiller les ondes Où nous folâtrons sans souci.

Combien, dans nos grottes profondes, Tombent, qui nous disent : Merci!

C'est dans le plus joyeux des mondes Que va te luire un éternel
été De volupté.

Goûte aux plaisirs qu'on nous envie; Caresse mon sein palpi-
tant ; Chez vous quelle âme est assouvie?

Vos feux n'échauffent qu'un instant.

La vie, enfant, la douce vie N'est parmi nous, qui savons l'atti-
ser, Qu'un long baiser.

L'adolescent plonge dans l'onde.

Qui Fa revu? Nul depuis lors.

Mais qu'au soir la Sirène immonde Chante encor l'amour sur
nos bords, Une voix, qui n'est plus du monde, Crie aux passants,
saisis, tremblants d'effroi : Priez pour moi. Bis.

LES BOIS

Air :

Je crains la foule qui se presse ; Je tremble à ses milliers de
voix.

Une fée a, dès ma jeunesse, Conduit mes rêves dans les bois.

Là mon cœur, pris de peine amère, k l'espérance était rendu,
Comme un oiselet que sa mère Reporte au nid qu'il a perdu.

Sous nos toits mon âme étouffée, Hors de Paris cherchant de
l'air, À Meudon reçut d'une fée, Moi jeune encore, un don bien

cher.

Pauvre et brûlé de longues fièvres, A l'ombre j'y rêvais un jour,
Quand la fée humecta mes lèvres De chants de plaisir et d'amour.

Fontainebleau, forêt splendide, Que je fus riche en parcourant
Avec ma fée au vol rapide De tes rois l'ombrage odorant!

Aux princes la cour et ses pompes ; Mais ces bois, à qui donc?
— Au roi.

— Au roi ! Non, garde, tu te trompes : Tous ces beaux arbres
sont à moi.

Boulogne, au déclin de mon âge, Je viens revoir tes verts abris.

Victime de plus d'un orage, De vains regrets je m'y nourris.

Vers moi la fée accourt encore ; A mes maux elle ôte leur fiel,
Et fait briller comme l'aurore Dans mes pleurs un rayon du ciel,

Je viens te consoler, dit-elle;

Forme un souhait, fût-il d'amour.

— C'est le sommeil, chère immortelle, Qu'on demande au soir
d'un long jour.

— Youdrais-tu que je t'enrichisse?

— Non; l'ennui pourrait m'assaillir.

— Veux-tu que je te rajeunisse?

— Non; je craindrais trop de vieillir.

Je veux un tout petit domaine Pour y planter de beaux cou-
verts ; Pour qu'un vieil ami s'y promène A l'ombre, en me lisant
ses vers.

Jusqu'au ciel mes arbres atteignent Bien vite; et, dans leurs
gais penchants, Mille oiseaux, chaque jour, m'enseignent
Comment meurt le bruit de nos chants.

A mes vœux elle va se rendre ; Je l'arrête. O rêve insensé!

Sais-je si j'ai le temps d'attendre Qu'un rosier même soit pous-
sé !

DE DERANGER. 133

Ces bois m'offrent un dernier gîte.

Au vieillard, las de son fardeau, Sous ce tremble qu'un souffle
agite, Bonne fée, élève un tombeau.

LE MERLE

Are

Au printemps, sous un vaste ombrage Où murmuraient de
frais ruisseaux, Je pris ma flûte de roseaux, Présent magique d'un
vieux sage.

A sa voix, un peuple d'oiseaux Vint m'entourer de son ramage.

Ils sautaient, S'ébattaient, Coquetaient Et chantaient,

Chantaient,

Chantaient.

Doherty se

E MIKIfSLE.

Perrotin , Editeur

Rossignols, loriots, fauvettes, Merles, bouvreuils, linots, pinsons, Cédant au pouvoir de mes sons, Tous, jusqu'aux folles alouettes, Venaient, pour prix de leurs chansons, De mon pain becqueter les miettes.

Us sautaient, S'ébattaient, Coquetaient Et chantaient,

Chantaient,

Chantaient.

J'avise un merle qui babille :

Merle, pourquoi fuyiez-vous tous, Quand moi, bonhomme, auprès de vous Je me glissais dans la charmille ; Moi, qui trouve vos chants si doux, Qui suis presque de la famille?

Ils sautaient, S'ébattaient,

Coquetaient Et chantaient, Chantaient / Chantaient.

Dieu donna l'air, la terre et l'onde, Dit le merle, aux seuls animaux.

Nous y vivions exempts de maux , Mais chaque race trop féconde Poussa tant et tant de rameaux, Qu'on étouffa dans ce bas monde.

Us sautaient, S'ébattaient, Coquetaient Et chantaient, Chantaient, Chantaient.

Dieu s'y prit en pore économe C'est trop de bêtes à la fois.

À quelqu'un transmettons mes droits ; Que, sanguinaire et gastronome, Il en tue au moins deux sur trois.

Parlant ainsi, Dieu créa l'homme.

Ils sautaient, S'ébattaient, Coquetaient Et chantaient, Chantaient, Chantaient.

Depuis lors, rois de la nature, Nous vous fuyons épouvantés Pour nos jours et nos libertés.

De tout grain vous faites mouture ; Souvent même à vos majestés Le rossignol sert de pâture.

Us sautaient, S'ébattaient

Coquetaient Et chantaient, Chantaient, Chantaient.

Merle, oublions nos droits contraires, Dis-je, et, grâce à mon talisman, Aimez-moi, je suis bon tyran, Sans souci de vos lois agraires.

Ne me fuyez plus , croyez-m'en :

Oiseaux et poètes sont frères.

Us sautaient, S'ébattaient, Coquetaient Et chantaient, Chantaient, Chantaient.

A ces mots, mâles et femelles Me viennent baiser à qui mieux ;

DP] BÉRANGER. 159

Le merle criant : Ce bon vieux Nous fera des chansons nouvelles. Pour qu'il s'élevât jusqu'aux cieux, Dieu lui devrait donner des ailes.

Us sautaient, S'ébattaient, Coquetaient Et chantaient Chan-
taient, Chantaient.

ICO CHANSONS

CHANSON IDYLLE

D'où naissent mes tourments? Dieu veut-il que je meure, A
quinze ans, grande et belle, en de vagues ennuis? Je dors sans re-
poser; je m'éveille et je pleure; Mon front révèle au jour le trouble
de mes nuits.

Au lieu du long sommeil si paisible à mon âge, J'ai des songes
confus où je me sens brûler. Ils sont en vain pour moi d'un fu-
neste présage : Je n'y puis rien comprendre et je n'ose en parler.

J'ai perdu cet éclat dont s'enivrait ma mère, Qui n'a que ses
baisers pour calmer ma douleur.

Mais pourquoi les vieillards me plaindre avec mystère? Pour-
quoi les jeunes gens rire de ma pâleur?

Je rêve, et nul objet n'occupe ma pensée; Toujours quelque
frayeur sur mes sens vient agir. Le coupable a-t-il donc l'âme plus
oppressée? Un coup d'oeil m'embarrasse, un mot me fait rougir.

A l'église où je cours, ma main souvent oublie L'eau qui peut
de l'enfer conjurer les desseins; Mêlée aux voix du chœur, ma
voix meurt affaiblie, Et j'écoute en pleurant chanter les hymnes
saints.

Bien que dans ses apprêts la parure me pèse, Suis-je parée enfin, je voudrais l'être mieux; Et je sens que mon cœur a besoin que je plaise, Sans trouver doux pourtant de plaire à tous les yeux.

Pour mes oiseaux chéris je n'ai plus de caresses; Je néglige mes fleurs, je repousse mon chien. Verrai-je ainsi finir mes premières tendresses? Dieu m'a-t-il condamnée à ne plus aimer rien?

Mais voici l'étranger dont la voix est si tendre. Hier, sous la feuillée, il a suivi mes pas. Seul, il chante et soupire. Approchons pour entendre Si du mal que j'éprouve il ne se plaindrait pas.

DE BKRANGER. 163

CONTE ARABE

Dans Bassora, séjour perfide, De trop d'amis environné, Ben-Issa, cœur bon et candide, Un jour s'éveilla ruiné.

Le peu qui lui reste, il le donne. Un vieil aveugle en son chemin L'implore; Issa lui fait l'aumône, Qu'il ira demander demain.

C'était dans le temps des génies; Voilà bien trois cents ans de ça.

L'un d'eux, connu par ses manies, Moch, aux yeux verts, aimait Issa.

Pourtant, soit caprice ou système, Issa n'en peut obtenir rien Que pour obliger ceux qu'il aime; Même il y doit mettre du sien.

Qu'importe Moch et ses richesses !

Son seul espoir, Issa l'a mis Dans ceux qu'il combla de largesses; Mais le temps passe, et plus d'amis.

Seul accouru, Maleck demande Qu'à son aide Issa vienne encore :

Par le cadi mis à l'amende, Il lui faudrait huit bourses d'or.

a Issa, dit-il, crains l'indigence; « Recours à Moch dans nos revers. »

Et Ben, toujours pris d'obligeance, Crie : À moi, génie aux yeux verts !

Moch apparaît, prend le langage D'un juif et dit : « Ben, tu sauras « Que je prête à qui m'offre en gage « OEil ou dent, jambe, oreille ou bras.

« Sans douleur, sans fièvre ni plaie, « D'un mot j'extrais mes répondants, « Ton compte est fait d'avance ; paye. « Huit bourses d'or valent huit dents.

« — Huit dents! c'est tout ce qu'il m'en reste. « — Qu'en peut faire un garçon rangé?

« Ton menu devient fort modeste ; « D'ailleurs, tu n'as que trop mangé.

« Allons! viens, que je les arrache.

« C'est fait! » Et le brave édenté Donne à Maleck l'or, et lui cache Les besoins de sa pauvreté.

De ce marché le bruit opère :

Près d'Issa les ingrats qu'il fit Reviennent tous. Chacun espère
Le mettre en gage à son profit.

Moussa, qui trafiquait en Perse, Perd son vaisseau sur un
écueil.

Pour remettre à flot son commerce, A Moch Ben-Issa livre un
œil.

Hassan va marier sa fille :

Sans dot comment îa présenter?

On flatte Issa dans la famille; Il donne un bras pour la doter.

Pour Hussein, qui veut d'esclavage Racheter deux fils qu'il
pleura, Issa met une jambe en gage :

Sur ses amis il s'appuiera.

Mais laissera-t-on à cet homme Rien de son corps ayant
valeur?

Sauvez de leurs mains quelque somme, Les ingrats crieront au
voleur.

Tous quatre on les entend se dire :

Que faire d'un borgne impotent?

Yoyez le dégoût qu'il inspire.

[1 faut le saluer pourtant. — Ah! dit Maleck, j'ai l'espérance
Que, grâce à moi, dès aujourd'hui, Sans lui faire la révérence,
Nous pourrons passer devant lui.

Il court, il crie : « Issa, mou père !

c< Ma femme a d'horribles douleurs.

« Prières ni soins, rien n'opère;

« Mes yeux s'éteignent dans* les pleurs.

a Je sais un remède et la dose

« Qui sauva la vie au sultan;

« Mais d'or potable il se compose

« Et de perles plein mon turban. »

Ben-Issa promet ses oreilles.

Moch aux yeux verts vient et prétend

Qu'un prêt de richesses pareilles

Veut un gage plus important.

« S'il vous donnait cet œil qui brille, »

Dit Maleck. Mais l'estropié

Refusa net : « Par ma béquille!

« Est-ce trop d'un œil pour un pied?

« — Ah ! pour cet œil sauve ma femme ! « Près de toi ne m'auras- tu pas?

((Jusqu'à la Mecque, oui, sur mon âme, « Je jure de guider tes pas. »

L'œil est donné. Prenant la somme, Tout chargé d'or Maleck s'enfuit; S'enfuit, et laisse le pauvre homme A tâtons errer dans

sa nuit.

c< Tu vas tomber dans la rivière ! »

Cric un passant; «j'en ai pâli.

« Issa privé de la lumière !

«Je te tiens! Viens, je suis Ali.

«Ali, ton compagnon de classe; «Des jongleurs le plus gai, dit-on «Il t'offre part à sa besace; «Il te servira de bâton. »

Contre son cœur Issa le presse.

Dieu ! voilà son bras rétabli î Sa jambe et ses dents! quelle ivresse!

De ses deux yeux il voit Ali.

Même il voit les pâles visages Des quatre amis au cœur affreux.

Privés chacun de l'un des gages Que naguère il donnait pour eux.

DE BÉRANGELi. 169

Dans l'air apparaît le Génie :

«Mon fils, jouet de ces ingrats, « Vois leur méchanceté punie ;
« A toi l'or que tu leur livras.

« Qu'au bon Ali cet or profite ; «Vous vieillirez ensemble.
Adieu!

« Faire le bien à qui mérite, « C'est mériter deux fois de Dieu.
»

Le couple heureux, l'âme attendrie, Des quatre infirmes deminus
S'éloigne, et Ben-Issa s'écrie :

«Ah! que de pleurs j'ai retenus!

«Ali, porte-leur en cachette «Du riz, du miel et des habits.

« Qu'ils s'amendent! Par le Prophète « Caillou touché devient
rubis. »

LA

TOURTERELLE ET LE PAPILLON

Air :

LA TOURTERELLE

Vous gémir, papillon charmant!

D'où vous peut venir la tristesse?

Nature avec délicatesse Vous brode un si beau vêtement !

Des plaisirs vous êtes l'emblème.

Près de la rose qui vous aime, Vous gémir, papillon charmant!

LE PAPILLON

Tourterelle, chère aux amours, Hélas! j'ai perdu mon amie :

Un enfant l'a prise endormie

IL\ E J® P3©[LEy^

I '< tpo! i h l.d ileur

Sur un lis, et voilà trois jours.

Tout m'est deuil, deuil sans espérance. Qui sent mieux que vous ma souffrance, Tourterelle, chère aux amours?

LA TOURTERELLE

Beau papillon, consolez-vous :

Vous plairez à d'autres amantes.

Les tourterelles sont aimantes, Mais sans excès pour leurs époux.

Si l'un part, d'un autre on s'affole.

Meurt-il, on pleure et l'on convole.

Beau papillon, consolez-vous.

LE PAPILLON

Tous deux ensemble étions éclos ; Ensemble avions pris la volée.

Tous deux allant par la vallée, Par les champs, les prés, les enclos, Dans l'air nous nous touchions de l'aile. Je ne sais pas vivre sans elle.

Tous deux ensemble étions éclos.

LA TOURTERELLE

Quoi ! les papillons sont constants !

Et c'est nous qu'on prend pour modèles! Même, il se peut qu'ils soient fidèles: Le papillon vit peu d'instant.

Fiez-vous donc aux vieux adages !

Les tourterelles sont volages, Et les papillons sont constants *
!

* Pigeons, colombes, tourterelles, après un mur examen, ne répondent nullement à l'idée qu'on s'est faite de leur constance en amour, m'ont assuré des observateurs scrupuleux, entre autres plusieurs dames. La poésie seule, toujours disposée à entretenir les "vieilles erreurs, fait encore de ces oiseaux des symboles de fidélité matrimoniale.

Quant au papillon, sans doute parce que les anciens en ont fait la représentation de l'âme humaine, la poésie Ta accusé et l'accuse encore d'inconstance : c'est une calomnie. Ces jolis insectes vivent, sans promiscuité, dans une union conjugale dont les hommes donnent trop peu d'exemples. Au milieu d'un essaim de leurs pareils, le mâle cherche toujours l'objet de son unique et premier choix. Un petit papillon blanc est surtout remarquable par l'intimité de chaque couple. Voyez-vous l'un des deux ; l'autre est tout près, soyez en sûr. Dans leur vol, ils ne s'écartent que pour se rapprocher. C'est en les observant que j'ai conçu l'idée de rétablir leur réputation, au risque de contraindre l'Ecole de Fourier de donner un autre nom à la passion que le maître a appelée la papillonne.

A UN AMI

Air :

Mon vieil ami, dans ma retraite, Près des bois, demain, je t'attends.

Yiens faire un dîner de chambrette, Comme aux jours de notre printemps.

Nous jaserons de mainte chose :

Des gens de cour, de l'émeutier; Des vers et surtout de la prose, Reine aujourd'hui du monde entier.

Puis nous parlerons de la guerre :

L'aurons-nous, ne l'aurons-nous point?

Sur le journal, je ne vois guère Que des rois nous montrant le poing.

Tout en prévoyant des batailles, De pitié pourtant je souris,

Quand je pense aux tristes murailles Qui vont emprisonner Paris.

Ah ! pour sauver îa ville sainte, Fiez-vous an peuple d'en bas; Que, bien armé, dans son enceinte, Il veille et reste l'arme au bras.

Quel traître devant ses cohortes, Paris bien ou mal retranché, Oserait en livrer les portes, Fût-il T ou F.....é?

Guerroyer fut notre manie ; Mais aujourd'hui je reconnais Qu'on doit mater la félonie De l'oppresseur des Polonais.

Non moins félon, l'Anglais si rogne Voudrait bien, encor cette fois, Nous endormir avec la drogue Qu'il ne peut plus vendre aux Chinois

Anglais, bien que nous tromper serve A désennuyer ton orgueil,

DE DERANGER. 175

Mieux vaudrait voguer de conserve :

Tu dois craindre plus d'un écueil Tes possessions, que sont-elles?

Des cerfs-volants que tient ta main.

L'aiglon rompra leurs ficelles.

Prends garde : il peut souffler demain.

Qu'avec honneur nous berce encore

La Paix, mère de tous les biens.

Dans les camps pourraient nous éclore

De trop redoutables soutiens.

La gloire est là si despotique !

Nul éclat au sien n'est pareil.

o liberté ! ton arbre antique

Croît mieux à l'ombre qu'au soleil.

Ami, qu'en dit-on à la ville?

Réponds, écho digne de foi.

Dans les bois que l'automne épile, Viens-en deviser avec moi.

Viens, tandis qu'un peu de feuillage Du froid cache encor le retour.

Ah! qu'il est loin, cet heureux âge Où nous ne parlions que d'amour!

LES STRASBOURGEOIS

qui, en 1840, m'ont invité a la solennité de l'inauguration de la statue executee tad david.

Air :

Messieurs, pitié pour ma vieillesse!

C'est en vain que votre cité, Glorieux berceau de la presse, M'appelle à sa solennité.

Garder mon coin vaut mieux, me semble, Que, vieux et pauvre pèlerin, M'en aller d'ime voix qui tremble Attrister les échos du Rhin.

Eh! n'aurez-vous pas Lamartine, Le poète qui nous ravit!

Les nobles vers qu'il vous destine * De ses travaux paieront David **.

Guttemberg, s'il voit sa statue, S'il entend l'hymne harmonieux, À sa gloire tant débattue *** Pourra croire enfin dans les

cieux.

Un enfant joue avec deux verres****, Et le télescope est trouvé.

Strasbourg, l'homme que tu révères, Qu'a-t-il voulu? qu'a-t-il rêvé?

Dieu lui cria-t-il aux oreilles Qu'il lui donnait plus qu'un métier,

* M. de Lamartine devait assister à cette fête, et Ton annonçait des vers de lui à cette occasion.

** David, toujours désintéressé, n'a pas voulu faire payer le travail de cette admirable statue.

*** Outre que plusieurs villes ont disputé à Strasbourg et Mayence d'avoir été les berceaux de l'imprimerie, l'honneur de l'invention a été disputé à Guttemberg, en faveur d'hommes plus ou moins connus avant lui et de son temps. C'est un procès que l'opinion publique a décidé, sans trop pouvoir l'approfondir. On ne peut nier que Guttemberg présente les meilleurs titres à l'honneur de l'application complète du nouveau procédé.

**** On prétend que l'enfant d'un lunettier de Hollande, ayant réuni deux verres de force différente, donna lieu à l'invention du télescope, dont Galilée tira dès lors un si grand parti.

Et que la lampe de ses veilles Éclairerait le monde entier?

Qu'espérait-il, profit ou gloire, Quand devant l'âtre il se courbait, Coulant le plomb d'une écritoire Dans les moules d'un alphabet?

Dès qu'une ligne enfin s'agence, Il dit, ravi de l'épeler ' Vic-
toire! Humaine intelligence, Va ! tu ne peux plus reculer.

Quoique souvent pris de débauche, Le monde pèse l'œuf au
nid.

Ce qu'au hasard chacun ébauche, Il le rejette ou le finit.

Lui seul parfait une pensée.

Trouve-t-elle un trône en chemin, Dans un temple est-elle en-
censée :

C'est l'ouvrage du genre humain.

Quoi! vais-je éteindre une auréole?

Strasbourg s'est-il donc abusé?

Non, Guttemberg est un symbole :

C'est le progrès éternisé.

De n'aller pas lui rendre hommage, Noble cité, j'ai des regrets.

Mais déjà d'un plus long voyage Le Temps me dit : Fais les
apprêts.

A LAURE

Air

Accourez, aimable Laure, Nos vendangeurs vont aux champs.
En sursaut déjà l'aurore S'éveille à leurs joyeux chants.

Tout vigneron à l'ouvrage Mène enfants, amis, voisins; Tant
ses tonnes en veuvage Ont soif du jus des raisins.

Les ceps de rosée humides, Comme un cerf, dans ses douleurs,
Devant ces meutes avides Semblent répandre des pleurs.

Sous les paniers qu'on renvoie L'âne pliera jusqu'au soir.

Venez voir richesse et joie Jaillir à flots du pressoir.

Mais l'émeute est au village.

Mille oiseaux, dans ces tilleuls, Disent : « L'on met au pillage
c< Ce que Dieu fit pour nous seuls.

« Voyageurs privés d'étapes,

« Nous allons de mal en pis :

« Aujourd'hui l'on prend les grappes;

« Hier c'était les épis.

« Des hommes, troupe assouvie, « Ont terres et revenus ; «
Les autres glanent leur vie « Le dos courbé, les pieds nus.

« Pauvres gens, vous qu'on dédaigne, « Vite, aux armes! ven-
gez-vous.

« Nous chanterons votre règne :

« Les raisins seront pour nous. »

Mais vient réponse à leur plainte.

Un chasseur! Oiseaux, tremblez!

On peut vendanger sans crainte :

Nos tribuns sont envolés.

Laure, on dépouille la plaine; Quittez le doux oreiller.

Demain les pauvres à peine Trouveront à grapiller.

L'ARGENT

A UN A?i!i

Air :

Ami, viens à mon aide; Prête-moi cinq cents francs.

L'argent, quel sûr remède Aux maux petits et grands!

En ville et sous le chaume Trois fois heureux celui Qui prodigue ce baume Aux souffrances d' autrui !

L'argent ferait ma joie; On ne le croirait pas ; Car l'honneur dans sa voie M'a guidé pas à pas.

Souvent, près d'un tel maître, J'ai cru voir en chemin Le bonheur m'apparaître, Une bourse à la main.

Qui n'est pas égoïste De l'argent sent le prix.

Dans son orgueil si triste Jean-Jacque en fait mépris.

Moi, je bénis la source Qui, traversant mon sol, Désaltère en sa course Colombe et rossignol.

Que coûtent ces richesses?

On me répond tout bas :

Un crime ou des bassesses.

Prince, je n'en veux pas.

Non; l'argent, quoi qu'on dise, N'est point lave d'enfer :

C'est bonne marchandise; Mais on le vend trop cher.

De prix, un jour, s'il baisse, À Dieu plaise ordonner Qu'enfin je
me repaisse De millions à donner.

Les sots, dont j'aime à rire, Verront si je m'entends A faire la
satire Des riches de mon temps.

Dieu n'en voulant rien faire, Ami, sois mon banquier.

Aux écus je préfère Le commode papier; Ce doux papier de
soie Qu'hélas! trop peu souvent La fortune m'envoie, Et qu'em-
porte le vent.

À UN ANCIEN PROPHÈTE SAINT- SIMONIEN

Air :

Salut et gloire, ô mon prophète!

Ton front rayonne et devant toi

Tombe le Christ, dont la défaite

Y a nous valoir une autre loi.

Toi qui sais Dieu, l'homme et notre âme,

Prends ma table pour Sinaï ;

Parle, et ta loi, je la proclame

Au bruit de vingt bouchons d'aï.

Chantons un hymne à la matière, Que tu rétablis dans ses droits.

Ta loi l'institue héritière De tous les cultes à la fois.

DE RERANGER. 187

Le pape en déchire sa robe; Mahomet n'a plus feu ni lieu.

Vivat ! nous verrons sur le globe Ton dieu régner, s'il plaît à Dieu

Tu divinises la nature ; Epicure autrefois l'osa.

Lucrèce a tenté l'aventure Dont l'honneur reste à Spinoza.

Finis la statue ébauchée ; Rends-la plus belle, orne-la mieux.

C'est la matière endimanchée Qu'un panthéisme ingénieux.

Mais, vient dire un vieux moraliste, La matière a vaincu sans vous.

Reine de notre âge égoïste, Nous lui devons mœurs, lois et goûts.

Pour faire action méritoire, Mieux vaudrait, apôtres nouveaux, Enrayer son char de victoire Que d'aiguillonner ses chevaux.

Votre Dieu, disent les sceptiques, S'il vit en nous, à l'être humain Dut montrer, dès les temps antiques, Le but, la borne et le chemin.

En vain donc la raison s'éveille; Au progrès l'homme aspire à tort :

Il essaime comme l'abeille; Il bâtit comme le castor.

Le poète qu'un souffle agite

Crie: Eh quoi! l'âme, à notre mort,

Sans mémoire, de gîte en gîte,

Entre au hasard, pleure et puis sort !

Prostituée et vagabonde,

Quoi! cette âme, esclave ici-bas,

N'a point de ciel où fuir un inonde

Qu'elle sent crouler sous ses pas !

Le Très-Haut, t'écrit un saint prêtre, Roi des cieux, est notre soutien.

Ce Dieu seul à tout donna l'être; Tous les germes sont dans le tien.

À l'un on va par la pensée;

Yivants ou morts, l'autre est en nous.

De l'un l'âme est la fiancée;

De tous les corps l'autre est l'époux.

Prophète, ces gens déraisonnent.

Ils prédiront, dans leurs regrets, Qu'au sol où les tyrans moissonnent Ton culte fournira l'engrais.

Plus d'un républicain le pense, Aveugle qui préfère encor Au panthéisme à large panse Le mysticisme aux ailes d'or.

Ne connais-tu pas Don Quichotte?

Yoilà l'esprit pur, lance au poing.

Son écuyer boit, mange et rote; C'est la chair en grossier pourpoint Pour que Sancho nous moralise, Entre la broche et le cellier, Sous les dalles de notre église Enterrons le preux chevalier.

Gloire au grand Pan ! qu'il soit fétiche, Loup, bœuf, ibis, singe, éléphant ; Qu'il soit cet Olympe si riche En symboles d'un monde enfant.

Qu'il soit ! Vois, ô mon maître!

Les fêtes qui vont avoir lieu.

De ton Dieu que de dieux vont naître!

Puisqu'il est tout, tout sera Dieu.

■ , i 'lin , Kdili-nr

AVIS

Am

Bonheur, faut-il que je finisse Sans t' avoir jamais rencontré?

Disait, mourant dans un hospice, Un pauvre obscur, quoique
lettré.

Un doux fantôme à lui se montre :

Je suis le Bonheur; oui, c'est moi.

Sans s'en douter, tel me rencontre Qui me suppose un train de
roi.

Tu m'as vu jadis au village.

Ta Suzette, qui t'aimait tant, C'était moi ; mais le mariage Ef-
fraya ton cœur inconstant,

Favori d'une châtelaine, Tu délaisses, fier de ses lacs, Le bon-
heur en jupe de laine Pour les plaisirs en falbalas.

C'était moi, la tante si sage Qui t'eût légué, comme à son fils,
Au prix d'un court apprentissage, Négoces, labeurs et profits.

Le travail n'a pas qu'un mobile:

Un noble but peut l'animer.

Sois, dis-je, un citoyen utile.

Tu me réponds : Je veux rimer.

C'était moi, lorsque l'indigence Déjà fustigeait ton penchant,
Ce vieillard rempli d'indulgence Qui t'offrit sa fille et son champ.

Des cités l'ombre est délétère; D'air pur, ici, viens t' enivrer,
T'ai-je dit; cultive la terre.

Tu réponds : Je veux l'éclairer.

Devant tes pas fuyait la gloire.

Moi, sans bruit, tapi dans un coin, Souvent encor, tu peux m'en croire, Je t'ai fait des signes de loin.

Mais à tes erreurs plus de trêve ; Et, sans m'accorder un coup d'œil, Tu cours au galop de ton rêve, Qui te jette au bord du cercueil.

L'homme s'écrie : Ah ! plus de doute!

Oui, Bonheur, mon orgueil à jeun T'a traité parfois, sur sa route, Comme un mendiant importun.

Mais Dieu veut qu'aujourd'hui je meure, Puisque enfin je te trouve ici.

Notre dernière heure est ton heure.

Viens me fermer les yeux. Merci!

A UN AMI

Air :

Ami, plus de promenade.

La pluie à flots tombe ici, Tombe à me rendre malade ; Et le ciel n'en a souci.

Comme au roc se cloue une huître Que la mer lave en courant, Je reste auprès de la vitre, A voir passer le torrent.

Sous nos humides murailles Que transperce un air malsain,

Je crois sentir les tenailles D'un rhumatisme assassin.

A ce point F ennui me gagne, Qu'en rêve, dans mon sommeil,
Je vole au fond de l'Espagne Pour me sécher au soleil.

Au pied d'antiques arcades.

J'ai, sur ces bords étrangers, Des tentures de grenades Sous
des voûtes d'orangers.

J'y vois fuir l'année entière, Loin des brouillards importuns,
L'œil enivré de lumière Et le cerveau de parfums.

Mais, las de pêche et de chasse, L'Esquimau revient joyeux Su-
bir, sous son toit de glace, La plus longue nuit des cieux.

De mon rêve je m'ennuie :

Adieu, ciel pur; adieu, fleurs.

Retournons, malgré la pluie, Aux bords où j'ai tous mes
pleurs,

Je reviens où, tendre et folle, Ma jeunesse a tant chanté; Où le
génie est l'idole Qu'encense l'Egalité.

Dieu! notre ciel se dégage.

Ami, viens, puisqu'il sourit.

Viens ; nous irons au village Voir si l'amandier fleurit.

A MES VIEUX AMIS

Am de la République.

Vive Paris, le roi du monde!

Je le revois avec amour.

Fier géant, armé de sa fronde, Il marche, il grandit chaque jour.

Sur cette rive enchanteresse, Grain tombé de l'humain semis,
Je viens retrouver ma jeunesse, Retrouver tous mes vieux amis.

Que de palais! que de portiques, D'églises, de quais, de bazars,
De théâtres, d'arcs héroïques, De colonnes, tributs des arts!

Des aris qui pour leur capitale Partout à l'œuvre se sont mis !

Comment, dans ce pompeux dédale, Retrouver tous ses vieux amis?

Ces monuments sont notre histoire.

Grâce à chaque fait retracé, À de nouveaux rêves de gloire
Sourit la gloire du passé.

Dois-je ici féconder mes veilles?

J'en doute, mais point n'en gémis, Puisque au sein de tant de
merveilles On retrouve ses vieux amis.

Ce grand Paris, plus d'un l'accuse

De rire même de ses maux.

Il rompt plus de jougs qu'il n'en use,

Tient moins au bon sens qu'aux bons mots.
L'en reprendre est à faire au sage.
Bénissons Dieu d'avoir permis
Qu'au milieu d'un peuple volage
On retrouvât ses vieux amis.
Mes vieux amis, oui, je les trouve Réunis tous pour me fêter.
C'est le bonheur que j'en éprouve, Paris, qui me fait te chanter.
Dans l'absence le cœur sommeille; Les souvenirs sont
endormis.
Ce jour à jamais les réveille :
J'ai retrouvé mes vieux amis.

LES GRANDS PROJETS

Air

J'ai le sujet d'un poème héroïque; Qu'avant dix ans le monde
en soit doté. Oui, le front ceint de la couronne épique, Dans l'ave-
nir fondons ma royauté.

Mais mon sujet prête à la tragédie; J'y pourrais prendre un
plus rapide essor. Dialoguons, et ma pièce applaudie M'enivrera
d'honneurs, de gloire et d'or.

La tragédie est un bien long ouvrage ; L'ode au sujet comme à moi convient mieux. Riche d'encens, elle en fait le partage Aux rois d'abord, et, s'il en reste, aux dieux.

DE BERANGER. i>o

Mais l'ode exige un trop grand flux de style ; Mieux vaut traiter mon sujet en chanson. Dormez en paix, Pindare, Homère, Eschyle; J'ai rêvé d'aigle et m'éveille pinson.

Sans s'amoinrir quel grand projet s'achève? Plus d'un génie a dû manquer d'entrain. Ainsi de tout. Tel qui restreint son rêve A des chansons, laisse à peine un quatrain.

LA FILLE DU DIABLE

Air :

Dans un castel aux bords de l'Aisne, Un soir, voilà cent ans et plus, Devant la belle châtelaine, Un moine disait V Angélus.

Il tombe en extase. o merveille!

L'esprit tient son corps entravé.

Puis le saint homme se réveille En s'écriant: Il est sauvé!

Qui donc? dit la dame au bon Père.

— Satan, ma fille; il rentre au ciel.

Le Christ a su de la vipère Changer tous les poisons en miel.

Pour le voir, j'ai du grand prophète Pris le char au brûlant
essieu.

La loi d'amour est satisfaite; Le ciel s'agrandit : Gloire à Dieu!

Satan, sous les traits d'un jeune homme,

L'an où la comète apparut,

Surprit une vierge de Rome

Qui le rendit père et mourut.

Lui père, et père d'une fille î

Il la prend, et d'un ton amer

Lui dit : Pour tout bien de famille

N'attends qu'une part de l'Enfer.

Mais l'enfant semble lui sourire.

Il s'en émeut : « Se pourrait-il « Que mon tyran, calmant son
ire, « Voulût adoucir mon exil?

c< A sa haine Dieu faisant trêve, « Quelque espoir me fût-il
rendu, « Comment sauver la fille d'Eve a De ce monde que j'ai
perdu?

« Quoi ! des pleurs mouillent ma paupière !

«Pleurer, moi! Dieu me le défend.

«Si je savais une prière,

« Je la dirais pour cette enfant.

« Très-Haut, qu'a bravé mon audace,

« Si mes maux ne te satisfont,

« Qu'au ciel un jour ma fille ait place,

« Et fais-moi l'Enfer plus profond. »

Est-ce le roseau que Dieu brise?

Maudirait-il la fille? Oh! non.

Cette enfant qu'on porte à l'église

De Marie a reçu le nom .

Elle est remise en des mains pures.

Il s'y connaît, le tentateur

Qui couvrit de tant de souillures

Le chef-d'œuvre du Créateur.

À l'Enfer Satan infidèle Veut voir Marie, et, chaque jour, Se déguisant mieux, sent près d'elle Son cœur renaître au pur amour.

La caresser, il l'ose à peine.

Craignons, dit-il, de la flétrir.

Eden a vu, sous mon haleine, En un jour ses roses mourir.

Sur lui bientôt règne Marie, Colombe dont il suit l'essor.

Tout haut pour son père elle prie, Et fait aumône de son or.

Même il lui révèle des charmes Contre les maux qu'on peut
guérir Tant le triste auteur de nos larmes Se plaît à les lui voir
tarir.

Marie, à quinze ans, sainte et belle.

Est admise à communier.

Il tremble. Fille du rebelle, Si Dieu Fallait répudier !

Mais de l'église elle est la joie.

Pour la voir, il court se tapir Dans l'orgue, qui soudain envoie
Jusqu'au ciel un profond soupir.

Sitôt qu'à genoux et bénie Elle a pris le pain rédempteur, Sa-
tan mêle à flots l'harmonie Aux chants du temple inspirateur.

Sous sa main l'orgue austère et tendre N'a plus rien d'un
monde mortel ; Et les anges, pour mieux l'entendre, Descendent
jusque sur l'autel.

Mais, clans ces pompes de l'Église,

Marie et chancelle et pâlit.

Son cœur, trop plein de Dieu, se brise;

Sa foi la tue et l'embellit.

Elle tombe aux bras de son père.

Fait homme, il se trouble d'abord,

Comme un de nous, se désespère

Et sent tout le mal de la mort.

Elle n'est plus. Amour, science, Rien n'y peut : Dieu le voulait donc.

Satan n'eut jamais de souffrance Qui comptât plus pour son pardon.

Va-t-il sur la foule attendrie Renverser les murs du saint lieu?
Non : il voit l'âme de Marie Remonter brillante à son Dieu.

S'il lui cache quel est son père, Ah! dit-il, que Dieu soit béni.

Dans mon royaume, affreux repaire, Retombons seul, pauvre banni.

Là, s'accusant à ses complices De sa révolte et de leurs torts, Il souffre de tous les supplices, Il saigne de tous les remords.

Pour moi, seule étoile qui brille, Dans ce ciel que Dieu m'a fermé ; Pour moi, dit-il, prie, ô ma fille!

Prie, ô toi qui m'as seule aimé!

Mais au ciel le Christ, qui l'écoute, Voit aux éternelles douleurs Quel poids le repentir ajoute ; Et ses yeux en versent des pleurs.

DE DERANGER. 211

Un de ces pleurs, sources fécondes, A travers l'amas des soleils; A travers la foule des mondes Aux sombres nuits, aux jours vermeils; A travers tout l'espace immense Que Dieu peupla dans un instant ; Ce pleur de céleste clémence Tombe sur le cœur de Satan.

Et soudain l'archange rebelle Reprend sa gloire et sa beauté ; Et, d'un seul élan de son aile, Près du Christ il est remonté.

Marie est là pour lui sourire ; D'amour pur il est abreuvé.

Le mal enfin perd son empire :

La fille d'Eve a tout sauvé.

Le bon moine, après cette histoire, Poursuit: Les temps sont révolus.

L'Enfer n'est plus qu'un Purgatoire D'où l'on entrevoit les élus.

J'ai chanté sur le char d'Elic,

Avec les séraphins joyeux,

La Yierge qui réconcilie

Saints et pécheurs, enfers et cieux.

Madame, à pied je pars pour Rome, Gomme a fait saint Paul autrefois.

Pour prêcher sur le sort de l'homme, Le pape déliera ma voix.

Le Christ veut qu'en ces murs célèbres J'aille annoncer aux cœurs aimants, Qu'il n'est plus d'anges des ténèbres, Qu'il n'est plus d'éternels tourments.

LES VOYAGES

Ain :

Viens, m'ont dit vingt chars rapides; Le feu nous pousse à travers Bois épais, cités splendides, Monts et prés, champs et

déserts.

Faisant honte aux hirondelles, Tu croiras, sur nos essieux, Que
la terre a pris des ailes Pour passer devant tes yeux.

Viens, me crie un beau navire, Voir l'homme en tous les cli-
mats; Voir en germe quelque empire, Des ruines voir l'amas.

Par un caprice de l'onde, Tu peux, voguant avec moi,

Ajouter un nouveau monde A ceux dont le nôtre est roi,

Des astres je sais la route; Viens, dit un aérostat, Monte à la
céleste voûte Pour en juger mieux l'éclat.

Sur maint problème à résoudre, Dans mon vol audacieux,
Viens, au-dessus de la foudre, Sonder l'abîme des cieux.

Partez tous. Ici je reste, Heureux d'un monde borné; D'oi-
seaux, de fleurs, monde agreste, D'ombrages environné.

Quand la nuit étend son voile, Et qu'au ruisseau transparent
Vient se mirer une étoile, Oh! que l'univers est grand!

CHANSON A MADAME

Air : Un petit capucin.

Chez un saint qu'épouvante Le mot d'amour, Le diable, un
jour,

Vient en jeune servante.

Le saint lui dit : Satan, Va-t'en !

Va-t'en, Satan, va-t'en!

Il revient en grisette

Au ton aisé,

Au teint rosé, Au menton à fossette.

Le saint lui dit : Satan,

Va- t'en!

Va-t'en, Satan, va-t'en!

Il revient en danseuse

Au sein fripon,

Au court jupon, A la jambe amoureuse.

Le saint lui dit: Satan,

Va-t'en!

Va-t'en, Satan, va-t'en!

En muse jeune et belle

Il vient encor ;

Sa lyre d'or Chante l'amour fidèle. Le saint lui dit : Satan,

Va-t'en !

Va-t'en, Satan, va-t'en!

Puis il vient en comtesse Aux blanches dents, Aux yeux ardents,

DE BERANGEK. 217

Au cœur troublé d'ivresse.

Le saint lui dit : Satan,

Va-t'en !

Va- t'en, Satan, va- t'en!

Satan prend d'autres armes :

Madame, un soir,

Le saint croit voir Apparaître vos charmes.

Il ne dit plus : Satan,

Va-t'en i Va- t'en, Satan, va-t'en!

Grâce, esprit, tout le brûle,

Tout l'enhardit;

Même il vous dit :

Au fond de ma cellule, Viens me damner, Satan ;

Viens-t'en !

Viens- t'en, Satan, viens-t'en!

LES VIOLETTES

Hélas! violettes charmantes,

Vous vous hâtez trop de fleurir.

Au soleil ces neiges fumantes,

Le verglas peut les recouvrir.

Mars nous garde encor des tourmentes,

Naissez-vous aussi pour souffrir?

— Bénis le ciel qui nous ordonne D'éclore en dépit des glaçons.

La pauvre Laure, enfant si bonne, Va nous chercher dans ces buissons.

A souhait pour qu'elle y moissonne, En grelottant nous fleurissons.

— Douces fleurs, quelle est cette fille?

— Une orpheline qui nourrit Ceux qui se sont faits sa famille,
Vend des fleurs quand le ciel sourit, Lasse la quenouille et l'aiguille,

Ou glane aux champs que Dieu mûrit.

Ce matin, dès la pâle aurore,

Un ange a passé par ici.

Il a dit : Enrichissez Laure ;

Le pain manque, et Laure en souci

Va venir; hâtez-vous d'éclore.

L'ange a dit vrai; car la voici.

LA PAQUERETTE

Quoi! vous, belle étoile attachée Au marchepied du roi des cieux,
Sur la fleur dans l'herbe cachée Vous daignez abaisser les yeux!

l'étoile.

Chaque étoile, dans son orbite, Loin d'être un vain luxe des
nuits,

'flS?* «3H

li^

LA FÂii^IWE lEf OJËTOOILII

Perrotin, Editeur

Aux planètes que l'homme habite Dispense arbres, fleurs,
grains et fruits.

Des feux du soleil, dans l'espace, Moi qui complète les cou-
leurs, Sur les corps que sa force enlace Je préside aux destins des
fleurs.

Tu ne m'es donc pas étrangère, Fleurette éclore en si bas lieu.

Astre éclatant, fleur passagère, Se tiennent dans la main de
Dieu.

A M. DE LAMENNAIS

Ain :

Paul, où vas-tu? — Je vais sauver le monde. Dieu nous donne une loi d'amour.

— Apôtre, la sueur t'inonde; En festins ici passe un jour.

— Non, non; je vais sauver le monde.

Dieu nous donne une loi d'amour.

Paul, où vas-tu? — Je vais prêcher aux hommes Paix, justice et fraternité.

— Pour en jouir, reste où nous sommes, Entre l'étude et la beauté.

— Non, non; je vais prêcher aux hommes Paix, justice et fraternité.

Paul, où vas-tu? — Je vais à l'âme humaine Du ciel enseigner le chemin.

— Aux cieux? La gloire seule y mène.

Chante, elle te tendra la main.

— Non, non; je vais à l'âme humaine

Du ciel enseigner le chemin.

Paul, où vas-tu? — Je vais rendre aux campagnes Le Dieu qui bénit les guérets.

— Grains le brigand dans les montagnes; Crains le tigre dans les forêts.

— Non, non; je vais rendre aux campagnes Le Dieu qui bénit les guérets.

Paul, où vas- tu? — Je vais au sein des villes De tout vice purger les cœurs.

— Crains l'orgueil des passions viles; Crains le rire aux éclats moqueurs.

— Non, non; je vais au sein des villes De tout vice purger les cœurs.

Paul, où vas-tu? — Je vais, séchant des larmes, Dire au pauvre : Dieu seul est grand !

— Crains le riche si tu l'alarmés; Crains le pauvre s'il te comprend.

— Non, non; je vais, séchant des larmes, Dire au pauvre : Dieu seul est grand !

Paul, où vas-tu? — Je vais de plage en plage Raffermer mes amis tremblants.

— Quoi! les maux, la fatigue et l'âge, N'ont point dompté tes cheveux blancs?

— Non, non; je vais de plage en plage Raffermer mes amis tremblants.

Paul, où vas-tu? — Je vais braver nos maîtres, Fardeau des peuples gémissants.

— Tremble ! ils te livreront aux prêtres En échange d'un peu d'encens.

— Non, non; je vais braver nos maîtres, Fardeau des peuples gémissants.

Paul, où vas-tu? — Je vais prêcher mon culte Devant le juge et ses lieuteurs.

— A nos lois déguise l'insulte ; Recours à l'art des orateurs.

— Non, non; je vais prêcher mon culte Devant le juge et ses lieuteurs.

Paul, où vas-tu? — Je vais porter ma tête Sur l'échafaud où Dieu m'attend.

— Dis un mot, et ta grâce est prête; D'honneurs on te comble à l'instant.

— Non, non; je vais porter ma tête Sur l'échafaud où Dieu m'attend.

Paul, où vas-tu? — Je vais avec les anges Reposer au sein de mon Dieu.

— Par ton exemple tu nous changes.

Nous prierons sur ta tombe. Adieu !

— Oui, oui; je vais avec les anges Reposer au sein de mon Dieu.

LETTRE A MON AMI M. LEBRUN

de l'académie française. Air :

Cher Lebrun, ta muse héroïque, A la chanson tendant la main,
M'écrit : Au trône académique Yeux-tu monter? Parle, et

demain...

Muse, arrêtez. Par lassitude D'un monde où j'ai fait long séjour, J'ai pris goût à la solitude.

J'y tiens ; c'est mon dernier amour.

Oui, j'adore, ami, la retraite, Et du bruit mon âge a l'effroi.

Le monde, dis-tu, me regrette.

Le monde? Il pense bien à moi !

Bourgeois vaniteux, il s'arrange De peu de gloire et de gros fonds; Et, pour s'ébaudir dans la fange, A toujours assez de bouffons.

Refais-toi tribun politique!

M'a-t-on crié. Mais quoi! Jadis N'ai-je pas, sur cette musique, Fait assez de vers applaudis?

D'autres m'ont dit : Fais-toi messie Ou prophète, et viens, dès ce soir, D'un parfum de théocratie T'enivrer à notre encensoir.

De me laisser faire grand homme, Non, je n'eus jamais le désir.

L'époque n'est pas économe De piédestaux ; on peut choisir Toute secte a sa créature ; Tout club aussi : c'est tel ou tel.

On donne ici la dictature ; Là-bas on élève un autel.

L'idole est partout promenée; Mais bientôt les porteurs sont las.

Nous voyons, en moins d'une année, Messie et dictateur à bas.

On crie à l'un : Tu n'es qu'un homme; A l'autre, si c'est un
vieillard :

Sur cette borne fais un somme, En attendant le corbillard.

Las ! Toute gloire est mensongère

Dans ce temps d'esprits fourvoyés.

Tel s'en fait une viagère,

Qui, lui-même, la foule aux pieds.

Combien j'ai vu de nos idoles

Subir de contraires destins!

Je riaais de leurs auréoles ;

J'ai pleuré sur leurs fronts éteints.

Ami, ne laissons pas le monde Nous emporter à tous ses vents.

Plus qu'une misère profonde J'ai craint des honneurs
décevants.

Rimeur, j'ai craint de faire ombrage Aux talents d'un ordre
élevé; J'ai craint jusqu'au renom de sage Dont Lisette m'a
préservé.

Moi, sage! oh! non; c'est la paresse Qui m'a fait des goûts si
bornés.

Non, j'aurais craint que ma sagesse N'effrayât de pauvres
damnés.

Quand souffrent au cercle où nous sommes Peuple et roi, riche et travailleur, Crois-moi, le plus sage des hommes N'en saurait être le meilleur.

Lebrun, mon exemple t'enseigne À faire au monde juste part.

A l'Institut qu'un autre règne :

J'ai bâti ma ruche à l'écart.

Là, si peu que le miel abonde, Je puis craindre encor les fourmis; Mais là, moins je me donne au monde, Plus j'appartiens à mes amis.

AUX OUVRIERS POÈTES

Voici la fée; oui, c'est la fée aux rimes, Fille du ciel qui vient nous consoler.

Sa voix ajoute aux chants les plus sublimes; Mais prenons garde; elle peut s'envoler : Voyez, amis, ses deux ailes si grandes.

Je n'ai pu indiquer tous les métiers qui comptent des poètes et des vérificateurs plus ou moins connus, plus ou moins habiles; mais j'ai omis avec intention les typographes, parce que la plupart ont reçu de l'instruction, et que d'ailleurs leur profession leur rend les études littéraires faciles : les livres les viennent trouver; il faut que les autres ouvriers les cherchent, et c'est déjà un mérite dont on doit leur tenir compte.

Dans ses deux mains, où puisent ses amants, Brillent rubis, perles et diamants

Pour faire aux muses des guirlandes.

Combien de maux ta voix charme ici-bas ! j

Aimable fée, ah! ne fuis pas. > Bis.

Ah! ne fuis pas.)

Le sage en vain crie : Arrête, âme folle!

Un pauvre enfant, doux, au front nuageux,

Qu'elle a séduit au sortir de l'école,

Contre son joug court échanger ses jeux.

Dès lors, aux champs, dans les bois, sur les grèves,

Chercheur d'échos, par elle il va penser.

Meurt-il obscur, elle vient le bercer

De bruits de gloire et de longs rêves. Combien de maux ta voix
charme ici-bas !

Aimable fée, ah! ne fuis pas.

Ah ! ne fuis pas.

Si les cités consacrent sa puissance,

Elle est de fête au foyer des hameaux.

Mais d'ouvriers une foule l'encense:

A ses faveurs quels droits ont-ils? Leurs maux.

Il faut si peu pour rendre le courage A tous ces cœurs par la
fièvre agités! La bonne fée en leur disant : Chantez !

Donne à leur soif l'eau d'un mirage. Combien de maux ta voix
charme ici-bas!

Aimable fée, ah! ne fuis pas.

Ah! ne fuis pas.

Nous verrons, grâce aux fleurs que l'immortelle Mêle aux tran-
chets, aux limes, aux rabots, A la navette, au pic, à la truelle, L'art
sans étude et la gloire en sabots. Ces artisans chantent, frondent,
racontent; Le peuple parle ; hier il bégayait.

Du haut du trône on s'écrie, inquiet :

Voici les voix d'en bas qui montent.

Combien de maux ta voix charme ici-bas !

Aimable fée, ah ! ne fuis pas.

Ah ! ne fuis pas.

Étends, ma fée, étends sur eux tes ailes; Parfume l'air de leurs
obscurs abris.

Qu'un peu de vin, non le vin des querelles,

uJo5

Le vin de joie, éveille leurs esprits.

A leur liqueur mêlant ton ambroisie,

Fais qu'à mon nom, un jour ils disent tous:

Gloire à ses chants! C'est lui qui jusqu'à nous

Fit descendre la poésie.

Combien de maux ta voix charme ici-bas !

Aimable fée, ah! ne fuis pas. J Bis.

Ah ! ne fuis pas.

MON ANNIVERSAIRE DE

Am des Amazones.

Sur ce globe, la course humaine Ne dure, hélas! que peu d'instants.

Le postillon qui tous nous mène, Je le connais trop, c'est le Temps. Bis. En char pompeux aussi bien qu'en charrette, Il nous emporte, à nous faire crier :

Vieux postillon, arrête, arrête, arrête ! Buvons ici le vin de l'étrier.

Il est sourd, ne fait nulle pause; Sangle tout de son fouet puissant ; Se rit des effrois qu'il nous cause, Et n'y met fin qu'en nous versant.

Bis,

Je crains par lui qu'un jour noire planète N'aille en éclats croupir dans un bournier. Vieux postillon, arrête, arrête, arrête!

Buvons ici le vin de l'étrier.

Les sots et les fous en grand nombre Nous jettent la pierre en chemin.

Fuyons-les donc ; mais quel encombre î Ils seront plus nombreux demain.

Sais-je d'ailleurs ce que demain m'apprête?

Podagre ou pair si j'allais m'éveiller!

Vieux postillon, arrête, arrête, arrête!

Buvons ici le vin de l'étrier.

En des jours de mélancolie

On semble au but vouloir courir ;

Mais un rien nous réconcilie

Avec la frayeur de mourir.

C'est une fleur, c'est une chansonnette, C'est un souris qui vient nous égayer.

Vieux postillon, arrête, arrête, arrête!

Buvons ici le vin de l'étrier.

236 CHANSONS DE BERANGEH.

La poste soixante et troisième

Me fournit des relais nouveaux.

Le postillon, toujours le même,

Ménagera-t-il les chevaux?

Amis, d'un mont moi qui descends la crête, Pour vous attendre, ah! je veux enrayer. Vieux postillon, arrête, arrête, arrête

Ô Buvons ici le vin de Tétrier.

Oui, fêtons mon anniversaire, Réveil de souvenirs constants.

Puisse une amitié si sincère Briser les éperons du Temps. Bis.

Pour ramener la joie en ma retraite, Vingt fois encor venez vous écrier :

Vieux postillon, arrête, arrête, arrête ! Buvons ici le vin de rétrier.

Bis.

LES DÉFAUTS

Air

L'homme, à soixante ans, calme et grave, Au coin de son feu devient roi.

Mais, jeune, il vaut mieux, selon moi, Sous le plaisir vivre en esclave.

Vous qui sur nous veillez d'en haut, Rendez-moi quelque bon défaut.

Oui, si j'ai subi l'exigence De mes défauts, tyrans nombreux, Je leur dus bien des jours heureux, Doux larcins faits à l'indigence.

Vous qui sur nous veillez d'en haut, Rendez-moi quelque bon défaut.

Bis,

Dans les jours d'aimables féeries On monte au ciel des deux côtés.

Nous poussons à bout nos gaietés, A bout nos tendres rêveries.

Vous qui sur nous veillez d'en haut, Rendez-moi quelque bon défaut.

Aujourd'hui ma santé me touche.

A table veut-on me fêter,

L'aï ne me fait plus chanter,

Et je lui fais petite bouche.

Vous qui sur nous veillez d'en haut,

Rendez-moi quelque bon défaut.

Je verrais danser vingt grisettes Sans penser à rien tout un soir; Sans même essayer, pour mieux voir, Les vieux verres de mes lunettes.

Vous qui sur nous veillez d'en haut, Donnez-moi quelque bon défaut.

J'ai trop égayé la satire; Ce tort, je dois le réparer.

Mais sur ce monde il faut pleurer Sitôt qu'on n'ose plus en rire.

Vous qui sur nous veillez d'en haut, Rendez-moi quelque bon défaut.

Perfide erreur de ma jeunesse,
Que, bras ouverts, couronne en main,
La Gloire m'accoste en chemin,
Je lui dirai : Passez, drôlesse!
Vous qui sur nous veillez d'en haut,
Rendez-moi quelque bon défaut.
Hélas! mes vertus me désolent; Mais l'âge, qui les fait fleurir,
M'ôte la force de courir.
Après mes défauts qui s'envolent.
Vous qui sur nous veillez d'en haut, j
. (Bis.
Rendez-moi quelque bon défaut. '

LE ROSIER

Air :

Toi dans ce lieu, toi dans la porcelaine Que je te plains, joli
rosier!

Cette salle pompeuse est pleine D'un monde envieux et gros-
sier Qui te souille de son haleine :

C'est le palais d'un financier.

Que je te plains, joli rosier!

Ici naguère apporté du village, De l'or tu subis le pouvoir.

Ce banquier veut qu'à son passage Pour lui tu fleurisses ce soir.

De ton parfum fais-lui l'hommage, Comme au Très-Haut fait l'encensoir.

De l'or tu subis le pouvoir.

Sous ce grand lustre à la flamme irisée, Arbuste aimé, tu vas mourir.

Plaint-il, ce juif, àme blasée, Ceux que son faste fait souffrir?

Privé d'air pur et de rosée, Ah! n'espère pas l'attendrir.

Arbuste aimé, tu vas mourir.

Mais près de toi passe un jeune poète, Dans ce palais resplendissant ; Il courbe aussi sa noble tête Devant le riche tout-puissant.

Des fièvres d'or de cette fête Il est saisi rien qu'en passant, Dans ce palais resplendissant.

xVinsi que toi ce séjour l'empoisonne.

Dieu vous rende à son beau soleil !

Le luxe qui vous environne Ya flétrir ? en un temps pareil, Et sa poétique couronne Et ton diadème vermeil.

Dieu vous rende à son beau soleil !

L'OISEAU FANTOME

Am :

La cantatrice jeune et belle S'éveille au milieu de la nuit.

Qu'a-t-elle entendu? Ce doux bruit, Est-ce un chant d'amour
qui l'appelle?

Non, c'est un fantôme léger, L'ombre d'un oiseau qui l'éveille;
Qui sur son lit vient voltiger, En lui murmurant à l'oreille :

Pour votre voix docile à mes leçons,) Du Paradis j'apporte des
chansons.)

Bis.

Je suis l'âme toujours aimante Du rossignol apprivoisé

Par vous, et par vous tant baisé, Qu'il crut voir en vous une
amante.

Que j'avais d'ardeur à chanter, Lorsqu'on rêve ou dans l'in-
somnie, Aux longs efforts pour m 'imiter Vous mêliez les pleurs
du génie !

Pour votre voix docile à mes leçons,

Du Paradis j'apporte des chansons.

Un soir où la foule charmée Semait des fleurs autour de vous,
Votre singe, démon jaloux, Ouvrit ma cage bien-aimée.

Dans ses ongles me voilà pris; En ricanant il me déchire.

Votre gloire est sourde à mes cris; On vous couronne, et moi j'expire.

Pour votre voix docile à mes leçons, Du Paradis j'apporte des chansons.

Mais d'ailes mon âme est pourvue.

Invisible à des yeux humains,

Du ciel je franchis les chemins, Pourtant sans vous perdre de vue.

Oh! que de globes je parcours, Nefs qui de l'air fendent les ondes!

Que d'hommes, d'oiseaux et d'amours J'entends chanter dans tous ces mondes!

Pour votre voix docile à mes leçons, Du Paradis j'apporte des chansons.

Aux plus éclatantes planètes L'homme retrouve ses aïeux, Sages, héros, saints, demi-dieux, Affranchis de l'ombre où vous êtes. Plus ils en sont loin, plus s'accroît L'intérêt qu'à leur âme inspire Le destin de ce globe étroit, Humble hameau d'un vaste empire.

Pour votre voix docile à mes leçons, Du Paradis j'apporte des chansons.

L'homme, peuplant l'infini même, De l'amour doit former les nœuds

Entre ces astres lumineux

Emanés du soleil suprême.

En des temps qui nous sont cachés,

Dieu resserrant son auréole,

Les mondes, enfin rapprochés,

S'éclaireront par la parole.

Pour votre voix docile à mes leçons, Du Paradis j'apporte des chansons.

Moi, faible oiseau, je vole encore;

Des miens plus haut j'entends la voix.

Un autre ciel s'ouvre, où je vois

Du jour sans fin poindre l'aurore.

Chantres des bois, des champs, des eaux.

Forment là des chœurs de louanges.

Dieu permet aux petits oiseaux

De le chanter avec les anges.

Pour votre voix docile à mes leçons, Du Paradis j'apporte des chansons.

Mais l'amour me fait redescendre Vers vous qui m'avez tant pleuré ;

Et, chaque nuit, je reviendrai Avec des chants à vous apprendre.

Puissent vos accords enivrants, Qu'à la terre le ciel envie, Initi-
tier les cœurs souffrants Aux merveilles d'une autre vie!

Pour votre voix docile à mes leçons, Du Paradis j'apporte des
chansons.

Bis.

A ANTIER

Am:

Tandis qu'aimable et gai convive, Tu règues dans plus d'un re-
pas, Antier, il faut que je t'écrive Comment je fête les jours gras.

Seul, entre ma lampe et ma chatte, Vieux rêveur, je vois sous
mes yeux Des temps d'où notre amitié date Passer le fantôme
joyeux.

À jours pareils, notre jeunesse, S'affublant d'habits les plus
fous, S'écriait: Joie, amour, ivresse, Nous ont faits dieux; imitez-
nous.

Mais pourquoi d'un carton fantasque Prenions-nous le voile
importun?

À des fronts si gais point de masque C'est au vieillard qu'il en
faut un.

Te rappelles-tu nos soirées?

Le Champagne à crédit moussant?

Les belles robes déchirées?
Le rire au loin retentissant?
Quels chants! quels cris! C'était merveilles
De nous voir traiter, chaque nuit,
Les plaisirs comme des abeilles
Qu'on arrête à force de bruit.
Souvenir cher à mes pensées!
Grâce à la fraîcheur qu'il leur rend.
Je souris aux heures passées, Je m'arrange du jour mourant.
Pur de haine et d'hypocrisie, Rêvant le bien, cherchant le
beau, Je sème un peu de poésie Sur les marches de mon
tombeau.
Cher ami, loin que je me gronde D'avoir tant chanté le plaisir,
Quand je finirai pour ce monde, Je n'y laisserai qu'un désir : C'est
qu'à la saison printanière, D'heureux enfants, au teint vermeil,
Viennent, où dormira ma bière, Sur les fleurs danser au soleil.

LEÇON DE LECTURE

Air

Au printemps, sous le feuillage, Le maître d'école assis Fait
aux enfants du village Courtes leçons et longs récits.

Vieux balafre de l'Empire, De la voix les corrigeant, Il dit :
M'eût-on fait sergent Si je n'avais pas su bien lire?

A, B, C, D, point de cris, point de pleurs;

Enfants, lisez, et vous aurez des fleurs.

Oui, ces fleurs que je cultive Sont les prix qu'on obtiendra.

Pour les savants je m'en prive.

En avant! A qui mieux lira!

Bis,

Bon vouloir ne peut suffire.

Sachez que l'homme de bien,

Seul, en vaut deux s'il lit bien; En vaut trois s'il sait bien écrire.
A, B, C, D, point de cris, point de pleurs; Enfants, lisez, et vous
aurez des fleurs.

Moutard, n'as-tu pas de honte

De prendre un n pour un u ?

A propos, que je vous conte Un fait chez nous trop peu connu.

Après nos jours de détresse,

Voulant, le sabre au côté,

Rapprendre la liberté, J'ai combattu cinq ans en Grèce.

A, B, C, D, point de cris, point de pleurs; Enfants, lisez, et vous
aurez des fleurs.

Près de quitter les Hellènes, De toute part triomphants, Un
jour, sur le port d'Athènes, J'entre à l'école des enfants.

Le maître alors faisait lire

Un marin d'âge avancé.

Le voyant à l'A B C, Gomme un Français, moi, j'allais rire, A,
B, C, D, point de cris, point de pleurs; Enfants, lisez, et vous au-
rez des fleurs.

Venant à moi, le vieux maître Me dit : « Voici le héros « Qu'ici
chacun veut connaître, « Le capitaine des brûlots.

ce II a vengé sa patrie, a Brisé l'orgueil du sultan, « Brûlé vif
un capitan a Et fait trembler Alexandrie. »

A, B, C, D, point de cris, point de pleurs;

Enfants, lisez, et vous aurez des fleurs.

« Oui, c'est Canaris lui-même, « Canaris, notre fierté.

« Il n'eut avec le baptême « Qu'ignorance et que pauvreté.

ce S'il s'assied, plein de sagesse,

« Au banc des petits garçons ;

« S'il est humble à mes leçons, a C'est encor pour servir la
Grèce*. » A, B, C, D, point de cris, point de pleurs; Enfants, lisez,
et vous aurez des fleurs.

De l'écolier que j'admire

Alors je presse la main.

Canaris, jusqu'au navire, Me conduisit le lendemain,

Et me dit sur le rivage

Ce beau mot que j'ai noté :

Le savoir, c'est liberté;

L'ignorance, c'est esclavage.

A, B, C, D, point de cris, point de pleurs; j

Bis.

Enfants, lisez, et vous aurez des fleurs.

* J'ai lu, je ne sais plus où, qu'un voyageur vit sortir Canaris d'une école, avec les petits Grecs qui la fréquentaient. Comme eux il portait ses livres sous son bras. Ce héros apprenait à lire et n'en avait pas honte. Heureux les pays où on ne rougit pas de bien faire ! L'intrépide marin, parti de si bas, est devenu ministre depuis. Que Dieu veille sur le caractère loyal et modeste de ce grand citoyen !

NOTRE GLOBE

Air :

Mais qu'est-ce enfin que la sphère où nous sommes? Un vieux waggon qui peut, en fendant l'air, Sortir du rail, au nez des astronomes, Et nous verser sur son chemin de fer.

Que de convois à puissance attractive Semblent là-haut
comme nous se mouvoir!

De ces wagons ce que je voudrais voir, C'est la locomotive.

Notre planète eut une enfance étrange : Buffon l'a dit; Cuvier
l'a constaté.

Un peu de feu, qu'enserme un peu de fange. Donna naissance à
ce monde encroûté.

DE BÉRANGEIL. 957

Sur l'embryon la mer jetant sa robe, De sa vermine assez mal
le purgea.

L'homme vint tard; et moi, je crains déjà De voir périr ce
globe.

Passé, dis-moi, criai-je au bord d'un gouffre, Combien de
temps a roulé suspendu Ce point où l'homme en passant pleure
et souffre? Et des anciens l'histoire a répondu.

Mais quelle foi peut retrouver sa route Sous les débris de leurs
dogmes nombreux? Perses, Hindous, Grecs, Egyptiens, Hébreux,
Nous ont légué le doute.

Le doute est froid, quelque part qu'on s'y loge,

Pour m'en tirer invoquons l'avenir.

Un nouveau Christ passe, et je l'interroge:

« Maître, ce monde un jour doit-il finir?

a — Jamais, dit-il. Vive notre planète,

a Dont ma Triade éternise le cours ! »

A ses croyants ainsi répond toujours

Ce Messie en goguette.

Si le passé n'a point d'écho fidèle; Si l'avenir est muet et voilé,
Présent, dis-moi, notre terre doit-elle Faire faux bond à l'empire
étoile?

Mais du passé près de franchir la porte, Ce nain chétif, que
l'avenir poursuit, N'a pas le temps de me répondre, et fuit En di-
sant: Que m'importe!

Dieu voit la fin de tout ce qu'il fait naître. Le monde est né, le
monde doit mourir. Quand? Ahl dit l'un, avant demain peut-être.
L'autre lui donne un long temps à courir. Tandis qu'ainsi sur
l'époque assignée ^Tous discutons, plus ou moins nous trom-
pant, Au bout d'un fil le monde est là qui pend Gomme un nid
d'araignée.

LE DIEU JEAN

A m : Toto Carabo.

Tout homme à caractère Est dieu, de loin en loin,

Dans son coin.

Jean, qui croit à Voltaire, Fut dieu pendant six mois, Le gri-
vois !

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Quel pauvre dieu, bon Dieu!

Quel pauvre dieu, Quel pauvre dieu, Né dans un mauvais lieu !

Chez de joyeuses filles, Jean, qui loge à l'étroit,

Sous le toit, Pèlerin sans coquille, Se fait dieu pour payer Son
loyer.

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Quel pauvre dieu, bon Dieu Quel pauvre dieu, Quel pauvre
dieu, Né dans un mauvais lieu!

Jean, quelque temps prophète.

Dit : Le traiteur en moi

N'a plus foi.

Gratis pour qu'on me fête, Je sors de mon cerveau Dieu
nouveau.

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Ah! bon Dieu! quel dieu!

Quel pauvre dieu, bon Dieu!

Quel pauvre dieu, Quel pauvre dieu, Né dans un mauvais lieu!

Respectons pour l'exemple Les dieux plus ou moins nés,

Mes aînés.

Tributs, autel et temple, Sont un assez bon lot De culot.

Ah! bon Dieu! quel dieu!

Ah! bon Dieu! quel dieu!

Quel pauvre dieu, bon Dieu!

Quel pauvre dieu, Quel pauvre dieu, Né dans un mauvais lieu!

Pour le salut de l'âme, Comme on n'a que trop fait

Sans effet, Des corps je me proclame Par goût et par ferveur
Le sauveur.

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Quel pauvre dieu, bon Dieu!

Quel pauvre dieu,

26c2 CHANSONS

Quel pauvre dieu, Né dans un mauvais lieu

Le Paradis, vieux conte, Je le mets sous ta main,

Genre humain.

De la terre, à mon compte, Je referai soudain Un Eden.

Ah! hon Dieu! quel dieu!

Ah! bon Dieu! quel dieu!

Quel pauvre dieu, bon Dieu!

Quel pauvre dieu, Quel pauvre dieu, Né dans un mauvais lieu !

Femmes, trêve au martyre!

Supprimons à tout prix

Les maris.

Au sort je veux qu'on tire, Pour vos poupons en tas,

Des papas.

DE BÉRANGER. 2f>!

Ah î bon Dieu ! quel dieu !

Ah! bon Dieu! quel dieu!

Quel pauvre dieu, bon Dieu!

Quel pauvre dieu, Quel pauvre dieu, Né dans un mauvais lieu !

Saint Ignace en prières Vend ses brides à veaux

Aux dévots.

Ce siècle de lumières Est pour les charlatans

Un bon temps.

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Quel pauvre dieu, bon Dieu!

Quel pauvre dieu, Quel pauvre dieu, Né dans un mauvais lieu !

Jean se fait des oracles.

Bientôt dans plus d'un rang

Le dieu prend; S'il cache ses miracles, C'est qu'il doit des
égards Aux mouchards.

Ah! bon Dieu! quel dieu!

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Quel pauvre dieu, bon Dieu Quel pauvre dieu, Quel pauvre
dieu, Né dans un mauvais lieu!

La foule accourt : Victoire!

Que d'or les sots mettront

Dans son tronc!

Mais quoi ! tout l'auditoire Trouve ce dieu de chair Un peu
cher.

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Quel pauvre dieu, bon Dieu Quel pauvre dieu, Quel pauvre
dieu, Né dans un mauvais lieu!

DK BÉRANGER. 265

Il parcourt la province, Toujours déménageant,

Sans argent.

A la foire, en bon prince, Le dieu, dit-on, un soir S'est fait voir.

Ah! bon Dieu! quel dieu!

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Quel pauvre dieu, bon Dieu!

Quel pauvre dieu.

Quel pauvre dieu, Né dans un mauvais lieu !

Il dit, presque en syncope :

Pour un dieu quelle fin

Que la faim !

Dieu, fais-toi philanthrope, Avocat, perruquier Ou banquier.

Ah ! bon Dieu ! quel dieu !

Ah! bon Dieu! quel dieu!

Quel pauvre dieu, bon Dieu Quel pauvre dieu,

Quel pauvre dieu, Né dans un mauvais lieu !

Enfin, à bout d'angoisse, Jean, qui rêvait d'autel,

S'est fait tel, Qu'hier notre paroisse L'a pris, sur son Credo,

Pour bedeau.

Ah! bon Dieu! quel dieu!

Àh ! bon Dieu ! quel dieu ! Quel pauvre dieu, bon Dieu Quel
pauvre dieu, Quel pauvre dieu, Né dans un mauvais lieu !

DE BÉRANGER. c267

A UN BARON DE L'EMPIRE

Air

Vous, fier baron, qui rampiez clans un temps Fécond en lois,
en travaux, en batailles, Combien d'honneurs vous devez aux
trente ans Qui de l'Empire ont vu les funérailles ! L'aigle a légué
la France aux étourneaux : Pour un Gérard que de ** !

* Pendant tout le règne de Napoléon, son patron fut substitué,
sur le calendrier, à saint Roch, qui, depuis la Restauration, a re-
pris sa place au 16 août.

Les prêtres composèrent a grand'peine une courte légende au
saint impérial, dont le nom même n'avait, jusque-la, paru que
dans les vieilles chroniques italiennes.

Plusieurs de nos généraux ont illustré le nom de Gérard, mais
au-

cm CHANSONS

Un homme né pour s'élever aux cieux
Se montre-t-il, tous les nains qui l'approchent
Sur ce géant se guindent de leur mieux ;
À ses habits, à ses bottes s'accrochent.
À peine il voit ces avortons, qu'il rend
Fiers de sa taille, et qu'il porte en courant.
Heureux baron, un jour il vous parla.

Sers-moi, dit-il. Et d'un signe il ajoute : Yiens; vous venez. Ya là; vous allez là. Mais il perdit sceptre et valets en route. Tout, depuis lors, vous fut prospère au point, Qu'un roi, sans vous, régnerait mal ou point.

De vos débuts ne rougissez pas trop ; Chacun en cour passe à cette filière.

Notre empereur, créateur au galop, Quand son crachat fécondait la poussière, Fit pour un saint, dans le ciel pris d'assaut, Ce qu'ici-bas il fit pour plus d'un sot.

eim autant que le maréchal, dont les vertus, le patriotisme et les talents peuvent se passer d'éloges, tant son nom éveille d'honorables sympathies.

Oui, son patron, vieux défunt peu connu. Au Paradis végétait sans prébende.

De tout rayon lui voyant le front nu, Les saints criaient au saint de contrebande : D'où nous vient-il? Qui l'a canonisé?

Nous parierions qu'il n'est pas baptisé.

Un pape intrus, disaient de bons voisins, L'aura tiré des carrières de Rome, De faux martyrs éternels magasins.

Chassons ce gueux! Et contre le pauvre homme Monsieur saint Roch court exciter son chien. Tant les heureux ont le cœur peu chrétien.

Mais jusqu'au ciel, d'Austerlitz, d'Iéna, Montent les bruits et les ordres du pape. Yite on accorde au saint que l'on berna Fleurs, auréole et triple part d'agape.

Tout lui sourit; par une bulle ad /ïoc, De l'almanach son nom
bannit saint Roch.

Plus que Louis il a des airs de roi,

Dit le public, public de saints et d'anges

Qui tient de nous : la fortune y fait loi. Et le bon saint, qui se
gonfle aux louanges, Perdant bientôt le peu qu'il a de sens, Vou-
drait à Dieu voler sa part d'encens.

Barons ou ducs, c'est votre bistoire à tous.

Napoléon d'un saint de pacotille

Fait un grand saint; fait des rois, fait des fous,

Gave des sots qu'il prend à la coquille,

Et tombe enfin. Messieurs, sur son rocher,

C'est vous d'abord qu'il dut se reprocher.

LE JONGLEUR

Ara :

Les démons sont fous de musique.

Un obscur jongleur fut doté

Par eux, jadis, d'un luth magique

Qui rendait et joie et santé.

Grâce à de folles mélodies,

Notre homme alors vit ses refrains

Chasser ennuis et maladies,

Peines du pauvre et noirs chagrins.

Avant ce don, bien peu d'oreilles S'éprenaient à l'ouïr chanter;
Mais, le luth ayant fait merveilles, Chacun chez soi veut le fêter.

— L'ami, quoique vilain de race, Viens avec nous. — Non ;
viens chez moi.

A mon foyer le pauvre a place ; Viens chanter un festin de roi.

Notre jongleur a l'âme bonne.

Visitant châteaux et palais, À plus d'un prince il fait l'aumône
De joyeux airs, de gais couplets.

Aux gens qu'épuise le servage Il court rendre aussi la gaieté.

La gaieté leur rend le courage Oui fait rêver de liberté.

Martyr d'une goutte obstinée, x\ lui qu'un prélat ait recours ;
Qu'une fillette abandonnée Pleure sur d'inconstants amours ;
Armé du luth, près d'eux il vole, Heureux de voir, en peu d'ins-
tants, Malade et vierge qu'il console Sourire au retour du
printemps.

Aussi, qu'il passe, on se le montre.

Partout, vieillards, filles, garçons,

Disent : On bénit sa rencontre

Quand son luth éclate en chansons.

Que de bonheur il en retire,

Si tant d'échos, émus cent fois,

Vont à l'oreille lui redire

Les chants que leur souffle sa voix !

Mais, sur son grabat, quels fantômes Chaque jour troublent
ses esprits!

Il ressent là tous les symptômes Des maux que son luth a
guéris.

Ennuis, chagrins, fièvres, misère, Se vengent du roi des
jongleurs.

L'amour s'y joint, amour sincère Qui ne l'a nourri que de
pleurs.

Il recourt à son luth sonore.

Sous ses doigts il se brise, hélas!

Une des cordes vibre encore :

De ma mort, dit-il, c'est le glas.

Avant l'âge enfin il succombe, De son art même fatigué ; Et
l'on grave en or sur sa tombe:

Des mortels ci-gît le plus gai.

A DEUX JOLIES FEMMES DE FINANCIERS

Am

Aux bords infects du Pactole des fables, Mouraient les fleurs;
le vautour seul buvait.

Aucun doux oiseau ne bravait

La lourde vapeur de ses sables.

Loin de ce fleuve Amour fuyait alors.

Chez nous autrement vont les choses.

Bien qu'il attire et vautours et butors,

Notre Pactole a sur ses bords

Et des colombes et des roses.

COUPLET

Air :

Je donnerais, pour revivre à vingt ans, L'or de Rothschild, la gloire de Voltaire. Mais d'autre sorte on calcule en ce temps, Chez l'auteur même, et nul n'en fait mystère. On veut gagner, gagner, gagner encor.

J'en sais plusieurs, le pourra-t-on bien croire, Qui donneraient, pour leur plein gousset d'or, Et leurs vingt ans et Voltaire et sa gloire.

L'OLYMPE RESSUSCITÉ

Am : Gentille Madelinette, ou : le Violon brise.

Rien ne s'en va qui ne revienne, Sinon toujours, au moins trois fois.

Des Jésuites qu'il vous souvienne; Qu'il vous souvienne aussi des rois.

Les dieux s'en vont, mais en province.

Là que de dieux j'ai découverts!

De ceux que le bon sens évince De notre ciel et de nos vers.

J'entre dans une académie, Où le beau parleur du canton Prédit qu'une école ennemie A.ura le sort de Phaéton.

Puis un prêtre, en citant Horace, Me dit : J'ai du vin renommé; Venez dîner sur mon Parnasse, Coteau que Flore a parfumé.

Chez ce curé, rimeur classique, À table je me vois assis Entre Momus, fils de l'Attique, Et Jupiter aux noirs sourcils.

Tout l'Olympe dîne à la cure :

Phœbus mange en auteur glouton ; Neptune trinque avec Mercure; Bacchus rit au nez de Pluton.

Si Minerve est toujours bégueule, Vénus, qui tient Mars aux arrêts, De Champagne arrose la meule Où l'Amour dérrouille ses

traits.

Dieux puissants, leur dis-je après boire, A vos atours secs et mesquins,

En vous, des vieux peintres d'histoire Je crois voir tous les mannequins.

Las! Nos vainqueurs faisant ripaille, Répondent-ils, depuis vingt ans, Ont mis l'Olympe sur la paille.

Encor si c'était des Titans!

Mais silence! Apollon s'enflamme, Le dieu dit: Monsieur le curé, Pour l'Olympe, dont je suis l'âme, Ne chantez plus Miserere.

Les doigts de rose de l'Aurore Vont enfin nous rouvrir les cieux.

Ce qui fut doit renaître encore :

Les morts ne sont jamais trop vieux.

Curé, par un retour de mode, Troquant l'excès contre l'abus, Vous remonterez, d'ode en ode, Du galimatias au phœbus.

C'est nous que la sculpture invoque; La peinture nous reviendra.

Rentrons, pour illustrer l'époque, Dans les gloires de l'Opéra.

La harpe et la mythologie Vont saper un Pinde ostrogoth; Pour nous ont combattu : l'orgie, Le laid, le trafic et l'argot.

Déjà meurt l'école nouvelle ; Déjà Satan bâille et s'en va.

Viens, Jupin, du haut de l'échelle Voir dégringoler Jéhovah.

A nous si l'ennemi s'oppose, Passons, sans crainte de revers,
Entre les vides de la prose Et le vide plus grand des vers.

Que de bourreaux en prose, en rimes Que de meurtres qui font
pitié !

Muses, vite, à travers ces crimes Passez sur la pointe du pied.

Grâce aux doctrines éclectiques, En France on doit s'entendre
au mieux A redorer les basiliques, A rebadigeonner les dieux.

Las de notre long ostracisme, Paris va nous tendre les bras ; Il
prouve assez son atticisme Par le cortège du bœuf gras.

Le Bon Sens, à notre passage, Dira: Puisque je n'y peux rien,
Vivent les dieux! Qu'importe au sage D'être à la fois juif et païen !

En avant l'Olympe homérique !

Vieux Pégase, accours, et je pars.

Mais respect à la politique !

Ici laissons Neptune et Mars.

Ah ! dit le curé, sur tes traces, Phœbus, nous touchons à nos
fins.

Chantez, Amours, Muses et Grâces Faites la barbe aux
Séraphins.

Rien ne s'en va qui ne revienne, Sinon toujours, au moins trois
fois.

Des Jésuites qu'il vous souvienne; Qu'il vous souvienne aussi
des rois.

LES PAPILLONS

Air

La grand'mère, au temps jadis, Répétait à la fillette :

Prie, enfant, car tu grandis; Le diable est là qui te guette.

Point de jeux trop séduisants.

Je suis vieille, on doit me croire.

Viens d'une âme de douze ans.

Ma fille, écouter l'histoire.

Crains le diable; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux que
rien.

D'un village mis à sac

Le diable emportait les âmes.

Bis.

Il en avait un plein sac.

Qu'il allait jeter aux flammes.

Las du fardeau, lui, si fort, S'est assis sous une treille.

La main au sac, il s'endort; Car Dieu permet qu'il sommeille.

Crains le diable; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux que
rien.

Des oiseaux l'ont reconnu :

Frères, disent-ils, courage!

Sans bruit, de l'ange cornu Courons entr' ouvrir la cage.

Vite, vite, au sac de cuir Leur bec fait un trou d'aiguille, Par où, seule, a peine à fuir L'âme d'une jeune fille.

Crains le diable; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux que rien.

Il s'éveille ! Où se cacher?

L'âme avec les oiseaux vole

Sous le toit d'un saint clocher.

Le malin ne s'en désole.

Dieu me défend d'aller là ; Mais, sachez-le, ma colombe, Qui de mes rets s'envola Sous ma griffe un jour retombe.

Grains le diable; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux que rien.

Satan part; et les oiseaux De dire à l'âme sauvée :

Àuriez-vous fait des réseaux Ou détruit quelque couvée?

— Non, messieurs les oisillons :

Plus coupable pécheresse, Pour chasser aux papillons, J'ai vingt fois manqué la messe.

Crains le diable; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux que rien,

— Dieu sourit au repentir; Suppliez-le bien, pauvrete.

Pour vous nous allons bâtir Un nid dans notre retraite.

Ce toit, qui l'éveille aux champs.

Vous rend la prière aisée.

Nous vous nourrirons de chants , De fleurs, de miel, de rosée.

Grains le diable; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux que rien.

N'osant quitter ce séjour, Sous la croix l'âme abritée D'abord soigne avec amour Les petits de la nitée.

Puis ce beau zèle s'éteint; Même elle néglige encore, Chez des chantres du matin, Comme eux de bénir l'aurore.

Crains le diable; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux que rien.

Certain jour qu'ils vont au loin :

Quel ennuyeux tas de pierres!

Dit-elle; et qu'est-il besoin D'y sonner tant de prières?

Ciel! aux champs, dans un sillon, Que vois-je? Un papillon brille!

Certe, un si beau papillon N'est pas né d'une chenille.

Crains le diable ; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux que rien.

Elle vole, et, d'un élan, Jusqu'à l'insecte elle arrive.

Sainte Yierge! c'est Satan Qui lui crie: Ah! fugitive, Je vous tiens. Ne priez pas; C'est trop tard. Yîte à mon bouge Vous attraperez là-bas Des papillons de fer rouge.

Crains le diable; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux que rien.

Nos oiseaux au toit qui pend Rentrent : o l'infortunée !

Le diable à l'œil de serpent D'en bas l'aura fascinée, Disent-ils. Où la chercher?

Dans les flammes éternelles.

Sans pouvoir l'en arracher Nous y brûlerions nos ailes.

Crains le diable ; mais crois bien Que l'Enfer vaut mieux que rien.

Bis

LÀ DERNIÈRE FÉE

A m d'Agéline.

Près du rivage où le druide austère,

Chez les Bretons, ensevelit ses dieux,

Au vieux curé, qui bêche son parterre,

Vient d'apparaître un messager des cieux.

C'est un ange. Oui : l'auréole, les ailes,

Tout le lui prouve. Il se signe, et soudain,
Malgré la brume, il voit dans son jardin
Oiseaux s'ébattre et fleurs briller plus belles.
Sous un ciel sombre et les vents et les flots \
j Bis, Poussent au loin de funèbres sanglots.)

Parmi ses fleurs l'ange aussitôt moissonne. Ah! dit le prêtre, il
veut parer nos saints. L'ange sourit : Pour mettre une couronne
Sur un tombeau, je te fais ces larcins,

Dit-il. Entends des plaintes étouffées Traverser l'air; vois ce
ciel triste et noir. Dans l'anse où croule un noble et vieux manoir,
Vient de mourir la dernière des fées.

Sous un ciel sombre et les vents et les flots Poussent au loin de
funèbres sanglots.

LE PRÊTRE

Comment! chez nous, encore un pareil être!

l'ange.

Certes; bien loin des savants, des penseurs, Sous le dolmen
qui jadis la vit naître, Dieu lui permit de survivre à ses sœurs.
Croire à ses dons tenait lieu d'abondance; D'heureux efforts nais-
saient de vœux ardents ; Même à sauver vos pécheurs impru-
dents La bonne fée aidait la Providence.

Sous un ciel sombre et les vents et les flots Poussent au loin de
funèbres sanglots.

LE PRÊTRE

Ses dons jamais n'ont fécondé nos grèves.

i/ange.

Non ; mais sais-tu combien sur le malheur

Elle a versé d'espérance et de rêves; Combien versé de baume
à la douleur !

Le pauvre, en songe, atteignait aux délices Des plus grands
rois ; Dieu point ne le défend : Ce Dieu qui sait de quoi pleure
l'enfant, Et qui bénit le doux chant des nourrices. Sous un ciel
sombre et les vents et les flots Poussent au loin de funèbres
sanglots.

Vient un savant que la vapeur amène.

La fée en rose était changée alors.

Il s'en saisit, l'effeuille; ô phénomène!

Son doigt la tue : à ses pieds roule un corps,

Un corps de vierge à la beauté divine.

La mer, dit-il, jusqu'ici l'a jeté.

Car la science, aveugle majesté,

Ne croit à rien qu'au peu qu'elle devine.

Sous un ciel sombre et les vents et les flots

Poussent au loin de funèbres sanglots.

Le savant passe. Elle, aux concerts célestes, Monte en esprit, et d'énormes oiseaux Viennent creuser une fosse à ses restes. Va croître un if où dormiront ses os.

Sur les débris d'un antique trophée, Ombre immortelle, un barde en ce moment Apparaît là : Guerrier, poète, amant, Pleurez, dit-il : vous n'avez plus de fée. Sous un ciel sombre et les vents et les flots Poussent au loin de funèbres sanglots.

Je vois dans l'air tous les dieux de l'Attique; Tous ceux du Nord, du Nil et de l'Indus. Ces vieux parents de la vierge celtique Vont l'entourer d'honneurs qui lui sont dus. Prêtre, ainsi qu'eux du ciel favorisée, Elle eut pour sœur la vierge que tu sers. Dieu brille au fond de vos cultes divers, Comme l'aurore aux gouttes de rosée.

Sous un ciel sombre et les vents et les flots Poussent au loin de funèbres sanglots.

LE PRÊTRE

Mais de son culte à peine a-t-on mémoire : Contre l'oubli Dieu défend ses desseins.

l'ange.

D'un Empyrée elle eut sa part de gloire, Temples, autels, prêtres, martyrs et saints.

DE BÉRANGER. 295

Longtemps par elle a surnagé la race

Des nations que lui soumit le sort.

Né de leur sang, vieux Breton, plains sa mort,
Dernier soupir d'un monde qui trépassé.
Sous un ciel sombre et les vents et les flots
Poussent au loin de funèbres sanglots.

LE PRÊTRE

Quoi ! pur esprit, vous allez sur sa tombe Vous joindre aux
dieux, mensonges du passé?

l'ange.

Hors le grand Dieu, tu le vois, tout succombe. Crains pour le
temple où la foi t'a bercé. A tes autels si déjà l'homme insulte,
Prêtre, à la fée accorde quelques pleurs, Et viens m'aider à sus-
pendre ces fleurs Sur l'humble fosse où descend tout un culte.
Sous un ciel sombre et les vents et les flots) Poussent au loin de
funèbres sanglots.)

LE SAVANT

Am

Un bon vieillard consultait une sphère.
A rêver vingt fois il se prend.
Vient un savant qui le regarde faire,
Et dit tout haut : Pauvre ignorant!

Apprends de nous les secrets que tu sondes,
Si tu n'es le fou qui, dit-on, Traite de fous ceux qui pèsent les
mondes

Dans la balance de Newton.

A ce propos le vieillard de sourire :

L'attraction m'a peu séduit; N'en parlons pas; mais vous, dai-
gnez me dire

Comment la chaleur se produit.

Dans tout système, un seul fait qu'on ignore

Doit tenir le doute en éveil.

Or il vous reste à deviner encore

La grande énigme du soleil.

Vos devanciers vous ont dressé l'échelle :

Montez; ils vous tendent la main.

Faites qu'à tous votre savoir révèle

Un progrès de l'esprit humain.

Qui ne connaît jusqu'au moindre cratère

Ce monde orphelin de ses dieux?

Nous n'avons plus d'inconnu sur la terre,

Il nous faut l'inconnu des cieux.

Trop longtemps l'homme à la taille du globe

De ses dieux borna la hauteur.
Creusez le ciel ; que rien ne nous dérobe
L'œuvre sans fin du Créateur.
Le mouvement part de sa main féconde :
Suivez-le, mais les yeux ouverts, Et révélez à notre petit
monde
Le Dieu de l'immense univers.
Au sentiment accordez une place. . .
À ces mots le savant s'enfuit.
Ce fou, dit-il, aurait besoin de glace.
Le sentiment n'est qu'un produit.
Mais le vieillard lui crie : A tort, vous dis- je,
La mécanique est votre loi ; C'est Dieu lui seul, oui, c'est Dieu
qui dirige
Tous ces globes où l'homme est roi.

POUR MON ANNIVERSAIRE

ÀIB

Je cultivais un coin de terre
Dont les ombrages m'enchantaient.

Là, quand je rimais solitaire,
Dans mes vers mille oiseaux chantaient
Me voilà vieux; plus rien n'éveille
Ces bosquets jadis si peuplés.
En vain l'écho prête l'oreille :
Tous les oiseaux sont envolés.
Quel est, dites-vous, ce domaine?
Eh! mes amis, c'est la chanson, Où mon vieil esprit, hors d'ha-
leine, Court battre en vain chaque buisson.
De mes ans sur l'enclos modeste Les frimas sont accumulés;
Pas un roitelet ne me reste.
Tous les oiseaux sont envolés.
Que le riche été se couronne Des épis que nous attendons ;
Qu'à nos yeux rougis l'automne, Plus d'oiseaux pour chanter
leurs dons.
En vain le printemps ressuscite Les fleurs sur nos bords
consolés ; Lorsqu'à chanter l'amour invite.
Tous les oiseaux sont envolés.
C'est mon hiver qui les effraye ; Ils ne reviendront plus au nid.
J'en juge aux vers que je bégaye Quand l'amitié nous réunit.
Antier, toi que mieux elle inspire, Chante nos beaux jours
écoulés; Trompe l'écho prêt à redire:

Tous les oiseaux sont envolés.

MON OMBRE

Air :

L'oiseau module un dernier chant; Moi, vieillard, j'écoute et je songe.

Mais, aux feux du soleil couchant, Je vois mon ombre qui s'allonge, S'allonge et semble aller s'asseoir Au bord de la route poussiéreuse. Elle aspire au repos du soir; Mon ombre devient paresseuse.

À quoi l'ai-je donc pu lasser?

Au temps froid comme au temps des roses,

Si je marchais seul pour penser,

Pour rêver j'ai fait bien des pauses.

Alors de trop graves sujets Forçaient-ils mon vol à s'étendre, Tandis qu'au ciel je voyageais, Mon ombre dormait à m'attendre.

Chantais-je à de joyeux banquets; Sitôt qu'elle y pouvait paraître, Derrière moi, comme un laquais, La moqueuse singeait son maître.

Tard au logis rentrant parfois, Quand l'aï tournait au mirage, Au clair de lune, je le crois, Mon ombre eût fait rougir un sage.

Je ne veux non plus le cacher :

Jadis des ombres moins fidèles, A ses bras daignant s'attacher,
La faisaient courir avec elles.

C'était le temps des jours d'espoir, Des nuits d'amour toutes
remplies.

Dans ces nuits, grâce à l'éteignoir, Mon ombre a fait peu de
folies.

Les beaux rêves m'ont tous quitté.

Où sont les ombres des sylphides? A peine un rayon de gaieté
Glisse encore à travers mes rides.

Il est un fantôme divin Qui rend le soir des ans moins sombre
: C'est la gloire, hélas! mais en vain Mon ombre a poursuivi cette
ombre.

Une ombre de Dieu brille en nous ; Je le sens, et pourtant
j'ignore Ce qu'à ses yeux nous sommes tous, Sur ce vieux sol qui
nous dévore.

Mais le soleil disparaissant Peut-être résout ce problème, Car
il semble qu'en s' effaçant Mon ombre dise : Ombre toi-même.

LA COLOMBE

ET LE CORBEAU DU DÉLUGE

Air :

LE CORBEAU

Colombe, où cherches-tu refuge?

LA COLOMBE

Je vole à Noé plein de foi, Annoncer la fin du déluge.

Corbeau, rentre au gîte avec moi.

LE CORBEAU

Non. De ces monts l'eau se retire; Tout promet fortune aux corbeaux.

D'un homme ici vois les lambeaux.

Et l'oiseau noir se prend à rire.

LA COLOMBE

Porte avec moi l'espoir dans l'arche; Montrons les flots moins soulevés

El rendons grâce au patriarche.

Corbeau, l'homme nous a sauvés.

LE CORBEAU

Oui, pour repeupler son empire, Et nous croquer, gros ou petit.

Souhaite-lui bon appétit.

Et l'oiseau noir se prend à rire.

LA COLOMBE

L'homme sur toute créature Règne, et du ciel vient cette loi.

LE CORBEAU

J'en doute fort; car la nature Partout pâlit devant son roi.

Mais, dans l'abîme qui l'attire Y a s'engouffrer son lourd bateau
Je le vois là-bas qui fait eau.

Et l'oiseau noir se prend à rire.

LA COLOMBE

Non : Dieu réserve une famille.

L'Océan reprend son niveau ;

DE BÉRÀNGER. Ôo9

Un signe de paix au ciel brille :

Il va naître un monde nouveau.

LE CORBEAU

Des mondes il sera le pire Si l'homme doit en hériter.

Dieu devrait bien me consulter.

Et l'oiseau noir.se prend à rire.

LA COLOMBE

Prophète de désespérance, Tu ris des maux que tu prévois.

Moi, pour calmer une souffrance, Je donnerais plumage et voix.

Adieu. Tu me ferais maudire; Je ne veux vivre que d'amour.

LE CORBEAU

Tu veux donc vivre à peine un jour.

Et l'oiseau noir se prend à rire.

LA COLOMBE

Méchant! Qu'ici ton fiel s'épanche.

Je vais aux mortels malheureux

oïO CHANSONS

De l'olivier porter la branche Que Dieu m'a fait cueillir pour
eux

LE CORBEAU

Ma colombe, ils te feront cuire Avec le bois de ce rameau.

De Satan l'homme est le jumeau, Et l'oiseau noir se prend à
rire.

MA CANNE

Air

Le soleil aux champs d'aller nous fait signe;

Chaque jour s'enfuit de fleurs couronné.

Viens, mon compagnon, humble cep de vigne,

Ami qu'en riant le sort m'a donné.

De quel cru fameux versas-tu l'ivresse?

L'ai-je célébré dans un gai repas?

Si jadis ta sève égara mes pas,

Toi seul aujourd'hui soutiens ma vieillesse.

A travers bois, prés et moissons, \

1 Bis,

Allons glaner fleurs et chansons. !

Viens, loin des fâcheux, méditer ensemble; Je me fie à toi de tous mes secrets.

Tu m'entends chanter d'une voix qui tremble De grands souvenirs, de tendres regrets. Au froid, à la neige, au flot des ondées, Au bruit du tonnerre, au fracas du vent, Combien, triste ou gai, quand je vais rêvant, Sous mon vieux chapeau bourdonnent d'idées! A travers bois, prés et moissons, Allons glaner fleurs et chansons.

Souvent, tu le sais, j'ai refait le monde. De trésors rêvés comblé mes amis.

En projets heureux mon esprit abonde; Que d'excellents vers je me suis promis! Enfant de Paris, perdu dans ses fanges, Je devais, sans nom, battre les pavés; Mais, pour me reprendre aux enfants trouvés, La muse avait mis sa marque à mes langes. A travers bois, prés et moissons, Allons glaner fleurs et chansons.

Ce fut ma nourrice : Enfant, disait-elle, Vois, écoute, lis. Ou, prenant ma main :

Suis-moi hors des murs; la campagne est belle, Viens cueillir,
pauvret, les fleurs du chemin. Depuis, loin des biens dont la soif
dévore, La muse à mon feu prit goût à s'asseoir, Et, quoique affai-
blie, a des chants du soir Pour le vieil enfant qu'elle berce encore.

A travers bois, prés et moissons,

Allons glaner fleurs et chansons.

Dirige le char de la République,

M'ont crié des fous, sages d'à présent.

Qui, moi! m'atteler au joug politique,

Lorsqu'il faut un aide à mon pas pesant!

Ai-je à tel labeur force qui réponde?

Qu'en dis-tu, bâton, las de me porter?

Tu gémirais trop de voir ajouter

Au poids de mon corps tout le poids d'un monde.

A travers bois, prés et moissons,

Allons glaner fleurs et chansons.

A mes premiers temps j'ai vieilli fidèle. Tout un passé meurt,
mourons avec lui.

Mon cep, je te lègue à l'ère nouvelle; Sois pour des vaincus un
dernier appui. Oui, sachant, ami, dès que le jour tombe, Combien
de faux pas je ferais sans toi, Pour quelque proscrit, tribun, pape
ou roi? Je veux te laisser au bord de ma tombe. A travers bois,
prés et moissons,)

Allons glaner fleurs et chansons.)

Bis.

LES TAMBOURS

Am : Faut (T la vertu, etc.

Tambours, cessez votre musique; Rendez la paix à mon réduit.
J'aime peu votre politique, Et moins encor j'aime le bruit.

Terreur des nuits, trouble des jours, Tambours, tambours,
tambours, tambours.

M'étourdirez-vous donc toujours, Tambours, tambours, mau-
dits tambours.

Grâce à vos roulements stupides,

Ma vieille muse, en désarroi,

Retrouve des ailes rapides ;

Mais c'est pour s'enfuir loin de moi.

Terreur des nuits, trouble des jours,

Tambours, tambours, tambours, tambours,

M'étourdirez-vous donc toujours, Tambours, tambours, mau-
dits tambours-

Quand la nappe ici se déploie, Qu'on y fait trêve aux noirs fris-
sons, Gronde un rappel; adieu la joie!

Il redouble; adieu les cbansons !

Terreur des nuits, trouble des jours, Tambours, tambours,
tambours, tambours, M'étourdirez-vous donc toujours, Tam-
bours, tambours, maudits tambours.

Je chantais un peuple de frères ;

Le tambour bat : j'avais rêvé.

Le sang de maints partis contraires

Fraternise sur le pavé.

Terreur des nuits, trouble des jours,

Tambours, tambours, tambours, tambours,

M'étourdirez-vous donc toujours,

Tambours, tambours, maudits tambours.

Sous l'Empire, ils ont fait merveille.

J'ai vu ces racoleurs puissants

Du génie assourdir l'oreille, Étouffer la voix du bon sens.

Terreur des nuits, trouble des jours, Tambours, tambours,
tambours, tambours, M'étourdirez-vous donc toujours, Tam-
bours, tambours, maudits tambours.

Celui qu'à régner Dieu condamne, S'il veut faire en grand son
métier, Sait combien il faut de peaux d'âne Pour abrutir le monde
entier.

Terreur des nuits, trouble des jours, Tambours, tambours,
tambours, tambours, M'étourdirez-vous donc toujours, Tam-
bours, tambours, maudits tambours.

En France, où leur esprit domine, A l'église ils vont
bourdonner.

Tout charlatan se tambourine; Tout marmot veut
tambouriner.

Terreur des nuits, trouble des jours, Tambours, tambours,
tambours, tambours,

M' étourdirez- vous donc toujours, Tambours, tambours,
maudits tambours.

Ils flattent jusque dans sa bière Le sot qui meurt chargé de
croix ; Et font vœu, chez la cantinière, De battre aux champs pour
tous les rois. Terreur des nuits, trouble des jours, Tambours,
tambours, tambours, tambours, M'étourdirez-vous donc tou-
jours, Tambours, tambours, maudits tambours.

Nous, peuple épris en politique Du tapage et des galons d'or,
Pour présider la République Faisons choix d'un tambour-ma»or.

Terreur des nuits, trouble des jours, Tambours, tambours,
tambours, tambours, M'étourdirez-vous donc toujours, Tam-
bours, tambours, maudits tambours.

Bis.

HISTOIRE D'UNE IDÉE

Air de la Rosière de Salency.

Idée, idée! éveille-toi.

Vite, éveille-toi, Dieu t'appelle.

Sommeillait-elle au front d'un roi?

Au front d'un pape dormait-elle?

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.)

Fermons notre porte aux verrous.)

D'un tribun ou d'un courtisan Est-ce l'ouvrage ou la
trouvaille?

Non. Fille d'un simple artisan, Elle a vu le jour sur la paille.

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

Bis.

m CHANSONS

Quoi! toujours, s'écrit un bourgeois, Des prétentions mal
fondées!

Pour l'émeute encore une voix.

Nous n'avons eu que trop d'idées.

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

De l'Institut les souverains Disent: Sachez, petite fille, Que nous ne servons de parrains Qu'aux enfants de notre famille.

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

Un philosophe crie : Eh quoi!

Quelqu'un a cru, cervelle folle, D'une idée accoucher sans moi!

Il n'en sort que de mon école.

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

Un prêtre dit : Siècle de fer, Ce qui naît de toi m'épouvante.

Toute idée est fille d'enfer :

Si Dieu créa, le diable invente.

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

Un charlatan, qui vient la voir, L'escamote, fuit et répète:

Sans tambour, que peut le savoir?

Que peut le savoir sans trompette?

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

Mais, malgré trompette et tambour, Cette idée est sans doute ancienne, Se dit chacun; et, tour à tour, Chacun lui préfère la sienne.

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

Pauvre idée! Enfin un Anglais L'achète; et le sir Britannique À Londres lui donne un palais, En criant : C'est ma fille unique !

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

En France, avec ce père intrus, Elle accourt. Que d'or elle apporte!

Du fisc les valets malotrus Yite au nez lui ferment la porte.

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

is en fraude admise à la cour.

Comme anglaise on lui rend justice.

Son vrai père, le même jour, Pauvre et fou, mourait à l'hospice.

CHŒUR DE BOURGEOIS

Une idée a frappé chez nous.

Fermons notre porte aux verrous.

Bis.

LES BÉNÉDICTIONS

Air : Échos des bois.

Certains mortels ont le don de répandre Bonheur et joie, où se portent leurs pas
Au temps passé Ton ne s'y trompait pas, Té-
moin ces mots qu'enfant j'ai pu comprendre : o bon vieillard,
chez nous daignez venir; Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Or ce vieillard sortait-il de son chaume, Le rencontrer était
présage heureux.

Oui, répétaient les villageois entre eux, Il suffirait à bénir un royaume. o bon vieillard, chez nous daignez venir; Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Bis.

U CHANSONS

On l'invoquait à chaque catastrophe;

Aux cœurs en peine il semblait un sauveur.

Maint hobereau le traitait de rêveur

Et le curé l'appelait philosophe.

o bon vieillard, chez nous daignez venir;

Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Chacun de lui nous contait des merveilles, Disant : Il sait légendes et chansons.

Courez, enfants, à ses douces leçons, Comme à sa voix reviennent les abeilles. o bon vieillard, chez nous daignez venir; Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

il a passé tout près de ces charmillles, Disait la mère; aussi, combien de fleurs! C'est grâce à lui que de riches couleurs Ya s'émailler le corset de nos filles.

o bon vieillard, chez nous daignez venir; Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Quand le ciel brûle, aux travailleurs en nage Court-il aider; glaneuse et moissonneur

De dire alors : Il nous vient du bonheur : Sur le soleil Dieu déploie un nuage.

o bon vieillard, chez nous daignez venir; Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

D'un si doux charme il ignorait les causes. Sans croire en soi, l'homme que Dieu bénit Passe, et l'oiselle est tranquille en son nid; Passe, et vers lui monte l'encens des roses. o bon vieillard, chez nous daignez venir; Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Nous n'avons plus cette foi qu'on envie. Qu'importe, enfants. Survient-il un vieillard; S'il vous sourit, s'il vous suit du regard, Inclinez -vous : il bénit votre vie.

o bon vieillard, chez nous daignez venir;)

Béni de Dieu, venez tous nous bénir.

Bis.

ENFER ET DIABLE

Ain

Le Diable et l'Enfer, jeune Adèle, Font, dites-vous, peur aux Amours.

Jadis j'ai vu l'ange rebelle; Il m'a joué de malins tours.

Bien loin d'avoir mine effroyable, Les beaux yeux qu'avait Lucifer!

Plus alors je croyais au Diable, Moins je voulais croire à l'Enfer.

Mais les ans m'ont prêché de sorte, Que de mes doutes je rougis.

De l'Enfer j'ai trouvé la porte

Et vu le Diable en son logis.

Adèle, c'est chose incroyable Pour qui n'a pas encor souffert :

Sachez que chacun est son Diable ; Que chacun se fait son Enfer

RÊVE DE NOS JEUNES EILLES

An:

Le petit oiseau sur la branche Laisse mourir son chant d'amour; Et midi voit le lis qui penche S'alanguir sous les feux du jour.

Le petit oiseau sur la branche Laisse mourir son chant d'amour.

Comme elle dort, la jeune fille, Sur les coussins de ce boudoir!

Elle a mis bas coiffe et mantille ; Près d'elle en vain brille un miroir Gomme elle dort, la jeune fille, Sur les coussins de ce boudoir !

Là, de sa dernière pensée

Sa bouche encor garde un souris.

Le ciel brûlant l'aura forcée De quitter ses jeux favoris.

Là, de sa dernière pensée Sa bouche encor garde un souris.

De sa paupière demi-close S'échappe un vague et doux regard.

Quelle élégance dans sa pose !

C'est un modèle offert à l'art.

De sa paupière demi-close S'échappe un vague et doux regard.

Un songe vient du bout de l'aile Effleurer ce lac endormi.

Quel sentiment s'éveille en elle?

Son corps se soulève à demi.

Un songe vient du bout de l'aile Effleurer ce lac endormi.

Peut-être elle s'affole en rêve D'un beau page au blanc palefroi,
Qui dit: Dame, je vous enlève; Montez vite en croupe avec moi.

Peut-être elle s'affole en rêve D'un beau page au blanc palefroi.

Peut-être aux pieds de cette Laure Un nouveau Pétrarque a chanté.

Fière du chanfrein qui l'adore, Elle embellit sa pauvreté, Peut-être aux pieds de cette Laure Un nouveau Pétrarque a chanté.

Peut-être au ciel s'envole-t-elle?

Du ciel son âge a souvenir.

Au toit natal c'est l'hirondelle Que le printemps voit revenir.

Peut-être au ciel s'envole-t-elle?

Du ciel son âge a souvenir.

Ma dormeuse enfin se réveille.

Son cœur bat à rompre un lacet.

— Que murmurait à ton oreille Le bon ange qui te berçait?

Ma dormeuse enfin se réveille.

Son cœur bat à rompre un lacet.

— Le sort me faisait ses largesses.

De bonheur je poussais un cri Dans l'enivrement des richesses
Que m'apportait un vieux mari.

Le sort me faisait ses largesses.

De bonheur je poussais un cri.

— Quoi! des trésors sont ta rosée, Fleur brillante au parfum si
doux?

— Oui, de la foule jalousée, J'avais de l'or jusqu'aux genoux.

— Quoi! des trésors sont ta rosée, Fleur brillante au parfum si
doux !

Devant ce rêve du jeune âge, Adieu nos rêves d'avenir!

L'enfant en remontre au vieux sage; L'or aujourd'hui vient
tout ternir.

Devant ce rêve du jeune âge, Adieu nos rêves d'avenir!

LE CORPS ET L'AME

Air :

Un vieillard mourait, et son âme Partait pour retourner aux
cieux. Le corps la retient et réclame Un instant de derniers
adieux.

Sur sa paille, il s'écrie : Arrête!

Songe qu'à toi Dieu m'a donné.

Pourquoi fuir comme une lorette Fuit l'amant qu'elle a ruiné?

Morts embaumés dans votre bière, A vous clergé, croix et
bannière.

Pauvre corps sans linceul, Va-t'en seul !

Quoi! dit l'âme, abjecte dépouille, Tu veux retarder mon dé-
part !

Bh

ts.

Habit dont le contact me souille, Vas au néant rendre sa part.

Dieu me rappelle à sa lumière :

Déjà s'endorment tes douleurs.

Qu'importe après que ta poussière Féconde épis, arbres ou fleurs!

Morts embaumés dans votre bière, À vous clergé, croix et bannière.

Pauvre corps sans linceul, Va-t'en seul î

Ingrate! Je suis loin de croiï

Qu'à toi mes sens aient tout appris.

Mais de mes soins garde mémoire :

Ils datent de nos premiers cris. Quand rien, regard, geste, parole, Au berceau, ne te révélait, Qui se fit ton maître d'école?

Mon instinct, ton frère de lait.

Morts embaumés dans votre bière, À vous clergé, croix et bannière.

Pauvre corps sans linceul, Va-t'en seul!

Vint notre jeunesse fleurie.

Tu te mirais dans ma beauté, Et prodiguais, par braverie, Ma force et mon agilité.

Qu'alors je souffris de sévices!

Car tes folles émotions De mes besoins faisaient des vices; De mes penchants des passions.

Morts embaumés dans votre bière, A vous clergé, croix et bannière.

Pauvre corps sans linceul, Ya-t'en seul î

Du jeu voulant solder les dettes, Et du ciel niant la bonté,
Dans la Seine, un soir, tu me jettes Lâche abus de l'autorité.

Mais de raison le flot te prive ; Nature me rend tout pouvoir.

Je nage, aborde, et sur la rive Je change en pleurs ton
désespoir.

Morts embaumés dans votre bière, A vous clergé, croix et
bannière.

DE BÉRANGER. 35à

Pauvre corps sans linceul, Va-t'en seul!

Plus tard, misère et sciatique Furent mes moindres maux,
hélas!

Professeur de métaphysique, Dans ce grenier tu m'installas.

Au sommet des lois éternelles A jeun, étions-nous parvenus,
Tu te vantais d'avoir des ailes, Quand souvent je marchais pieds
nus, Morts embaumés dans votre bière, A vous clergé, croix et
bannière.

Pauvre corps sans linceul , Va-t'en seul!

Enfin nous surprend la vieillesse, Tous deux las, tous deux
abattus.

De mon déclin naît la sagesse ; L'impuissance abonde en
vertus.

Là-haut ne t'en fais pas un titre; Cette sagesse a ressemblé

Aux Heurs d'hiver que sur la vitre Fait éclore un soleil gelé.

Morts embaumés dans votre bière, A vous clergé, croix et bannière.

Pauvre corps sans linceul, Va-t'en seul !

Donc, enfant, qui sors de tes langes, Bénis ton premier vêtement.

Va de Dieu chanter les louanges; Oui, pars, et qu'il te soit clément.

Je sens s'anéantir mon être.

o regrets de l'antique foi!

J'ai peur, et voudrais bien qu'un prêtre Par charité priât sur moi.

Morts embaumés dans votre bière, A vous clergé, croix et bannière.

Pauvre corps sans linceul, Va-t'en seul !

"JE BÉRANGEÏĬ. 337

LA NOURRICE

Am : Dans les prisons de Nantes.

Dors, Flora, ma chérie, Ira, la, tralala, la, la, la.

Suzoîi, qui t'a nourrie, Te berce et bercera Toujours, et chantera.

Jusqu'au matin sois sage, Ira, la, tralala, la, la, la.

De ta fauvette en cage, Dès que le jour poindra, La voix t'éveillera.

Demain vient ton grand-père, Tra, la, tralala, la, la, la.

Que de joujoux, ma chère!

Plus il t'en donnera, Plus ma fille en aura.

Hier, il m'a dit: Nourrice, Tra, la, tralala, la, la, la, L'amour nous est propice.

Jamais Heur n'éclôra Plus belle que Flora.

Oui, quand tu seras grande, Tra, la, tralala, la, la, la, D'amoureux une bande A tes pieds s'abattrà, Et ton cœur choisira.

Le mieux fait te demande , Tra, la, tralala, la, la, la.

Sous ta fraîche guirlande, Un soir, à l'Opéra, Ta beauté l'enivra.

Ton père dit : Pour gendre, Tra, la, tralala, la, la, la,

Flora, faut-il le prendre?

Oui, tout bas répondra timide Flora.

Ce jeune homme est un prince, Tra, la, tralala, la, la, la.

Tout For de la province En robes passera.

Quelle noce on verra î

Te voilà donc princesse, Tra, la, tralala, la, la, la.
Pour plaire à ton Altesse, Chacun me saluera.
En rira qui voudra.
Tu doteras ma fille,.
Tra, la, tralala, la, la, la.
Dieu bénit ta famille :
Ma fille allaitera Le fils qu'il t'enverra.
Un jour, au cimetière, Tra, la, tralala, la, la, la,
Ci-git, dira ma pierre, Suzon, qui tant pleura La princesse
Flora.
Dors, Flora, ma chérie, Ira, la, tralala, la, la, la.
Suzon, qui t'a nourrie, Te berce et bercera Toujours, et
chantera.
DE BERÀNGER.

ANNIVERSAIRE

Air : Lison dormait dans un bocage.

Me voilà septuagénaire.

Beau titre, mais lourd à porter, Amis, ce titre qu'on vénère,
Nul de vous n'ose le chanter.

Tout en respectant la vieillesse, J'ai bien étudié les vieux.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux!

Malgré moi, j'en grossis l'espèce.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux!

Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

Ce mot n'est pas pour vous, Mesdames, A vos traits seuls l'âge fait tort.

L'amour persiste au cœur des femmes, Il y sommeille ou fait le mort.

Connaisseuses comme vous l'êtes, Tout bas vous dites : Fi des vieux !

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux !

Us s'en vont sans payer leurs dettes.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux !

Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

Que de plaisirs un vieux condamne !

Au progrès il met son veto.

Ne renversez pas ma tisane ;

Ne dérangez pas mon loto.

Tous ils ont peur qu'un nouveau monde

N'enterre leur monde trop vieux.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux !

Le ciel sourit; le vieillard gronde.

Ah ! que les vieux

DE DERANGER. 343

Sont ennuyeux!

Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

Arracheurs de dents politiques, Nos hommes d'Etat, vieux hâbleurs, Prétendent guérir les coliques Qu'ils provoquent chez les trembleurs! Ils nous traitent à leur idée; Régime et drogues, tout est vieux.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux !

France, ils te font vieille et ridée.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux!

Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

L'Empereur, s'il régnait encore, Canon par le temps encloué?
Faible et démentant son aurore, Aujourd'hui serait bafoué.
Mieux vaut mourir gloire proscrite ; Dieu reprend le génie aux
vieux.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux!

Voyez Corneille et Pertharite.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux ! Ne rien faire est ce qu'ils font mieux

Du siècle entier Dieu nous préserve!

Que de sottises en cent ans !

i\mis, moi, j'ai perdu ma verve:

Plus de couplets gais et chantants.

Pour compléter cette satire Le souffle manque au pauvre
vieux.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux!

Ici du moins on peut en rire.

Ah ! que les vieux

Sont ennuyeux!

Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

ES FLËU^

Perro tin .Editeur

Jhw /■ . ■

MES FLEURS

Air : Charmant ruisseau.

Modestes fleurs, empressez-vous d'éclore : Déjà bien vieux, j'ai hâte de vous voir. De votre éclat, vite, égayez l'aurore; De vos parfums, vite, embaumez le soir.

Fleurir demain serait trop tard peut-être : Pour les vieillards tout flot cache un écueil. Ce beau soleil, qui vous invite à naître, Peut, dès demain, briller sur mon cercueil.

Le choléra revient, affreux vampire, Typhus vengeur de l'Indien opprimé.

Eclosez donc, fleurs; que du moins j'aspire Son noir venin dans un air parfumé.

Bis.

Bis.

Bis

Grondent encor les canons dans la ville ; D'horribles cris nos échos sont tremblants ! Si jusqu'ici vient la guerre civile,]

Croissez, mes fleurs, entre ses pieds sanglants. !

Fleurs, vous aussi, vous avez vos souffrances. Le ver est là ; le vent peut accourir. Moi, qui longtemps ai vécu d'espérances, j Que de boutons j'ai vus ne pas fleurir!

Ne craignez pas que ma main vous moissonne. Vieux, je n'ai plus de bouquets à donner. De vous mon front n'attend plus de couronne; Je pars en roi qu'on vient de détrôner.

Las du combat, des folles théories, Las de nombrer les taches du soleil, Que n'ai-je enfin, sous vos tiges fleuries, Un lit creusé pour mon dernier sommeil !

Mais, près de vous, fleurs au tendre langage, Si de ma mort, ici, j'atteins le jour,

Bis.

Bis.

Bis.

Bis.

Puisse un parfum, souvenir du jeune âge, Ce jour encor me re-parler d'amour!

Modestes fleurs, empressez-vous d'éclore : Déjà bien vieux, j'ai hâte de vous voir. De votre éclat, vite, égayez l'aurore; De vos parfums, vite, embaumez le soir.

Bis.

Bis.

L'AVENIR DES BEAUX ESPRITS

Air. :

Beaux esprits, adieu voire gloire, Quand, unis par un droit commun, De leur passé perdant mémoire, Tous les peuples n'en feront qu'un.

Poèmes, chants, drames, harangues.

Sermons de sages et de fous, Dans la confusion des langues, Verront leurs échos mourir tous.

Chaque langue, obscure en sa source, Messieurs, est le fleuve natal Dont votre barque, dans sa course, Doit subir le courant fatal.

m^{\ddot{E}} m m§ jikujmis ^olles-3

Perrotin, Editeur.

DE BKRANGER. 549

Dès que lauriers, pampres et roses Viennent pavoiser votre bord, Vous rêvez aux apothéoses Qui vous attendent dans le port.

Mais qu'un jour ce ileuve se mêle Aux eaux du confluent humain; Quel esquif ne sera trop frêle Pour s'y frayer un long chemin?

Là, sous des étoiles nouvelles, Aux afflux de cent régions, On verra sombrer vos nacelles Dans l'océan des nations.

Si quelque chant, si quelque page Echappe à tant de flots vivants, Pour en déchiffrer le langage, Entretiendra-t-on des

savants?

Majestés des Académies, Vous serez, pour les curieux, Muettes
comme les momies Que le Louvre étale à nos yeux

Beaux esprits, ce grand monde à naître, Monde par nous prophétisé,
Que gagnerait-il à connaître Les vieux titres d'un monde usé?

Rien ne lui peut être un modèle.

D'où je conclus dès aujourd'hui Que, sur la cime où Dieu l'appelle,
Nos voix n'iront pas jusqu'à lui.

LA PRÉDICTION

Air :

Raison, sibylle du sage, Qu'on interroge trop tard, Me vient
dire : A ton voyage Dieu va mettre fin, vieillard.

Prends ton bâton, ta musette; Fais tes adieux, et, bon pas, Va
revoir chaque Lisette Qui t'a devancé là-bas.

Gaieté, persévère ;

Amis, votre main.

Lise, emplis mon verre;

Eh ! vite en chemin !

Raison, la grondeuse, ajoute :

C'est trop, passer soixante ans.

Bû

Fais ton dernier bout de route; Romps enfin avec le Temps.

Pour toi tout se décolore; Vois le soleil qui pâlit.

Quelques pas à faire encore Vont te conduire à ton lit.

Gaieté, persévère;

Amis, votre main.

Lise, emplis mon verre;

Eh ! vite en chemin !

Prédiction qui m'enchante!

Ce monde est cher de lover. Quittons le coin où je chante Pour
chaque terme à payer.

Bois, cités, champs et prairies, Si j'ai récolté chez vous, Des
fleurs de mes rêveries J'ai fait des bouquets pour tous,

Gaieté, persévère;

Amis, votre main.

Lise, emplis mon verre;

Eh ! vite en chemin !

Je n'emporte en ma mémoire Que l'image des beautés Qui,
mieux qu'une sotte gloire, M'ont fait des jours enchantés.

Passé le temps des amantes, Dans mes soirs, j'ai bien des fois
Cru voir leurs ombres charmantes Rire et danser à ma voix.

Gaieté, persévère;

Amis, votre main.

Lise, emplis mon verre;

Eh! vite en chemin!

Un seul héritier me presse :

C'est un chanfre adolescent.

La lampe de ma vieillesse Offusque son jour naissant.

Des chansons il veut l'empire; D'Yvetot faisons-le roi.

En passant allons lui dire :

Je pars; le trône est à toi.

Gaieté, persévère;

Amis, votre main.

Lise, emplis mon verre; Eh ! vite en chemin !

Que m'importe votre monde, Ses aquilons, ses autans ; Ses
vieux rocs, sa mer qui gronde, La fleur qui manque au printemps
î De tout jeunesse s'arrange ; Mais, las des ans, je m'en vais.

Pétri de sang et de fange, Ce globe sent trop mauvais.

Gaieté, persévère;

Amis, votre main.

Lise, emplis mon verre;

Eh ! vite en chemin !

Adieu! J'achève ma course.

Le ciel s'accourcit d'autant Qu'il voit au fond de ma bourse
Combien peu j'ai de comptant 1 Amis, quittez cet air morne.

Je pars; mais avec l'espoir,

Quand j'aurai passé la borne, De vous crier: Au revoir!

Gaieté, persévère;

Amis, votre main.

Lise, emplis mon verre;

Eh ! vite en chemin !

A PROPOS DE LA DÉPRÉCIATION DE CE MÉTAL

Air : Do, do, l'enfant do, etc.

Siècle, qui cours sur des débris, Toi, qui des rois creuses
l'abîme; Siècle, qui prends tout à mépris, Quoi! l'or tombe aussi
ta victime Chaque heure en abaisse le taux :

C'en est fait du roi des métaux.

L'or, l'or est pour rien; Vous en aurez, hommes de bien.

Du désert, aux Russes fatal*, Surtout de la Californie,

* La Sibérie, où sont les monts Ourals, riches en or, et où le czar envoie ses sujets en exil.

Il n'est pas nécessaire de parler des merveilles de la Californie.

Déborde à grands flots ce métal Sur le vieux monde à l'agonie.

Un tel déluge met, hélas!

A l'aumône tous nos Midas.

L'or, l'or est pour rien; Vous en aurez, hommes de bien.

Que d'avares se sont pendus !

Que d'orfèvres meurent de crainte!

Vite, aux lingots qu'elle a fondus La Monnaie en vain met l'empreinte.

On verra, si nous en créons, A deux sous les napoléons.

L'or, l'or est pour rien; Vous en aurez, hommes de bien.

Philosophe, à tort tu prétends Qu'il a mérité sa débâcle.

Si son culte a, de temps en temps, Mis sots et fripons au pinnacle, L'or nous a fait plus d'un baron ; Même on lui doit M. V

L'or, l'or est pour rien; Vous en aurez, hommes de bien.

Mais, sous le règne des gros sous, Croit-on qu'un romancier travaille?

Chastes beautés, souffrirez-vous Que l'amour s'escompte en mitraille?

Quels avocats *, sans voir de l'or, Pourront calomnier encor?

L'or, l'or est pour rien ; Vous en aurez, hommes de bien.

En attendant les assignats, Chiffonniers, que d'or dans vos hottes!

Tous nos ministres auvergnats De clous d'or vont garnir leurs bottes. Des veaux d'or du culte détruit Forgeons-nous des vases de nuit.

L'or, l'or est pour rien; Vous en aurez, hommes de bien.

L'auteur ne parle ici que de certains avocats qui font habituellement commerce de calomnies.

DE BÉRANGER. Zh<.

Malheureux or, dieu qui, pour moi, As toujours fait la sourde oreille, Je t'aimais sans subir ta loi, Et pour toi ma pitié s'éveille.

Dans mon taudis, dieu rebuté.

Je t'offre l'hospitalité.

L'or, l'or est pour rien;

Vous en aurez, hommes de bien.

Bis.

LA MAITRESSE DU ROI

Air:

LA FILLE

Mère, dans sa riche voiture
Par six chevaux conduite au pas.
Quelle divine créature !
C'est notre reine; oui, n'est-ce pas?

LA MÈRE

Jamais la reine qu'on délaisse N'eut, ma fille, un luxe effronté.
Honte à cette folle beauté!
Du roi ce n'est que la maîtresse.
Ah! je voudrais, dit la fille à part soi, Devenir maîtresse d'un
roi.
Bis.

DE BERÀNGER. 361

LA FILLE

Mère, vois briller sur sa tête L'or, les perles, les diamants.
À-t-elle donc, aux jours de fête, De pins splendides vêtements?

LA MÈRE

Malgré dentelles et panaches, Ses traits chez nous sont bien
connus.
Elle a fui d'ici les pieds nus, Où, pauvre, elle gardait nos
vaches.

Ah! je voudrais, dit la fille à part soi, Devenir maîtresse d'un roi.

LA FILLE

Oui survient? Dame belle et fière.

Son carrosse, au galop conduit, Jette à l'autre un flot de poussière, Et, l'accrochant, fait rire et fuit.

LA MERE

Rivale qu'un grand nom abrite, Cette dame, osant tout tenter,

Jusqu'au lit du roi veut monter Pour écraser la favorite.

Ah ! je voudrais, dit la fille à part soi, Devenir maîtresse d'un roi.

h A FILLE.

Le roi défend celle qu'il aime.

À cheval, un jeune seigneur Veille sur elle, et, beau lui-même, D'un doux regard quête l'honneur.

LA 5! ÈRE

Fils d'une race renommée, Il sait complaire, et va, dans peu, Obtenir ou le cordon bleu, Ou le plus haut rang dans l'armée.

Ah ! je voudrais, dit la fille à part soi, Devenir maîtresse d'un roi.

LA FILLE

On arrête; elle veut descendre.

S'avance un prêtre au noble aspect.

La main qu'elle daigne lui tendre, Mère, il la baise avec respect.

LA MÈRE

Pour être évêque, à cette ouaille Par lui que d'encens est offert;
Par lui qui va parler d'enfer Au pécheur mourant sur la paille !

Ah ! je voudrais, dit la fille à part soi, Devenir maîtresse d'un roi.

LA FILLE

Voilà que passe devant elle Une noce de villageois.

L'épousée en paraît moins belle; L'époux va rougir de son choix.

LA MÈRE

Non; ne crains rien. Dans leur cabane

La misère a trop bien compté

Les sueurs qu'au peuple ont coûté

Les vices de la courtisane.

Ah ! je voudrais, dit la fille à part soi,]

Bis.

Devenir maîtresse d'un roi.)

LE CHAPELET DU BONHOMME

Ain : On dit partout que je suis bête.

Sur le chapelet de tes peines, Bonhomme, point de larmes vaines.

— N'ai-je point sujet de pleurer?

Las! mon ami vient d'expirer.

— Tu vois là-bas une chaumine :

Cours vite en chasser la famine ;

Et perds en route, grain à grain, j Le noir chapelet du chagrin.
J

Bientôt après, plainte nouvelle.

Bonhomme, où ta blessure est-elle?

— Las ! il me faut encor pleurer :

Mon vieux père vient d'expirer.

Hl ©IH] A PI [LIE If |o> CLP »M®1J1J[£

Perro Lin .Editeur

— Cours! Dans ce bois on tente un crime : Arrache aux brigands leur victime; Et perds en route, grain à grain, Le noir chapelet du chagrin.

Bientôt après, peine plus grande.

Bonhomme, les maux vont par bande.

— Las ! j'ai bien sujet de pleurer :

Ma compagne vient d'expirer.

— Vois-tu le feu prendre au village !

Cours l'éteindre par ton courage ;

Et perds en route, grain à grain, Le noir chapelet du chagrin.

Bientôt après, douleur extrême.

Bonhomme, on rejoint ceux qu'on aime.

— Laissez-moi, laissez-moi pleurer:

Las ! ma fille vient d'expirer.

— Cours au fleuve : un enfant s'y noie. D'une mère sauve la joie;

Et perds en route, grain à grain, Le noir chapelet du chagrin.

Plus tard enfin, douleur inerte.

Bonhomme, est-ce quelque autre perte?

— Je suis vieux et n'ai qu'à pleurer : Las ! je sens ma force expirer.

— Va réchauffer une mésange

Qui meurt de froid devant ta grange ; Et perds en route, grain à grain, Le noir chapelet du chagrin.

Le bonhomme enfin de sourire, Et son oracle de lui dire :

Heureux qui m'a pour conducteur!

Je suis l'ange consolateur.

C'est la Charité qu'on me nomme.

Va donc prêcher ma loi, Bonhomme, Pour qu'il ne reste plus
un grain

Au noir chapelet du chagrin.

LE PREMIER PAPILLON

Air :

Toi, le premier que je vois, Salut, papillon des bois!

Gai papillon, quelles nouvelles Nous apportes-tu sur tes ailes?

Aux affligés promets-tu le printemps, Cet ami que pour eux
j'attends?

LE PAPILLON

Aux feux du ciel tout se rallume.

Vieillard, regarde : il resplendit.

Déjà chaque bourgeon verdit Et partout l'herbe se parfume.

Toi, le premier que je vois, Salut, papillon des bois!

Gai papillon, quelles nouvelles?

Combien tardent les hirondelles !

Leurs cris de joie, en revoyant leurs nids, Diraient : Espérance
aux bannis !

LE PAPILLON

Ces messagères que l'on guette Vont arriver; et. ce matin, J'écoutais un écho lointain Répéter un chant de fauveite.

Toi, le premier que je vois, Salut, papillon des bois!

Gai papillon, quelles nouvelles?

Les fleurs encore éclôront-elles?

Les verrons-nous émailler le gazon De la tombe et de la prison?

LE PAPILLON

Aux papillons comme aux fillettes, Oui, des fleurs vont s'offrir
d'abord.

Vois-tu, sous le feuillage mort, Briller l'œil bleu des violettes?

Toi, le premier que je vois, Salut, papillon des bois!

Gai papillon, quelles nouvelles?

Aurons-nous assez de javelles Pour tant de faims dont le cri
vient d'en bas Troubler le riche à ses repas?

LE PAPILLON

A peine le réveil commence.

Ne sais, dans vos champs assoupis, Combien Dieu bénira
d'épis; Mais j'entends germer la semence.

Toi, le premier que je vois, Salut, papillon des bois!

Gai papillon, quelles nouvelles?

Quand de l'ange aurons-nous les ailes, Ou dans le sang, mer à flux et reflux, Quand ne se plongera-t-on plus?

LE p A P I L L O H .

Vieillard, qu'un homme te réponde, Au soleil je voltige en paix; Du suc des fleurs je me repais.

Adieu ! Je plains bien votre monde.

Toi, le premier que je vois, Adieu, papillon des bois!

mw ^y

Perrotin . Editeur .

ADIEU

Air :

France, je meurs, je meurs; tout me l'annonce, Mère adorée, adieu. Que ton saint nom Soit le dernier que ma bouche prononce. Aucun Français t'aima-t-il plus? Oh! non. Je t'ai chantée avant de savoir lire; Et, quand la mort me tient sous son épieu, En te chantant mon dernier souffle expire. A tant d'amour donne une larme. Adieu !

Lorsque dix rois, dans leur triomphe impie, Poussaient leurs chars sur ton corps mutilé, De leurs bandeaux j'ai fait de la char-

pie Pour la blessure, où mon baume a coulé.

Le ciel rendit ta ruine féconde ; De te bénir les siècles auront lieu; Car ta pensée ensemence le monde.

L'Égalité fera sa gerbe. Adieu!

Demi-couché, je me vois dans la tombe. Ah ! viens en aide à tous ceux que j'aimais, Tu le dois, France, à la pauvre colombe Qui dans ton champ ne butina jamais.

Pour qu'à tes fils arrive ma prière, Lorsque déjà j'entends la voix de Dieu, De mon tombeau j'ai soutenu la pierre.

Mon bras se lasse; elle retombe. Adieu!

TABLE

Adieu. . 571

Adieu, Taris 50

Aigle (1') et l'Étoile 76

Ailes (les) 136

Ange (un) . - 19

Apôtre [Y] 222

Argent (1') 185

Ascension 72

Au galop 65

Avenir (Y) des beaux esprits. . 548

Avis 191

Baptême (le) 52

Bénédiction (les) 525

Bois (les) 150

Canne (ma) 511

Carnaval (mon) 219

Chacun son goût. 275

Chansonnettes (les) 25

Chapelet (le) du Bonhomme.. 564

Chasseur (le) 140

Cheval (le) arabe. 57

Colombe (la) 507

Corps (le) et l'Ame 552

Couronne (la) retrouvée 150

Craintes (mes) 226

Dame métaphysique. 114

Défauts (les) 259

De Profundis 44

Dernière (la) Fée 291

Dieu (le) Jean., 259

Dix-neuf Août 97

Égyptienne (Y) - 58

Enfer et Diable 526

Fée (la) aux rimes 2~0

Fille (la) du Diable 205

Fleurs (mes) 545

Fourmis (les) 29

Gages (les) 165

Globe (notre) 256

Grands (les) Projets 200

Guerre (la) 175

Gultenberg 176

Histoire d'une Idée 519

Idée (une) . 127

11 n'est pas mort 89

Jardin (mon) 54

Je suis ménétrier 155

Jeune (la) Fille 160

Jongleur (le) 271

Leçon de lecture 252

Leçon (la) d'histoire , . 84

Lettre de l'auteur i

TABLE

Madame Mère 95

Maîtresse (la) du roi 5Go

Matelot (le) breton 107

Merle (le) 154

Nourrice (la) 557

Officier (1') 125

Oiseaux (les) de la Grenadière. 105

Oiseau (Y) fantôme 244

Olympe (1') ressuscité 270

Ombre (mon) 501

Or (F) 556

Pactole (le) 274

Panthéisme 186

Papillons (les) 285

Pâquerette (la) et l'Étoile 220

Petit Bonhomme 118

Phénix (le) 22

Pluie (la) 194

Plus de vers 17

Plus d'oiseaux 299

Postillon (le) 254

Prédiction (la)

Prélace

Premier (le) Papillon

Prisonnière (la)

Retour à Paris

Rêve de nos jeunes filles...

Rivière (la)

Rose (la) et le Tonnerre

Rosier (le)

Saint (le)

Sainte-Hélène

Saint Napoléon

Savant (le)

Sept uagénaire (le)

Sirène (la)

Tambour-major (le)

Tambours (les)

Tourterelle (la) et le Papillon.

Vendanges (les)

Violettes (les)

Voyages (les)

FIN DE LA TABLE DES DERNIERES CHANSONS

SUPPLEMENT

AUX P«B E M 1 È R E S ÉDITIONS IN-OCTAVO (1857-1860)

DES ŒUVRES POSTHUMES

DE

P. J. DE BÉRANGER

L'une des loLtres deBéranger, recueillies dans sa Correspondance, indique la manière dont Béranger avait classé ses chansons posthumes, et donne le nombre de celles qu'il avait définitivement placées dans le manuscrit qu'il remit à son éditeur quelque temps avant que sa santé devînt tout à l'ait mauvaise.

Il avait laissé, relativement a ses chansons posthumes et à son volume de prose (Ma Biographie) , toute latitude à ceux de ses amis qui devaient être consultés au moment de la publication; il les avait même priés d'effacer de son œuvre ce qui leur paraîtrait ou trop faible ou inutile.

Trois de ses plus anciens amis, choisis parmi les plus autorisés, furent chargés de lire le manuscrit des Dernières Chansons. Le seul souci de sa gloire les guida dans la lecture qu'ils en firent, et de tout le recueil on n'écarta, et encore provisoirement, que cinq chansons : deux, la Belle Fille et la Petite Bouquetière, comme imparfaites, une autre chanson des derniers jours, intitulée la Rime, et deux pièces, Bondij et Vermine^ que l'on ne crut pas devoir publier pour ne pas blesser des vaincus.

Voici ces deux dernières chansons. C'est la satire énergique des vices du gouvernement qui régit la France de 1850 à 1848.

ŒUVRES POSTHUMES

BONDY

Ai» : C'est l'amour, etc.

Gens litres, Lettrés, Mitres, Banquiers, corsaires Et faussaires;
\ Bis

Gens titrés, Lettrés, Mitres, Accourez, accourez!

L'or et l'argent sont nos idoles; Rester pauvre est de mauvais goût.

Votes, serments, écrits, paroles, On trafique aujourd'hui de tout.

Tout se vend, tout s'achète,

Honneurs, emplois, brevets,

Quand Vespasien répète :

Cela sent-il mauvais?

Gens titrés, etc.

Prêtre, du ciel ouvre la porte, Pour mon salut passons marché;
Grand avocat, combien rapporte Le crime au supplice arraché

SUPPLÉMENT

Qu'à Waterloo succombe Un peuple de héros; Marchand,
fouille leur tombe; Fais argent de leurs os.

Gens titrés, etc.

Si l'industrie aux bras sans nombre Nous prépare un monde meilleur,
Des forbans l'entravent dans l'ombre, Malgré bourgeois et travailleurs.

Cette bande honnie

Enfle son riche avoir

Des sueurs du génie,

Des pleurs du désespoir.

Gens titrés, etc.

La royauté, veuve de pompe, N'étaie plus que des haillons;
Pourtant du peuple, qui s'y trompe, La couronne obtient des millions.

Plus d'un roi qui l'écorne

Tend ce vieil oripeau,

Comme un gueux, sur la borne,

Aux sous tend son chapeau.

Gens titrés, etc.

Quoi! le poète à la richesse Fait sacrifice de ses goûts !

Frais parvenus, vieille noblesse, Pèchent l'or aux mêmes égouts.

Le joueur suit ses pontes,

ŒUVRES POSTHUMES

Le pauvre un numéro ; Hélas! et que de comptes Soldés par le bourreau !

Gens titrés, etc.

Venez; la fortune vous guide, Sa voix vous révèle un trésor ; A Bondy, dans un lac fétide, Elle cache des monceaux d'or.

En vain l'odeur révolte,

Un roi court le premier.

Point de riche récolte

Sans beaucoup de fumier.

Gens titrés, etc.

Tous, oui, tous, dans l'infecte mare, Criant: De l'or! plongent soudain.

Moi, j'en pleure, et la foule avare Raille mes pleurs et mon dédain.

Vieux de la République,

Vieux de Napoléon,

Allez, troupe héroïque,

Fermer le Panthéon.

Gens titrés, Lettrés, Mitres, Banquiers, corsaires Et faussaires ; gïv

Gens titrés, Lettrés, Mitres, Accourez, accourez !

SUPPLÉMENT. 5

VERMINE

Voilà douze ans, à la France, arbre immense, J'ai dit : « Plus beaux tes fruits croîtront toujours Au monde entier destinant leur semence, Dieu les mûrit au soleil des trois jours ;

« Vous qui chantez cette année abondante, Par moi prédite à l'arbre glorieux, Heureux enfants, à la branche pendante Cueillez les fruits greffés par vos aïeux. »

Ils se hâtaient; mais, la récolte faite, Je vois bientôt ces fruits tachés; flétris, Dans son espoir trompant le vieux prophète, Forcer sa bouche et son cœur au mépris.

Est-ce du ciel, arbre de la patrie,

Que vient ce mal d'où naissent tous nos maux"

Ta noble sève est-elle enfin tarie?

D'un air impur nourris-tu tes rameaux?

Non; les vers seuls, de la mort sourds ministres. Ont dès longtemps couvé notre malheur; Ils ont osé, ces corrupteurs sinistres, Souiller le fruit aux langes de la fleur.

Là, sous nos yeux, tenez, l'un d'eux se dresse : « Pour dominer, dit-il, gonflé d'orgueil,

ti OEUVRES POSTHUMES.

Frères, à nous la lâcheté s'adresse; Préparons-lui son trône et son cercueil.

« Qu'avec ses fruits, l'arbre à la vaste cime, Déjà mourant, succombe à notre effort, Tandis qu'au pied s'entrouvrira l'abîme Que nous creusons sous un peuple qui dort. »

11 a dit vrai ; ces enfants de la tombe De l'arbre saint rongent les bras puissants ; Voyez du ciel sa couronne qui tombe Et son vieux tronc insulté des passants.

Dieu, si trois jours tu nous permis de croire Que ta bonté pour nous se réveillait, Sauve la France et les fruits de sa gloire Des vers éclos au soleil de Juillet!

La pièce de Bondy est de 1838; celle de Vermine paraît être de 1843.

Quoique la chanson de la Rime n'ait pas autant d'importance que ces deux satires, comme c'est la dernière chanson que Déranger, au jour anniversaire de sa fête, ait chantée à ses amis, nous la joignons à celles qu'on avait jusqu'ici réservées. Il faut la dater de 1851. C'est dans sa retraite de Beaujon, à soixante et onze ans accomplis, que l'illustre vieillard travailla ces dernières rimes joyeuses. 11 n'avait plus qu'à signer ses grands et nobles vers de Y Adieu.

SUPPLEMENT

LA RIME

Air : Va-t'en voir s'ils viennent.

Quels chants n'avons-nous pas eus

A fête pareille!

Mon cœur, fidèle aux vieux us,

Me crie à l'oreille :

Cours après la rime, J

Cours, | Bis.

Cours après la rime.)

Mais la rime sans pitié

Me devient rebelle, Elle fuit...; tendre amitié,
Cours vite après elle,
Cours après, etc.
liaison, qui la querellais,
Deviens plus bénigne; Tu peux, faute de filets,
La prendre à la ligne.
Cours après, etc.
Fais-la se rendre à mes vœux,
Toi, peu timorée Gaieté, qui par les cheveux
L'as cent fois tirée.
Cours après, etc.

ŒUVRES POSTHUMES

Gaudriole, à la chercher
Prouve ton adresse :
Tartufe a pour la cacher
Son livre de messe.
Cours après, etc.
Philosophie, aux abois
Mets cette donzelle, Qui souvent, avec mes doigts,
Moucha ta chandelle.

Cours après, etc,

Mais sans elle à ce repas

Le plaisir arrive.

Joyeux amis, n'allons pas

Dire à ce convive :

Cours après la rime,)

Cours, Bis.

Cours après la rime.

Il ne servirait à rien de grossir le recueil des Dernières Chansons de la Belle Fille et de la Petite Bouquetière, qui ont été détachées du manuscrit lors de la publication, de même que Béranger a retranché de ses volumes anciens un assez grand nombre de chansons qui, pour n'avoir jamais été publiées, ne sont pas toutes perdues.

Son œuvre est close telle qu'il la réglée et telle qu'il a voulu que ses amis la réglassent après lui. Ce ne peut être qu'en forme de notes et dans des études biographiques ou littéraires que ce qui a été recueilli et ce qui peut être recueilli encore de Béranger, quelle que soit la date de ces morceaux, pourrait trouver une place.

PAIIIS. — IJLP. SIMON 11AÇON ET COMP., RUE d'EUFUISTU, 1.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/dernireschansonsoobran>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.